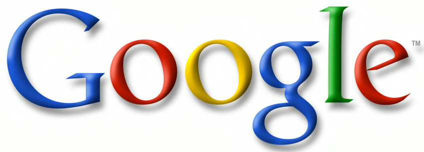


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

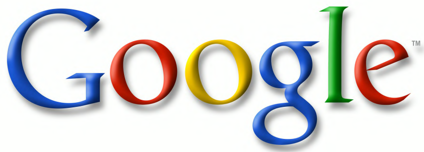
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

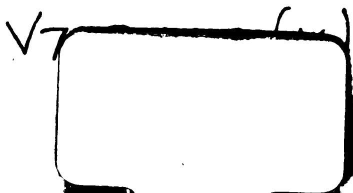
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



5 — 3 — 9.

80
82
84

86.
1632: 800F
486 86

2 vol.

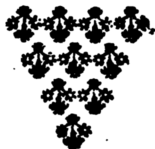
LE
SIÉCLE
DE
LOUIS XIV.

LE SIÉCLE DE LOUIS XIV.

John PUBLIÉ Ogilvy

Par M. DE FRANCHEVILLE *conseiller aulique de sa Majesté, & membre de l'académie roiale des sciences & belles lettres de prusse.* 1753

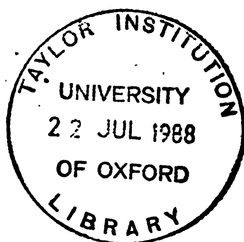
TOME PREMIER.

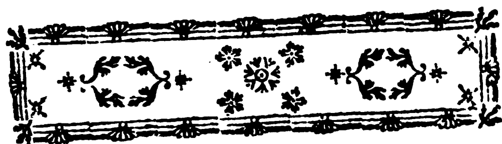


A BERLIN,

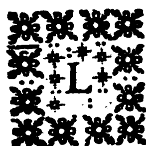
Chez C. F. HENNING, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUL 1988
OF OXFORD
LIBRARY



PREFACE
DE
L'EDITEUR.



E manuſcrit de cet ouvrage m'aiant été remis par l'auteur, je le lus avec une très-grande attention; j'y remarquai un amour extréme de la vérité, & une impartialité entiére

 ſur

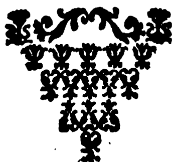
ſur toutes les matiéres qui y ſont traitées. c'eſt ſurtout par ces raiſons, que je me ſuis fait un devoir de le faire imprimer, ſous les auſpices d'un monarque à qui la vérité n'eſt pas moins chére que la gloire, & qui, de l'aveu de l'europe, eſt auſſi capable d'inſtruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition commode en deux petits volumes, à une plus magnifique & plus grande; & j'oſe aſſûrer, que dans ces

deux petits volumes on trouvera plus de faits intéressans, & plus d'anecdotes curieuses, que dans les collections immenses qu'on nous a données jusqu'ici sur le régne de LOUIS XIV.

Au reste, quoiqu'il soit question à la fin de cet ouvrage des choses que LOUIS XV a éxécutées par lui-même, & que plus d'un établissement de LOUIS XIV ait été perfectionné par son successeur; cependant il a paru, que le titre du SIECLE DE LOUIS XIV

devait ſubſiſter, non ſeulement parce que c'eſt l'hiſtoire d'environ quatre-vingt années; mais parce que la pluspart des grands changemens, dont il eſt parlé, ont été commencées ſous ce régne.



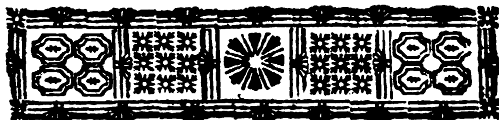
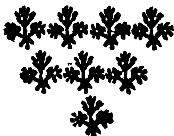


TABLE
DES
CHAPITRES.
TOME I.

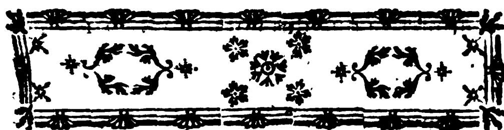
CHA-

CHA-

CHA-



LE



LE SIECLE DE LOUIS XIV.



CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Ce n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet. on veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme ; mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques. tous les peuples, ont éprouvé des révolutions. toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne

veut mettre que des faits dans sa mémoire. mais quiconque pense, & ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siécles dans l'histoire du monde. ces quatre âges heureux, sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siécles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de philippe & d'aléxandre, ou celui des périclès, des démosthénes, des aristotes, des platons, des apelles, des phidias, des praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la grèce; le reste de la terre était barbare.

Le second âge est celui de césar & d'auguste, désigné encore par les noms de lucrèce, de ciceron, de tite-live, de virgile, d'horace, d'ovide, de varron, de vitruve.

Le troisieme, est celui qui suivit la prise de constantinople par mahomet II. alors on vit en italie une famille de simples citoiens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'europe; les médicis appellérent à florence les arts, que les turcs chassaient de la grèce, c'était le tems de la gloire de l'italie. toutes les sciences reprenaient une vie nouvelle;

les

les italiens les honorérent du nom de *vertu*, comme les premiers grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. tout tendait à la perfection : les michel-anges, les raphaëls, les titiens, les tasses, les ariostes fleurirent. la gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'europe en tout genre, fut chassée de l'italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours transplantés de grèce en italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. la france, l'angleterre, l'allemagne, l'espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérérent trop vîte.

François premier encouragea des savans ; mais qui ne furent que savans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des michel-anges, ni des palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres italiens qu'il appella ne firent point d'éléves français. quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poësie ; rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du temps de henri II.

En un mot, les italiens ſeuls avaient tout, ſi vous en exceptez la muſique, qui n'était encore qu'informe; & la philoſophie expérimentale, qui était inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de louis XIV; & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. enrichi des découvèrtes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les médicis, ſous les auguſtes & les aléxandres; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. la ſaine philoſophie n'a été connuë que dans ce tems: & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernieres années du cardinal de richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de louis XIV, il s'eſt fait dans nos arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. cette heureuſe influence ne s'eſt pas même arrêtée en france; elle s'eſt étenduë en angleterre; elle a excité l'émulation dont avait alors beſoin cette nation ſpirituelle & profonde; elle a porté le goût en alle-

allemagne, les ſciences en moſcovie; elle a même ranimé l'italie qui languiſſait, & l'europe a dû ſa politeſſe à la cour de louis XIV.

Avant ce tems, les italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares; il faut avouer que les français méritaient en quelque ſorte cette injure. nos péres joignaient la galanterie romaneſque des maures à la groſſiéreté gothique; ils n'avaient preſque aucun des arts aimables: ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés: car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui aiant des ports ſur l'océan & ſur la méditerranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures groſſieres.

Les juifs, les génois, les vénitiens, les portugais, les flamans, les hollandais, les anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. louis XIII. à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau; paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifi-

ces ; les autres villes du royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la loire. toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. les grands chemins étaient presque impraticables ; les villes étaient sans police, l'état sans argent, & le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangéres.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de charlemagne, la france avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avoit presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En france les peuples furent esclaves jusques vers le tems de philippe-auguste ; les seigneurs furent tyrans jusqu'à louis XI ; & les rois, toûjours occupés à soûtenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eûrent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puissance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

Fran-

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en france, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la france des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il allait faire le bonheur.

Le cardinal de richelieu, occupé d'abbaisser la maison d'aûtriche, le calvinisme & les grands, ne joûit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf-cens années, notre génie a été presque toujours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aiant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toujours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté; les ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Voila pourquoi les français n'eûrent part, ni aux grandes découvertes, ni aux

inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai systême de l'univers, ne leur appartiennent point ; ils faisaient des tournois, pendant que les portugais & les espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. charles-quint prodiguait déja en europe les trésors du méxique, avant que quelques sujets de françois premier eussent découvert la contrée inculte du canada ; mais par le peu même que firent les français dans le commencement du seiziéme siécle, on vit dequoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrèr ici ce qu'ils ont été sous louis XIV ; & l'on souhaite que la postérité de ce monarque, & celle de ses peuples, également animées d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

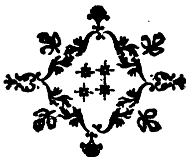
Il ne faut pas qu'on s'attende à trouvèr ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siécle ; on est obligé de laissèr aux analistes le soin de ramassèr avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vuë de l'objet principal. c'est à eux

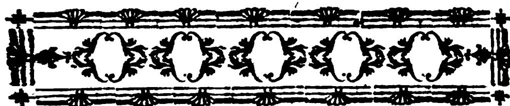
à

à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, priſes & repriſes par les armes, données & renduës par des traités : mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparaiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens, qui ont fixé la deſtinée des empires ; tout ce qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. on ne s'attachera dans cette hiſtoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & conſeiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On eſſaïera de faire voir ce qu'étaient & la france & les autres états de l'europe avant la naiſſance de louis XIV ; enſuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de ſon régne. le gouvernement intérieur du roiaume, objet plus important pour les peuples, ſera traité à part. la vie privée de louis XIV, les particularités de ſa cour & de ſon régne, tiendront une grande place. d'autres articles ſeront pour les arts, pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain dans ce ſiécle. enfin on

parlera de l'église, qui depuis si long-tems est liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie; & qui instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique & aux passions humaines.





DES ÉTATS DE L'EUROPE AVANT LOUIS XIV.

IL y avait déja long-tems qu'on pouvoit regarder l'europe chrétienne (à la moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres; tous aiant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. c'est par ces principes que les nations européanes ne font point esclaves leurs prisonniers; qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains princes, comme de l'empereur, des

des rois, & des autres moindres potentats; & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploiant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des desseins d'une seule, donnèr à la fois l'alarme à l'europe, & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis charles-quint la balance penchait trop du côté de la maison d'autriche: cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'espagne, du portugal, & des trésors de l'amérique; les païs-bas, le milanais, le royaume de naples, la bohême, la hongrie, l'allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine; & si tant d'états avaient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'europe lui aurait enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la france: il est à-peu-près

de la même étenduë ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robuſtes & patiens dans le travail. la nation allemande eſt gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la france ſous les premiers rois capétiens, qui étaient des chefs ſonvent mal-obéis, de pluſieurs grands vaſſaux, & d'un grand nombre de petits. aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de ſouverains ſéculiers, près de quarante princes eccléſiaſtiques, ſoit abbés, ſoit évêques, neuf électeurs, parmi leſquels on peut compter trois rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, compoſent ce grand corps germanique, que le flegme allemand fait ſubſiſtèr avec preſque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement français.

Chaque membre de l'empire a ſes droits, ſes priviléges, ſes obligations ; & la connoiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation germanique eſt ſi renommée.

L'empereur lui-même ne ferait guéres à la vérité plus puiſſant, ni plus riche qu'un doge de veniſe. l'allemagne parta-

partagée en villes libres & en principautés, ne laiſſe au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, ſans domaines, ſans argent, & par conſéquent ſans pouvoir. il ne poſſéde pas à titre d'empereur un ſeul village; la ville de bamberg lui eſt aſſignée ſeulement pour ſa réſidence, quand il n'en a pas d'autre. cependant cette dignité auſſi vaine que ſuprême, était devenuë ſi puiſſante entre les mains des aûtrichiens, qu'on a craint ſouvent qu'ils ne convertiſſent en monarchie abſoluë cette république de princes.

Deux partis diviſaient alors & partagent encore aujourd'hui l'europe chrétienne, & ſur-tout l'allemagne. le premier eſt celui des catholiques plus ou moins ſoumis au pape; le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. nous appellons ceux de ce parti du nom général de proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés en luthériens, calviniſtes & autres, qui ſe haïſſent entr'eux, preſque autant qu'ils haïſſent rome.

En allemagne, la ſaxe, le brandebourg, le palatinat, une partie de la bohême, de la hongrie, les états de la maiſon de brunſwic, le wirtemberg, ſui-

ſuivent la religion luthérienne, qu'on nomme évangélique. toutes les villes libres impériales ont embraſſé cette ſecte, qui a ſemblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les calviniſtes, répandus parmi les luthériens qui ſont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre; les catholiques compoſent le reſte de l'empire, & aiant à leur tête la maiſon d'aûtriche, ils étaient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'allemagne, mais tous les états chrétiens, ſaignaient encore des plaïes, qu'ils avaient reçuës de tant de guerres de religion, fureur particuliere aux chrétiens ignorée des idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi long-tems dans toutes les conditions. il y a peu de points de controverſe qui n'aïent cauſé une guerre civile, & les nations étrangeres (peut-être notre poſtérité) ne pourront un jour comprendre que nos péres ſe ſoient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'empereur mathias étant mort ſans enfans, le parti proteſtant ſe remua pour ôter l'empire à la maiſon d'aûtriche & à la communion romaine; mais ferdinand archiduc de grats, couſin de mathias,

thias, n'en fut pas moins élu empereur. il était déja roi de bohême & de hongrie, par la démiſſion de mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roïaumes.

Ce ferdinand II. continua d'abattre le parti proteſtant : il ſe vit quelque-tems le plus puiſſant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le ſuccès de ſes deux grands généraux, valſtein & tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maiſon d'aûtriche, conquérans ſans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils ſavaient choiſir. cette puiſſance menaçait déja du joug, & les proteſtans & les catholiques : l'alarme fut même portée juſqu'à rome, ſur laquelle ce titre d'empereur & de roi des romains donne des droits chimériques, que la moindre occaſion peut rendre trop réels. rome, qui de ſon côté prétendait autrefois un droit plus chimérique ſur l'empire, s'unit alors avec la france contre la maiſon d'aûtriche. l'argent des français, les intrigues de rome & les cris de tous les proteſtans, appellérent enfin du fond de la ſuéde guſtave-adolphe, le ſeul roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le ſeul qui pût renverſer la puiſſance aûtrichienne.

L'ar-

L'arrivée de gustave en allemagne changea la face de l'europe. il gagna en 1631 contre le général tilly la bataille de leipsic, si célébre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce roi mit en usage, & qui passe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'empereur ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la bohême, la hongrie & l'empire : son bonheur le sauva ; gustave-adolphe fut tué à la bataille de lützen, au milieu de sa victoire ; & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui-seul pouvait détruire.

La politique de la maison d'aûtriche, qui avait succombé sous les armes d'adolph, se trouva forte contre tout le reste ; elle détacha les princes les plus puissans de l'empire, de l'alliance des suédois. ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battuës à norlingue ; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toûjours moins à craindre que sous gustave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laissa tous ses états à son fils ferdinand III, qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet : il régna pendant la minorité de louis XIV.

L'allemagne n'était point alors auſſi floriſſante qu'elle l'eſt devenuë depuis ; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands ſeigneurs. elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés français, qui allérent y établir leurs manufactures. ce païs fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux allemans, les privaient de ces plaiſirs & de ces arts agréables, que la ſagacité italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'induſtrie françaiſe commençait dès-lors à perfectionner. les allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems ſous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impoſſibilité de portèr & de ſoûtenir longtems la guerre chez leurs voiſins. auſſi c'eſt preſque toûjours dans l'empire que les fraiçais ont fait la guerre contre l'empire. la différence du gouvernement & du génie rend les français plus propres pour l'attaque, & les allemans pour la défenſe.

DE

DE L'ESPAGNE.

L'eſpagne, gouvernée par la branche aînée de la maiſon d'aûtriche, avait imprimé après la mort de charles-quint, plus de terreur que la nation germanique. les rois d'eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. les mines du méxique & du potoſi ſemblaient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'europe. ce projet de la monarchie univerſelle de notre continent chrétien, commencé par charles-quint, fut d'abord ſoûtenu par philippe II. il voulut, du fond de l'eſcurial, aſſervir la chrétienté par les négociations & par la guerre. il envahit le portugal; il déſola la france; il menaça l'angleterre: mais plus propre peut-être à marchander de loin les eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invaſion du portugal; il ſacrifia de ſon aveu quinze-cent millions, qui font aujourd'hui plus de trois-mille-millions de notre monoie, pour aſſervir la france, & pour regagner la hollande. mais ſes tréſors ne ſervirent qu'à enrichir ces païs qu'il voulut domter.

Philippe III ſon fils, moins guerrier encore & moins ſage, eut peu de vertus

tus de roi. la ſuperſtition, ce vice des ames faibles, ternit ſon régne & affaiblit la monarchie eſpagnole. ſon roiaume commençait à s'épuiſer d'habitans, par les nombreuſes colonies que l'avarice tranſplantait dans le nouveau monde; & ce fût dans ces circonſtances que ce roi chaſſa de ſes états près de huit-cent-milles maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des ſujets ſoit le tréſor des monarques. l'eſpagne fut preſque déſerte depuis ce tems: la fierté oiſive des habitans laiſſa paſſer en d'autre mains les richeſſes du nouveau monde; l'or du pérou devint le partage de tous les marchands de l'europe: en vain une loi ſévére & preſque toûjours éxécutée, ferme les ports de l'amérique eſpagnole aux autres nations; les négocians de france, d'angleterre, d'italie, chargent de leurs marchandiſes les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'eſt pour eux que le pérou & le méxique ont été conquis.

La grandeur eſpagnole ne fut donc plus ſous philippe III, qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faibleſſe de ſon pére, perdit le portugal par ſa négli-

gligence, le roussillon par la faiblesse de ses armes, & la catalogne par l'abus du despotisme. c'est ce même roi, à qui le comte-duc d'olivarès, son favori & son ministre, fit prendre le nom de grand à son avénement à la couronne, peut-être pour l'excitèr à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout roi qu'il était, personne n'osa le lui donner. de tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la france. si nos divisions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. de plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal-servir; les castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le conseil roial; & les catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces. ainsi ce beau roiaume était alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans; nulle industrie ne secondait, dans ces climats heureux, les présens de la nature; ni les soies de la valence, ni les belles laines de l'andalousie & de la castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles: les

toiles

toiles fines étaient un luxe très-peu connu : les manufactures flamandes, reste des monumens de la maison de bourgogne, fournissaient à madrid ce que l'on connoissait alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étaient défenduës dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. en effet, malgré les mines du nouveau monde, l'espagne était si pauvre, que le ministére de philippe IV se trouva réduit à la néceſſité de faire de la monnoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent ; il fallut que le maître du méxique & du pérou fit de la fausse monnoie pour paier les charges de l'état. on n'osait, si on en croit le sage gourville, imposer les taxes personnelles ; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aiant presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à paier. tel étoit l'état de l'espagne, & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'europe.

DU PORTUGAL.

Le portugal redevenait alors un roiaume. jean, duc de bragance, prince qui passait pour faible, avait arraché cette pro-

province à un roi plus faible que lui; les portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'espagne négligeait par fierté; ils venaient de se liguer avec la france & la hollande en 1641 contre l'espagne. cette révolution du portugal valut à la france plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. le ministére français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi, celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le portugal secouant le joug de l'espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la hollande, qui jouissait des mêmes avantages d'une maniere bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de sept provinces unies, païs stérile, mal-sain, & presque submergé par la mèr, était depuis environ un demi-siécle, un éxemple presque unique sur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'europe, résis-

résistérent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran philippe II ; éludérent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fondérent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'espagne même. le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés ; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'orange en avaient fait d'excellens soldats. à peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangeureuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplérent la hollande d'une foule d'étrangers, & sur-tout de wallons, que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoiens.

La religion calviniste, dominant dans la hollande, servit encore à sa puissance. ce païs, alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux ; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en

eux

eux, l'espece humaine. on avoit l'exemple de l'angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les hollandais établissaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le soutenaient par le négoce. ils allerent attaquer au fond de l'asie ces mêmes maîtres, qui jouissaient alors des découvertes des portugais; ils leur enlevérent ces îles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La compagnie des indes orientales, établie en 1602, gagnait déja près de trois-cent pour cent en 1620. ce gain augmentait chaque année. bientôt cette société de marchands, devenuë une puissance formidable, bâtit dans l'île de java, la ville de batavia, la plus belle de l'asie & le centre du commerce, dans laquelle resident cinq-mille chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canon, & mettre au moins vingt-

mille hommes sous les armes, un simple marchand, gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands rois, sans que ce faste asiatique corrompe la frugale simplicité des hollandais en europe. ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept-provinces.

Anvers, si longtems florissante, & qui avoit englouti le commerce de venise, ne fut plus qu'un désert. amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint à son tour le magazin du monde. toute la hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. les eaux de la mer furent contenues par de doubles digues. des canaux creusés dans toutes les villes, furent révetus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. les barques chargées de marchandises aborderent aux portes des particuliers, & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une espéce si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la france: l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis: henri le grand

grand & louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'europe; mais charles I. qui reignait depuis 1625. loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échaper déja de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en angleterre indépendant des loix & changer la religion en écosse. trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pere, honnête-homme, mais monarque mal conseillé : il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de louis XIV, empêcha pour un tems l'angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins : elle perdit sa considération avec son bonheur; son commerce fut interrompu; les autres nations la crurent ensevelie dans ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de

cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée daus l'autre, le masque de religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'angleterre s'était longtemps flatée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de rome essaïait de la tenir par sa politique. l'italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés: celle que posséde le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le tendre redoutable. la nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté; & si dans l'autre il est regardé comme un pére, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. la maxime de la france est de le regarder comme une personne sacrée mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. on voit encore

dans

dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de rome a faits autrefois vers la monarchie universelle. tous les princes de la religion catholique envoïent au pape, à leur avénement, des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. chaque couronne a dans rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. le pape donne des bulles de tous les évêchés, & s'exprime dans ses bulles comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. tous les évêques italiens, espagnols, flamans, & même quelques français, se nomment évêques, par la permission divine, & par celle du saint siege. il n'y a point de royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices consistoriaux.

Les religieux, dont les chefs résident à rome, sont encore autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. la coûtume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toujours permis aux princes de remédier entierement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de léze-majesté dans

un laïque; c'est dans le cloître un acte de religion. la difficulté de sçavoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouèr un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de religieux à servir rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui régne en france depuis un siecle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. les bons livres écrits sur cette matiere sont de vrais services rendus anx rois & aux peuples: & un des grands changemens qui se soient fait par ce moïen dans nos mœurs sous louis XIV; c'est la persuasion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du roi, avant que d'être serviteurs du pape. la jurisdiction, cette marque essentielle de la souveraineté, est encore demeurée au pontife romain. la france même, malgré toutes ses libertés de l'église gallicane, souffre que l'on appelle au pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa niéce, se faire rele-

ver de ſes vœux, c'eſt à rome, & non à ſon évêque, qu'on s'adreſſe; les graces y ſont taxées, & les particuliers de tous les états y achêtent des diſpenſes à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de perſonnes comme la ſuite des plus grands abus, & par d'autres comme les reſtes des droits les plus ſacrés, ſont toujours ſoûtenus avec art. rome ménage ſon crédit avec autant de politique, que la république romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne ſut mieux ſe conduire, ſelon les hommes & ſelon les tems. les papes ſont preſque toujours des italiens, blanchis dans les affaires, ſans paſſions qui les aveuglent; leur conſeil eſt compoſé de cardinaux, qui leur reſſemblent & qui ſont tous animés du même eſprit. de ce conſeil émanent des ordres, qui vont juſqu'à la chine & à l'amérique; il embraſſe en ce ſens l'univers; & on peut dire ce que diſait autrefois un étranger du ſénat de rome: *j'ai vû un conſiſtoire de rois.* la plûpart de nos écrivains ſe ſont élevés avec raiſon contre l'ambition de cette cour; mais je n'en voi point qui ait rendu aſſez de juſtice à ſa prudence. je ne ſçai ſi une autre nation eût pû conſerver ſi longtems dans l'europe tant de

prérogatives toujours combattuës: toute autre cour les eût peut-être perduës, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité; mais rome emploiaint presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. on la vit rampante sous charles-quint, terrible à notre roi henri III, ennemie & amie tour-à-tour de henri IV, adroite avec louis XIII, opposée ouvertement à louis XIV, dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrette des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'europe à la tiâre.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les papes surent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créèr & de donner des royaumes. mais le roi d'espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la cour romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'état du pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux barberin, neveux du pape urbain VIII, & le duc de parme; guerre peu sanglante & passagére, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. le cardinal barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. la plus forte bataille, qui se donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti. la forteresse de piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie; cette artillerie consistait en deux coulevrines. cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne rome & de carthage. on ne rapporte cet événement que pour faire connoître le génie de rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne rome finissait tout par des victoires.

Les autres provinces d'italie écoutaient des intérêts divers. venise craignait les

turcs & l'empereur ; elle défendait à peine ſes états de terre-ferme, des prétentions de l'allemagne & de l'invaſion du grand-ſeigneur. ce n'était plus cette veniſe autrefois la maîtreſſe du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalouſie de tant de rois. la ſageſſe de ſon gouvernement ſubſiſtait ; mais ſon grand commerce anéanti lui ôtait preſque toute ſa force, & la ville de veniſe était, par ſa ſituation, incapable d'être domtée, & par ſa foibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'état de florence jouiſſait de la tranquillité & de l'abondance, ſous le gouvernement des médicis ; les lettres, les arts, & la politeſſe, que les médicis avaient fait naître, floriſſaient encore. la toſcane alors était en italie ce qu'athênes avait été en gréce.

La ſavoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes françaiſes & eſpagnoles, s'était enfin réunie toute entiere en faveur de la france, & contribuait en italie à l'affaibliſſement de la puiſſance aûtrichienne.

Les Suiſſes conſervaient, comme aujourd'hui, leur liberté, ſans chercher à opprimer perſonne. ils vendaient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux ; ils

ils étaient pauvres ; ils ignoraient les ſciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étaient ſages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'europe, la pologne, la ſuéde, le danemarck, la moſcovie, étaient comme les autres puiſſances, toujours en défiance ou en guerre entr'elles. on voiait, comme aujourd'hui, dans la pologne les mœurs & le gouvernement des goths & des francs, un roi électif, des nobles partageans ſa puiſſance, un peuple eſclave, une faible infanterie, une cavalerie compoſée de nobles, point de villes fortifiées, preſque point de commerce. ces peuples étaient tantôt attaqués par les ſuédois, ou par les moſcovites, & tantôt par les turcs. les ſuédois, nation plus libre encore par ſa conſtitution, qui admet les païſans même dans les états-généraux, mais alors plus ſoumiſe à ſes rois que la pologne, furent victorieux preſque par tout. le danemarck, autrefois formidable à la ſuéde, ne l'était plus à perſonne. la moſcovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient

été ſous les ſélims, les mahomets, & les ſolimans; la molleſſe corrompait le ſérail, ſans en bannir la cruauté. les ſultans étaient en même-tems, & les plus deſpotiques des ſouverains, & les moins aſſurés de leur trône & de leur vie. oſman & ibrahim venaient de mourir par le cordeau. muſtapha avait été deux fois dépoſé. l'empire turc ébranlé par ſes ſecouſſes, était encore attaqué par les perſans; mais quand les perſans le laiſſaient reſpirer, & que les révolutions du ſérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté; car depuis l'embouchure du boriſthène juſqu'aux états de veniſe, on voiait la moſcovie, la hongrie, la gréce, les îles, tour-à-tour en proïe aux armes des turcs: & dès l'an 1640, ils faiſaiant conſtamment cette guerre de candie ſi funeſte aux chrétiens. telles étaient la ſituation, les forces, & l'intérêt des principales nations européanes, vers le tems de la mort du roi de france louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La france alliée à la ſuéde, à la hollande, à la ſavoie, au portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, ſoûtenait con-

tre l'empire & l'eſpagne, une guerre ruineuſe aux deux partis, & funeſte à la maiſon d'aûtriche. cette guerre était ſemblable à toutes celles qui ſe font depuis tant de ſiécles entre les princes chrétiens, dans leſquelles des millions d'hommes ſont ſacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontieres, dont la poſſeſſion vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de louis XIII avaient pris le rouſſillon; les catalans venaient de ſe donner à la france, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois; mais ces ſuccès n'avaient pas empéché les ennemis de prendre corbie en 1637, & de venir juſqu'à pontoiſe. la peur avait chaſſé de paris la moitié de ſes habitans; & le cardinal de richelieu, au milieu de ſes vaſtes projets d'abaiſſer la puiſſance aûtrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochéres de paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repouſſer les ennemis des portes de la capitale.

Les français avaient donc fait beaucoup de mal aux eſpagnols & aux allemans, & n'en avaient pas moins aſſuïé.


TAYLOR INST. OXFORD

MOEURS

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un gustave-adolphe, un valstein, un duc de veimar, picolomini, jean de vert, le maréchal de guébriant, les princes d'orange, le comte d'harcourt. des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. le chancelier oxenstiern, le comte duc d'olivarès, mais sur-tout le cardinal duc de richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'europe. il n'y a aucun siécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme; il faût toujours ou négocier, ou se battre. le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribuë souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisoit pas comme nous l'avons vû faire du tems de louis XIV; les armées n'étaient pas si nombreuses: aucun général, depuis le siege de metz par charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes: on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. l'art des fortifications était encore dans son enfance; les piques & les arquebuses étaient en

en usage ; on se servait beaucoup de l'épée, devenuë inutile aujourd'hui. il restoit encor des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. louis XIII. fut le dernier qui observa cette coûtume. il envoia un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'espagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées : le cardinal infant, le cardinal de savoie, richelieu, la valette, sourdis archevêque de bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. les papes menacérent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. le pape urbain VIII. fâché contre la france, fit dire au cardinal de la valette, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la france, il le combla de bénédictions.

Les ambassadeurs, non moins ministres de paix que les ecclésiastiques, ne faisoient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient emploiés. charnacé, envoié de france en hollande, y commandait un régiment en 1637 ; & depuis même l'ambassadeur d'estrade fut colonel à leur service.

La france n'avait en tout qu'environ

quatre-

quatre-vingt-mille hommes effectifs sur pied. la marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le cardinal de richelieu, fut ruinée sous mazarin. louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire; mais l'argent était à vingt-six livres le marc: ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt-cinq millions de notre tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarente-neuf livres & demie; valeur numéraire éxorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains; la police du roiaume était entiérement négligée, preuve certaine d'une administration peu heureuse. le cardinal de richelieu, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la france formidable au-dehors, sans avoir encor pû la rendre bien florissante au-dedans. les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés; les brigands les infestaient; les ruës de paris étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. on voit par les registres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hom-

hommes mal païés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de françois II, la france avait été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. jamais le joug n'avoit été porté d'une maniére paisible & volontaire. les seigneurs avaient été élevés dans les conspirations; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du roiaume; on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé: il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de paris qui n'en vinssent aux mains; les processions se battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs banniéres. on avait vû souvent les chanoines de notre-dame aux prises avec ceux de la sainte-chapelle: le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas; dans l'église de notre-dame, le jour que louis XIII mit son roiaume sous la protection de la vierge marie.

Presque toutes les communautés du roiaume étaient armées; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duël. cette barbarie gothique, autorisée

au-

atrefois par les rois même, & devenue le caractére de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangéres, à dépeupler le païs. ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de français de la main des français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére dont les arts & les ſciences étaient cultivés; on trouvera cette partie de l'hiſtoire de nos mœurs à ſa place. on remarquera ſeulement que la nation françaiſe était plongée dans l'ignorance, ſans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On conſultait les aſtrologues, & on y croiait. tous les mémoires de ces temslà, à commencer par l'hiſtoire du préſident de thou, ſont remplis de prédictions. le grave & ſévére duc de ſully rapporte ſérieuſement celles qui furent faites à henri IV: cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était ſi accréditée, qu'on eut ſoin de tenir un aſtrologue caché près de la chambre de la reine anne d'aûtriche, au moment de la naiſſance de louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui eſt pourtant rapporté par l'abbé vittorio ſiry, auteur contemporain, très-inſtruit; c'eſt

c'est que louis XIII eut dès son enfance le surnom de juste, parce qu'il était né sous le signe de la balance.

La même faiblesse, qui mettait en vogue cette chimére absurde de l'astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions, & aux sortiléges : on en faisait un point de religion ; l'on ne voiait que des prêtres qui conjuraient des démons. les tribunaux, composés de magistrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des sorciers. on reprochera toûjours à la memoire du cardinal de richelieu, la mort de ce fameux curé de loudun, urbain grandier, condanné au feu comme magicien par une commission du conseil. on s'indigne, que le ministre & les juges aïent eû la faiblesse de croire aux diables de loudun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flâmes. on se souviendra avec étonnement jusqu'à la derniere postérité, que la maréchale d'ancre fut brûlée en place de gréve comme sorciére, & que le conseiller courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilége elle s'était servie pour gouverner l'esprit de marie de médicis ; que la maréchale répondit : *je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles* ; & qu'enfin cette réponse

ponſe ne ſervit qu'à précipiter l'arrêt de ſa mort.

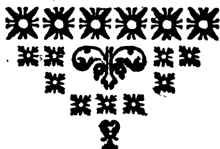
On voit encore dans une copie de quelques regiſtres du châtelet, un procès commencé en 1601, au ſujet d'un cheval, qu'un maître induſtrieux avait dreſſé à-peu-près de la maniére dont nous avons vû des exemples à la foire; on voulait faire brûler & le maître & le cheval comme ſorciers.

En voilà aſſez pour faire connaître en général les mœurs & l'eſprit du ſiécle, qui précéda celui de louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques ſuperſtitieuſes, qui déshonoraient la religion. les calviniſtes, confondant avec le culte raiſonnable des catholiques les abus qu'on faiſait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre égliſe. ils oppoſaient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de preſque tous les réformateurs: ainſi l'eſprit de parti déchirait & aviliſſait la france; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette nation ſi célebre & ſi aimable, était abſolument inconnu. point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour

ſe

ſe communiquer leurs lumiéres ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la ſocié- té, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le ſiécle de louis XIV.



CHA-



Chapitre second.

Minorité de LOUIS XIV : victoires des françois sous le grand condé, alors duc d'enguien.

Le cardinal de richelieu, & louis XIII venaient de mourir ; l'un admiré & haï, l'autre déja oublié. ils avaient laissé aux français, alors très inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministére, & peu de respect pour le trône. louis XIII par son testament établissait un conseil de régence. ce monarque, mal obéï pendant sa vie, se
18 août 1643. flâta de l'être mieux après sa mort ; mais la premiere démarche de sa veuve anne d'aûtriche, fut de faire annuler les volontés de son mari, par un arrêt du parlement de paris. ce corps, longtems oppo-

opposé à la cour, & qui avait à peine conservé sous louis, la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoien. anne d'aûtriche s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que marie de médicis s'était servie du même tribunal après la mort de henri IV; & marie de médicis avait donné cet exemple, parce que toute autre voiẽ eût été longue & incertaine; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurèr un droit incontestable. *

L'usage qui donne la régence aux méres des rois, parut donc alors aux français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. le parlement de paris, aiant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aiant

* Riencourt, dans son histoire de louis XIV dit que le testament de louis XIII fut vérifié au parlement. ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet louis XIII avait déclaré la reine régente; ce qui fut confirmé : mais il avait limité son autorité, ce qui fut cassé.

aiant seul déclaré par des arrêts ce droit des méres, parut en effet avoir donné la régence ; il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. par le même arrêt gaston duc d'orléans, frére du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du roiaume sous la régente absoluë.

Anne d'aûtriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'espagne philippe IV son frere qu'elle aimait. il est difficile de dire précisément, pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'espagne, pas même la navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de france. on se battait depuis 1635, parce que le cardinal de richelieu l'avait voulu, & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. il s'était lié contre l'empereur avec la suéde, & avec le duc bernard de saxe-veimar, l'un de ces généraux que les italiens nommaient condottieri, c'est-à-dire, qui vendaient des troupes. il attaquait aussi la branche aûtrichienne-espagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de flandre ; & il avait partagé avec les hollandois alors nos alliés, cette flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la flandre ;

flandre : les troupes espagnoles sortirent des frontieres du hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé dom francisco de mello. ils vinrent ravager les frontiéres de champagne : ils attaquérent rocroi, & ils crurent pénétrer bien-tôt jusqu'aux portes de paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. la mort de louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances ; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était louis de bourbon alors duc d'enguien, connu depuis sous le nom du grand condé. la plûpart des grands capitaines sont devenus tels par dégrez. ce prince était né général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel ; il n'y avait en europe que lui & le suédois torstenson, qui eûssent eû à vingt ans ce génie, qui peut se passer de l'expérience.

Le duc d'enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. le maréchal de l'hôpital, qui lui avait été

donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son dessein qu'à gassion maréchal de camp, digne d'être consulté par lui; ils forcérent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 mai. On remarque, que le prince ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. on conte la même chose d'aléxandre: il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger & la ressource, par son activité éxemte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité, que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle ren-

renfermait au milieu d'elle. le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. à peine victorieux, il arrêta le carnage. les officiers espagnols se jettaient à ses genoux, pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. le duc d'enguien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. condé en l'aprenant, dit : *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait encor en europe pour les armées espagnoles fut anéanti, & l'on commença à faire cas des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célébre ; car la sanglante journée de marignan, disputée plûtôt que gagnée par françois premier sur les suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaises.

Les journées de pavie & de saint quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la france. henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. sous louis XIII, le maréchal de guébriant avait eû de petits succès, mais

toûjours balancés par des pertes. les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par gustave-adolve,

Cette journée de rocroi devint l'époque de la gloire française, & de celle de condé : il sut vaincre & profiter de la victoire. ses lettres à la cour firent résoudre le siége de thionville, que le cardinal de richelieu n'avait pas osé hazarder ; & ses couriers revenus trouverent tout préparé pour cette expédition.

8 août 1643, Le prince de condé passa à travers le païs ennemi, trompa la vigilance du général beck, & prit enfin thionville. de-là il courut mettre le siége devant cirq, & s'en rendit maître. Il fit repasser le rhin aux allemans ; il le passa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les français avaient essuiées sur les frontiéres après la mort du maréchal de guébriant, il trouva fribourg pris, & le général merci sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne, condé avait sous lui deux maréchaux de france, dont l'un était grammont, & l'autre ce turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en piémont contre les espagnols, il jettait alors les fonde-

mens

mens de la grande réputation qu'il eut depuis. le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de merci, retranché sur deux éminences. le combat recommença trois fois, à trois jours différens. on dit que le duc d'enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de conti. il falloit peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. cette bataille de fribourg, plus meurtriére que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. merci décampa quatre jours après. philipsbourg & mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

31 août 1644.

Le duc d'enguien retourne à paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour; il laisse son armée au maréchal de turenne. mais ce général, tout habile qu'il est déja, est battu à mariendal. le prince revole à l'armée, reprend le commandement & joint à la gloire de commander encor turenne, celle de réparer sa défaite. il attaque merci dans les plaines de norlingue. il y gagne une bataille complette. le maréchal de grammont y est pris, mais le général gléen, qui commandait sous merci, est fait prisonnier, & merci est au nombre des

avril 1645.

3 août 1645.

des morts. ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille ; & on grava sur sa tombe ; *sta viator, heroem calcas:* arrête voiageur, tu foules un héros.

Le nom du duc d'enguien éclipsait
7 oct. alors tous les autres noms. il assiégea en-
1646. suite dunkerque à la vûe de l'armée espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la france.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministére autant que des ennemis. on le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoia en catalogne avec de mauvaises troupes mal paiées ; il assiégea lérida, & fut obligé de lever le siége. on l'accuse
1647. dans quelques livres, de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. on ne savait pas que c'était l'usage en espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcérent la cour de rappeller condé en flandre. l'archiduc léopold, frere de l'empereur, assiégeait lens en artois. condé rendu à ses troupes qui avaient toûjours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. c'était pour la troisiéme fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. il dit à ses soldats ces seules paroles :

roles : *amis, souvenez-vous de rocroi, de fribourg & de norlingue.* cette bataille de lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui même le maréchal de grammont, qui pliait avec l'aile gauche ; il prit le général beck. l'archiduc se sauva à peine avec le comte de fuensaldagne. les impériaux & les espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux., trente-huit piéces de canons ; ce qui était alors très-considérable. on leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée. 20 août 1648.

Tandis que le prince de condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'orléans, frere de louis XIII, avait aussi soûtenu la réputation d'un fils de henri IV & celle de la france, par la prise de gravelines, par celle de courtrai & de mardik ; le vicomte de turenne avait pris landau ; il avait chassé les espagnols de trêves & rétabli l'électeur. juillet 1644. nov. 1644.

Il gagna avec les suédois la bataille de lavingen, celle de sommerhausen, & contraignit le duc de baviére à sortir de ses états à l'âge de près de 80 ans. le com- nov. 1647.

* son pere était mort en 1646.

1645. comte de harcourt prit balaguier, & battit les espagnols. ils perdirent en ita-
1646. lie portolongone. vingt vaisseaux & vingt galéres de france, qui composaient presque toute la marine, rétablie par richelieu, battirent la flote espagnole sur la côte d'italie.

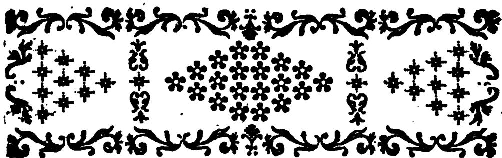
Ce n'était pas tout; les armes françaises avaient encor envahi la lorraine sur le duc charles IV, prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la france, & retenu prisonnier par les espagnols. les alliés de la france pressaient la puissance autrichienne au midi & au
mai nord. le duc d'albuquerque, général des
1644. portugais, gagna contre l'espagne la bataille de badajox. torstenson défit les im-
mars 1645. périaux près de tabor, & remporta une victoire complette. le prince d'orange à la tête des hollandais, pénétra jusques dans le brabant.

Le Roi d'espagne, battu de tous côtés, voïait le roussillon & la catalogne entre
1647. les mains des français. naples révoltée contre lui, venait de se donner au duc de guise, dernier prince de cette branche d'une maison, si féconde en hommes illustres & dangereux. celui qui ne passa que pour avanturier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins

la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flote d'espagne, & de défendre naples, sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qni fondaient sur la maison d'aûtriche, tant de victoires accumulées par les français, & secondées des succès de leurs alliés, on croiroit que vienne & madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'espagne étaient presque sans états; cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. s'il y en eut une à craindre, ce fut pour la france; elle touchait à sa ruine au milieu de ses prospérités apparentes.





CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

La reine anne d'autriche, régente absoluë, avait fait du cardinal mazarin, le maître de la france, & le sien. il avoit sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna sa confiance à mazarin, qu'au défaut de potier évêque de beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. on peind cet évêque comme un homme incapable: il est à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second cardinal & d'un étranger.

ger. mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que potier eût commencé son ministére passager par déclarer aux hollandais : *qu'il fallait qu'ils se fissent catholiques s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la france.* il aurait donc dû faire la même proposition aux suédois. presque tous les historiens rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtisans & des frondeurs. il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. le puérile ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. il faudrait avoir vécu longtems avec un ministre, pour peindre son caractére, pour dire quel dégré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. ainsi sans vouloir deviner ce qu'était mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. il affecta dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que richelieu avait déploié de hauteur. loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste roial, il eut d'abord le train le plus modeste ; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté infléxible. la reine voulait faire aimer sa

gence & sa personne, de la cour & des peuples ; & elle y réussissait. gaston, duc d'orléans, frére de louis XIII, & le prince de condé, appuiaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'état.

Il fallait des impôts pour soûtenir la guerre contre l'espagne & contre l'empire ; on en établit quelques-uns, bien modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons paié depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la monarchie.

1647. Le parlement en possession de vérifier les édits de ces taxes, s'opposa vivement à l'édit du tarif; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le ministére.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies supérieures, retenus, soulevérent toute la robe, & avec la robe tout paris ; ce qui serait à peine aujourd'hui dans le roiaume la matiere d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Broussel, conseiller-clerc de la grand'-chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toûjours les avis contre la cour, aiant

été

été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais causée. on vit renouveller les barricades de la ligue ; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre ; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de retz : c'est le premier évêque, qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. c'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraine, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. il respirait la faction & les complots ; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de richelieu : il fut l'auteur des barricades ; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre la cour, avant même d'être appuié par aucun prince.

Cette compagnie depuis long-temps était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. si l'on en croiait la voix de tous les ministres & de la cour,

le parlement de paris était une cour de justice, faite pour juger les causes des citoiens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des rois ; il n'avait sur les autres parlemens du roiaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable ; il n'était la cour des pairs que parce que la cour résidait à Paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait succédé à ces parlemens qui représentaient autrefois la nation française ; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les états-généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation ; & le parlement de paris ne ressemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un consul de smyrne ou d'alep ne ressemble à un consul romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, pensaient tenir la place des conquérans des gaules, & des seigneurs des fiefs de la couronne. ce corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge né-

cessairement un premier tribunal, toûjours subsistant dans une capitale. il avait osé donner un arrêt contre charles VII & le bannir du roiaume : il avait commencé un procés criminel contre henri III : il avait en tous les tems résisté, autant qu'il l'avait pû, à ses souverains ; & dans cette minorité de louis XIV, sous le plus doux des gouvernemens, & sous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à son prince, à l'éxemple de ce parlement d'angleterre, qui tenait alors son roi prisonnier, & qui lui fit trancher le tête. tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoiens de paris, & tout ce qui tenait à la robe, voiaient dans le parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple ; & sans éxaminer l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable, quand on le voiait soûtenir la cause du peuple contre des ministres détestés ; on l'appellait

le pere de l'état ; & on faiſait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juſte était impoſſible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue, que celle de l'occaſion & du tems. ſous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien : il était tout ſous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monſieur de guimené, quand cette compagnie ſe plaignit ſous louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la nobleſſe : *meſſieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit ſur ces troubles, & copier des livres, pour remettre ſous les yeux tant de détails alors ſi chers & ſi importans, & aujourd'hui preſque oubliés : mais on doit dire ce qui caractériſe l'eſprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui diſtingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix ; un archevêque & un parlement de paris aiant commencé les troubles, le peuple crut tous ſes emportemens

justifiés. la reine ne pouvait paraître en public sans être outragée ; on ne l'appellait que *dame anne* ; & si on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour mazarin ; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

Elle s'enfuit de paris avec ses enfans, son ministre, le duc d'orléans, frére de louis XIII, le grand condé lui-même, & alla à saint germain ; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. le roi manqua souvent du nécessaire. les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. en ce tems-là même la tante de louis XIV, fille de henry le grand, femme du roi d'angleterre, réfugiée à paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté, & sa fille, depuis mariée au frére de louis XIV, restait au lit n'ayant pas dequoi se chauffer, sans que le peuple de paris, enyvré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes roiales.

6 janv. 1649.

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de condé de servir de protecteur au roi. le vainqueur de rocroi, de fribourg, de lens & de norlingue, ne put démentir tant de services passés: il fut flâté de l'honneur de défendre une cour qu'il croiait ingrate, contre la fronde qui recherchait son appui. le parlement eut donc le grand condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le prince de conti, frére du grand condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler; le duc de longueville, le duc de beaufort, le duc de bouillon, animés par l'esprit remuant du coadjuteur & avides de nouveautés, se flâtant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. on nomma dans la grand'-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. chacun se taxa pour lever des troupes: il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de richelieu. leurs confrérers, par une petitesse d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de richelieu; ils les accablaient de degoûts, & ne les regardaient pas comme membres du parle-

lement : il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confréres.

La grand'-chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'allait pas à cent mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la patrie. on leva douze mille hommes par arrêt du parlement : chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochéres*. le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de corinthe, parce que le coadjuteur était archevêque titulaire de corinthe.

Sans les noms, de roi de france, de grand condé, de capitale du roiaume, cette guerre de la fronde eût été aussi ridicule que celle des barberins ; on ne savait pourquoi on était en armes. le prince de condé assiégea cinq-cent mille bourgeois avec huit mille soldats. les parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. ils fuïaient dès qu'ils rencon-

traient

traient deux cens hommes de l'armée roiale. tout se tournait en raillerie ; le régiment de *corinthe* aiant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux corinthiens.*

Ces vingt conseillers qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eûrent d'autres honneurs, que d'être appellés les *quinze-vingt.*

Le duc de beaufort, l'idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la fronde même. on ne parlait jamais de lui, que sous le nom de roi des halles. les troupes parisiennes, qui sortaient de paris & qui revenaient toujours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire. on ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. les cabarets, & les autres maisons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaïeté la plus dissoluë. la licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la fronde, aiant rencontré le saint-sacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on soupçonnait d'être mazarin, reconduisirent les prêtres à coups de plat-d'épée.

En-

Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait; *voilà le bréviaire de notre archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. on eût crû que c'était pour réformer l'état, & pour assembler les états-généraux. c'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de pons; peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus sensible de la légéreté des esprits qu'on reprochait alors aux français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'angleterre précisément en même-tems, servent bien à faire voir les caractéres des deux nations. les anglais avaient mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée; ils donnaient de sanglantes batailles; le fer décidait tout; les échaffauts étaient dressés pour les vaincus; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre

la tête, & éxécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice, que si on avait condamné un citoien criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, londres se fut ressenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les français au contraire se précipitaient dans les séditions, par caprice & en riant; les femmes étaient à la tête des factions, l'amour faisait & rompait les
1649. cabales. la duchesse de longueville engagea turenne, à peine maréchal de france, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. turenne n'y réussit pas: il quitta en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion: il devint de général du roi de france, lieutenant de dom estevan de gamarre, avec lequel il fut battu à retel par les troupes roiales. on connait ce billet du maréchal d'hoquincourt à la duchesse de montbazon, *peronne est à la belle des belles.* on sait ces vers du duc de la rochefoucault pour la duchesse de longueville, lorsqu'il reçut au combat de saint antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelquetems la vuë.

Pour,

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais faite aux dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. le prince de condé, aiant ramené dans paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défenduë ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses ptoportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *à l'illustrissimo signor faquino.* il lui dit un jour, *adieu mars.* il encouragea un marquis de jarsai à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. il se ligua avec le prince de conti son frére, & le duc de longueville, qui abandonnérent le parti de la fronde. on avait appellé la cabale du duc de beaufort au commencement de la régence, celle des importans ; on appellait celle de condé, le parti des petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. il n'est resté de tous ces troubles d'autres tra-

traces que ce nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeuneſſe avantageuſe & mal élevée, & le nom de frondeurs qu'on donne aux cenſeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du miniſtére, ſe réunit ſecrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il ſacrifia le prince de condé au reſſentiment du miniſtre. enfin, ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés; condé au comble de la gloire, s'étant toujours conduit en héros, & jamais en homme habile, ſe vit arrêté priſonnier avec le prince de conti & le duc de longueville, il eût pû gouverner l'état, s'il avait ſeulement voulu plaire; mais il ſe contentait d'être admiré. le peuple de paris, qui avait fait des barricades pour un conſeiller-clerc preſque imbécile, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de vincennes le défenſeur & le héros de la france.

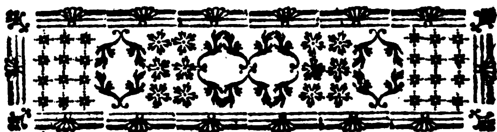
le 18 janvier 1650.

Un an après, ces mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand condé & les princes à la vengeance timide de mazarin, forcérent la reine à ouvrir leurs priſons & à chaſſer du roiaume ſon premier miniſtre. condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï.

ſa préſence renouvella les cabales & les diſſentions.

Le Royaume reſta dans cette combuſtion encore quelques années. le gouvernement ne prit jamais que des conſeils faibles & incertains : il ſemblait devoir ſuccomber : mais les révoltés furent toûjours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la cour. le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de condé, ſuſcita contre lui une partie du parlement & du peuple : il oſa en même-tems ſervir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal mazarin, qui ſe retira à cologne. la reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommèr au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roiale à ſortir de la capitale & à l'aſſiéger.





CHAPITRE QUATRIE'ME.

Suite de la guerre civile jusqu'à la fin de la rebellion en 1654.

Enfin, condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'auroit dû jamais faire, s'il avoit été citoien. il part de paris ; il va soulever la guienne, le poitou & l'anjou, & mandier contre la france le secours des espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. on lui envoia un courier de paris, avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. le courier se trompa ; & au lieu d'aller à angerville, où était le prince, il alla à *augerville*. la lettre vint trop tard. condé dit que s'il l'avoit reçûë plûtôt,

il auroit accepté les propositions de paix; mais que puisqu'il était déja assez loin de paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. ainsi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce prince, replongea la france dans la guerre civile.

Alors le cardinal mazarin; qui du fond de son éxil à cologne avoit gouverné la cour, rentra dans le royaume, moins en ministre qui revenait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses états; il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du roïaume, qu'il s'était approprié. déc. 1651.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa premiere sortie du roïaume, mazarin s'était trouvé dans l'indigence. il donna le commandement de sa petite armée au maréchal d'hoquincourt. tous les officiers portaient des écharpes vertes; c'était la couleur des livrées du cardinal. chaque parti avait alors son écharpe. la blanche était celle du roi; l'isabelle, celle du prince de condé. il étoit étonnant que le cardinal mazarin, qui avait jusques alors affecté tant

de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de son maître ; mais il ne put résistèr à cette vanité. la reine l'approuva : le roi, deja majeure, & son frere, vinrent au-devant de lui.

Aux premieres nouvelles de son retour, gaston d'orléans, frére de louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans paris, sans trop sçavoir à quoi elles seraient emploiées. le parlement renouvella ses arrêts ; il proscrivit mazarin, & mit sa tête à prix. il fallut chercher dans les registres, quel était le prix d'une tête ennemie du roiaume. on trouva que sous charles IX, on avait promis par arrêt cinquante mille écus à celui qui représenterait l'amiral coligni mort ou vif. on crut très-sérieusement procédèr en régle, en mettant ce même prix à l'assassinat d'un cardinal premier ministre. cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'eussent point été paiés. chez une autre nation & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des éxécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. les blots & les marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans

les tumultes de ces troubles, firent afficher dans paris une répartition de cent cinquante mille livres; tant, pour qui couperait le nez au cardinal; tant, pour une oreille; tant, pour un œil; tant, pour le faire eunuque. ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. le cardinal de son côté, n'employait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. les chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux; car ce n'était pas une guerre de religion.

L'esprit de vertige qui régnait en ce tems, posséda si bien tout le corps du parlement de paris, qu'après avoir solemnellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs conseillers devaient se transporter sur la frontiere, pour informer contre l'armée du cardinal mazarin; c'est-à-dire, contre l'armée roiale. déc. 1651.

Deux conseillers furent assez imprudens, pour allèr avec quelques paisans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait passer: ils furent faits prisonniars par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément dans le tems quc cette

compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le ministre du roi, elle déclarait criminel de leze-majesté le prince de condé, qui n'étoit armé que contre ce ministre; & par un renversement d'esprit, que toutes les démarches précédentes rendent croiable, elle ordonna que les nouvelles troupes de gaston duc d'orléans marcheraient contre mazarin; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les soudoier.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de magistrats, qui jettée hors de sa sphére, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auxquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le parlement de bordeaux servait alors le prince de condé; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il étoit moins agité par des factions opposées.

Mais des objets plus considérables intéressaient toute la france.

Condé, ligué avec les espagnols, était en campagne contre le roi; & turenne aiant quitté ces mêmes espagnols, avec les-

lesquels il avait été battu à rétel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. l'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidoient pas moins du sort de l'état. il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes: il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mére, son frére, & le cardinal mazarin, de province en province, n'aiant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en temps de paix pour sa seule garde. cinq à six-mille hommes, les uns envoiés d'espagne, les autres levés par les partisans du prince de condé, le poursuivaient au cœur de son roiaume,

Le prince de condé courait cependant de bordeaux à montauban, prenait des villes, & grossissait par-tout son parti.

Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de turenne. l'armée roiale se trouva auprès de gien sur la loire. celle du prince de condé étoit à quelques lieuës sous les ordres du duc de nemours & du duc de beaufort. les divisions de ces deux

généraux allaient être funeftes au parti du prince. le duc de beaufort étoit incapable du moindre commandement. le duc de nemours paffait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. tous deux enfemble ruinaient leur armée. les foldats favaient que le grand condé était à cent lieuës de-là & fe croiaient perdus; lorfqu'au milieu de la nuit un courier fe préfenta dans la forêt d'orléans devant les grandes gardes. les fentinelles reconnurent dans ce courier le prince de condé lui-même, qui venait d'agen à travers mille avantures & toujours déguifé, fe mettre à la tête de fon armée.

Sa préfence faifait beaucoup, & cette arrivée imprévuë encore davantage. il favait que tout ce qui eft foudain & inefpéré, tranfporte les hommes. il profita à l'inftant de la conftance & de l'audace qu'il venait d'infpirer. le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un inftant les réfolutions les plus hardies, & de les éxécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

avril 1652. L'armée roiale était féparée en deux corps. condé fondit fur celui qui était à blenau, commandé par le maréchal d'hoquincourt; & ce corps fut diffipé en même-tems qu'attaqué. turenne n'en put être averti. le cardinal mazarin, effraié,

frayé, courut à gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le couduire secrettement à bourges. le prince de condé victorieux, approchait de gien; la désolation & la crainte augmentaient. turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté: il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empêcha condé de poursuivre son avantage. il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de condé victorieux, ou de turenne qui lui avait arraché le prix de sa victoire. il est vrai que dans ce combat de blenau, si long-tems célébre en france, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués; mais le prince de condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille roiale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal mazarin. on ne pouvoit guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flâtait pas de surprendre turenne, comme il avait surpris d'hoquincourt, fit marcher son armée vers

 paris:

paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. l'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on éxagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à mazarin, le nom & la présence du grand condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. le coadjuteur devenu cardinal de retz, raccommodé en apparence avec la cour, qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. il gouvernait le duc d'orléans, & était opposé à condé. le parlement flotait entre la cour, le duc d'orléans, & le prince. quoique tout le monde s'accordât à crier contre mazarin; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers; le peuple était une mèr orageuse, dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. on fit promener dans paris la chasse de sainte géneviéve, pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre; & la populace ne douta pas que cette sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voiait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. on montait la garde à la porte des monastéres. le prince avait appellé les espagnols à son secours. charles IV. ce duc de lorraine chassé de ses états, & à qui il restait pour tous biens une armée de huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'espagne, vint auprès de paris, avec cette armée. le cardinal mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de condé ne lui en avait donné pour venir. le duc de lorraine quitta bientôt la france après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. turenne mena le roi & sa cour vers paris. le roi à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de charonne la bataille de saint-antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de condé avec un petit nombre de ſeigneurs de ſon parti, ſuivi de peu de ſoldats, ſoûtint & repouſſa l'effort de l'armée roiale. le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec mazarin. le duc d'orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, reſtait dans ſon palais du luxembourg. le cardinal de retz était cantonné dans ſon archevéché. le parlement attendait l'iſſuë de la bataille, pour donner quelque arrêt. le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi & celles de monſieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laiſſait plus entrer ni ſortir perſonne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en france, s'acharnait au combat & verſait ſon ſang dans le faubourg. ce fut là que le duc de la rochefoucault, ſi illuſtre par ſon courage & par ſon eſprit, reçut un coup au-deſſous des yeux, qui lui fit perdre la vuë pour quelque tems. on ne voiait que jeunes ſeigneurs tués ou bleſſés, qu'on rapportait à la porte ſaint-antoine, qui ne s'ouvrait point.

juillet 1652.

Enfin mademoiſelle, fille de gaſton, prenant le parti de condé, que ſon pére n'oſa ſecourir, fit ouvrir les portes aux bleſſés, & eut la hardieſſe de fairer tirer ſur les troupes du roi le canon de la baſ-

tille.

tille. l'armée roiale se retira : condé n'acquit que de la gloire : mais mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin par cette action violente; & le cardinal mazarin, qui savoit l'extrême envie qu'avoit mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : *ce canonon-là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos historiens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles misères on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. on en peut juger par les seuls traits que rapporte gourville, homme attaché à monsieur le prince. il avouë que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit païer une rançon; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de saint-antoine, le roi ne put rentrer dans paris, & le prince n'y put demeurer long-tems. une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoiens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peu-

 ple,

ple. cependant il avait encore ſa brigue au parlement. ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chaſſée en quelque façon de la capitale, preſſée par les cabales du duc d'orléans & du prince, déclara par un arrêt le duc d'orléans lieutenant-général du roiaume, quoique le roi fût majeur: c'était le même titre qu'on avait donné au duc de maienne du tems de la ligue. le prince de condé fut nommé généraliſſime des armées. la cour irritée ordonna au parlement de ſe transférer à pontoiſe; quelques conſeillers obéirent. on vit ainſi deux parlemens qui ſe conteſtaient l'un à l'autre leur autorité; qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là ſe ſeraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toujours accordés à demander l'expulſion de mazarin: tant la haine contre ce miniſtre ſemblait alors le devoir eſſentiel d'un français.

en juillet 1652.

Il ne ſe trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible; celui de la cour l'était autant que les autres: l'argent & les forces manquaient à tous; les factions ſe multipliaient, les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets; la cour ſe vit obligé de ſacrifier encore mazarin, que tout le monde appellait la cauſe des troubles, & qui

n'en

n'en était que le prétexte. il ſortit une ſeconde fois du roiaume; pour ſurcroit de honte, il fallut que le roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoiait ſon miniſtre, en vantant ſes ſervices, & en ſe plaignant de ſon éxil.

en août 1652.

Charles premier, roi d'angleterre, venait de perdre la tête ſur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le ſang de ſtrafford ſon ami, à ſon parlement. louis XIV, au contraire, devint le maître paiſible de ſon roiaume en ſouffrant l'éxil de mazarin. ainſi les mêmes faibleſſes eûrent des ſuccès bien différens. le roi d'angleterre, en abandonnant ſon favori, enhardit un peuple qui reſpirait la guerre & qui haïſſait les rois : & louis XIV. (ou plûtôt la reine mere) en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour allèr à bouillon, lieu de ſa nouvelle retraite, les citoiens de paris, de leur ſeul mouvement, députérent au roi pour le ſupplier de revenir dans ſa capitale. il y rentra; & tout y fut ſi paiſible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confuſion. gaſton d'orléans, malheureux dans ſes entrepriſes qu'il ne ſut jamais ſoûtenir, fut

fut relégué à blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir; & il fut le deuxiéme fils de henri le grand, qui mourut sans beaucoup de gloire. le cardinal de retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le louvre; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministére, paiérent leurs démarches par l'éxil; les autres se renfermérent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que fouquet, procureur-général & surintendant des finances, leur fit donner sous-main. *

Le prince de condé cependant, abandonné en france de presque tous ses partisans & mal secouru des espagnols, continuait sur les frontieres de la champagne une guerre malheureuse. il restait encore des factions dans bordeaux; mais elles furent bien-tôt appaisées.

mars 1653. Ce calme du roiaume était l'effet du bannissement du cardinal mazarin; cepen-

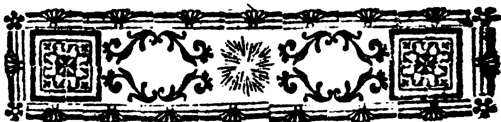
* Mémoires de gourville.

pendant à peine fut-il chassé par le cri général des français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. il fut étonné de rentrer dans paris, tout-puissant & tranquille. louis XIV le reçut comme un pére, & le peuple comme un maître. on lui fit un festin à l'hôtel de ville, au milieu des acclamations des citoiens : il jetta de l'argent à la populace; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mepris pour notre inconstance. le parlement, après avoir mis sa tête à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par députés; & ce même parlement peu de tems après condamna par contumace le prince de condé à perdre la vie; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait si long-tems partagé les fautes. 27 mars 1653.

On vit le cardinal, qui pressait cette condamnation de condé, marièr au prince de conti son frére l'une de ses niéces; preuve que le pouvoir de ce ministre allait être sans bornes.



CHA-



CHAPITRE CINQUIE'ME.

Etat de la france, jusqu'à la mort du cardinal mazarin en 1661.

PENDANT que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. tout le fruit des batailles de rocroi, de lins & de norlingue fut perdu. la place importante de dunkerque fut reprise par les espagnols: ils chassérent les français de barcelone; ils
1651. reprirent cazal en italie. cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangére, mazarin avoit été assez heureux pour conclu-
1648. re cette célébre paix de westphalie, par laquelle l'empereur & l'empire vendirent au roi & à la couronne de france, la souveraineté de l'alsace pour trois millions de livres païables à l'archiduc; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui.

d'hui. par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de baviere. les droits de tous les princes & des villes impériales, les priviléges des moindres gentils-hommes allemans furent confirmés. le pouvoir de l'empereur fut restraint dans des bornes étroites, & les françois joints aux suédois devinrent les législateurs de l'allemagne. cette gloire de la france étoit au moins en partie duë aux armes de la suéde; gustave-adolphe avoit commencé d'ébranler l'empire. ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille christine. son général vrangel était prêt d'entrèr en autriche. le comte de konigsmark était maître de la moitié de la ville de prague, & assiégeait l'autre, lors que cette paix fut concluë; pour accabler ainsi l'empereur, il n'en coûta guéres à la france qu'un million par an donné aux suédois.

Aussi la suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la france; elle eut la poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. elle força l'empereur de faire passer entre les mains des luthériens des bénéfices qui appartenaient aux catholiques romains. rome cria à l'impiété, & dit

dit que la cauſe de dieu était trahie. les proteſtans ſe vantérent qu'ils avaient ſanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des papiſtes. l'intérét ſeul fit parler tout le monde.

L'eſpagne n'entra point dans cette paix, & avec aſſez de raiſon; car voiant la france plongée dans les guerres civiles, le miniſtre eſpagnol eſpéra profiter de nos diviſions, les troupes allemandes licentiées devinrent aux eſpagnols un nouveau ſecours. l'empereur depuis la paix de munſter fit paſſer en flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. c'était une violation manifeſte des traités; mais ils ne ſont jamais éxécutés autrement.

Les miniſtres de madrid eûrent, dans ce traité de weſtphalie, l'adreſſe de faire une paix particuliére avec la hollande. la monarchie eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour ſouverains, ceux qu'elle avait traité ſi long-tems de rebelles, indignes de pardon. ces républicains augmentérent leurs richeſſes, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'eſpagne, ſans rompre avec la france.

Ils étaient ſi puiſſans, que dans une guer-

guerre qu'ils eûrent quelque-tems après avec l'angleterre, ils mirent en mer cent vaisseaux de ligne; & la victoire demeura souvent indécise entre black l'amiral anglais, & tromp l'amiral de hollande, qui étaient tous deux sur mèr ce que les condés & les turennes étaient sur terre. la france n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mèr; sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653. maître absolu d'un roiaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçuës; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'aiant aucun allié, excepté la savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aiant plus d'ennemis étrangers que l'espagne, qui était alors en plus mauvais état que la france. tous les français, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de coligni & bouteville; & les autres, parce que la cour ne voulut pas les achetèr assez chérement.

Condé, devenu général des armées espagno-

pagnoles, ne put relevèr un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de rocroi & de lens. il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par turenne.

Le sort de turenne & de condé fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des français, & d'être battus, quand ils commandérent les espagnols. turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'espagne à la bataille de rétel, lorsque de général du roi de france il s'était fait le lieutenant de dom estevan de gamarre.

Le prince de condé eut le même sort devant arras. l'archiduc & lui assiégeaient
25 cette ville. turenne les assiégea dans leur
août camp, & força leurs lignes; les troupes
1654. de l'archiduc furent mises en fuite. condé, avec deux régimens de français & de lorrains, soûtint seul les efforts de l'armée de turenne; & tandis que l'archiduc fuiait, il battit le maréchal d'hoquincourt, il repoussa le maréchal de la ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des espagnols vaincus. aussi le roi d'espagne lui écrivit ces propres paroles : *j'ai*

sû

sit que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles; mais il est certain que condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblérent turenne de gloire; & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de turenne. le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'arras avec le roi. il était même entré dans le camp au siége de stenai, que turenne avait pris avant de secourir arras. on avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministére ne put effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'arras, & aurait pû y être: il était allé

à

* datée de vincennes du 11 septembre 1654.

à la tranchée au siége de stenai ; mais le cardinal mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, mazarin maître absolu de la france & du jeune roi ; de l'autre, dom louis de haro, qui gouvernoit l'espagne & philippe IV. continûaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soûtenue. il n'était pas encore question dans le monde du nom de louis XIV, & jamais on n'avoit parlé du roi d'espagne. il n'y avait alors aucune tête couronnée en europe qui eût une gloire personnelle. la seule christine, reine de suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'angleterre, fugitif en france avec sa mére & son frére, y traînait ses malheurs & ses espérances. un simple citoien avait subjugué l'angleterre, l'écosse & l'irlande. cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi, parce que les anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les priviléges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eut soin que la justice fut observée avec cette impartialité impitoiable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frére de pantaléon sâ ambassadeur de portugal en angleterre, aiant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frére était sacrée, insulta des citoiens de londres, & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres; il fut condamné à être pendu. cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa éxécuter, & signa le lendemain un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'angleterre n'avait été si riche. ses flotes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers ; tandis que mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la france la justice, le commerce, la marine, & même les finances. maître de la france, comme

cromwel de l'angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernait, ce que cromwel avait fait pour le sien; mais il était étranger, & l'ame de mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'europe, qui avaient négligé l'alliance de l'angleterre sous jacques premier & sous charles, la briguérent sous le protecteur. la reine christine elle-même, quoi-qu'elle eut détesté le meurtre de charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom louis de haro prodiguérent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roiaumes de la chrétienté.

Le ministre espagnol lui offrait de l'aider à prendre calais; mazarin lui proposait d'assiéger dunkerque & de lui remettre cette ville. cromwel avait à choisir entre les clez de la france & celles de la flandre. il fut beaucoup sollicité aussi par condé; mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nom & qui était

était sans parti en france, & sans pouvoir chez les espagnols.

Le protecteur se détermina pour la france, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. son dessein était d'enlever l'amérique aux espagnols ; mais ils furent avertis à tems. les amiraux de cromwel leur prirent du moins la jamaïque, province que les anglais possédent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. ce ne fut qu'après l'expédition de la jamaïque, que cromwel signa son traité avec le roi de france ; mais sans faire encor mention de dunkerque. le protecteur traita d'égal à égal ; il força le roi à reconnaître ce titre de protecteur. son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de france, dans la minute du traité, qui resta en angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de france de faire sortir de ses états charles II & le duc d'yorck, petits-fils de henri IV, à qui la france devait un azile.

mai 1655.

8 nov. 1655.

Tandis que mazarin faisait ce traité, charles II lui demandait une de ses niéces en mariage. le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus.

on a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marier au fils de cromwel celle qu'il refusait au roi d'angleterre. ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à charles II, il voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé à son tour.

La mére de ces deux princes, henriette de france, fille de henri le grand, demeurée en france sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de cromwel qu'on lui païât son douaire. c'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. mazarin fit de faibles instances en angleterre au nom de cette reine; & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. elle resta à paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de cromwel: tandis que ses enfans allaient dans l'armée de condé & de dom juan d'aûtriche apprendre le métier de la guerre contre la france qui les abandonnait,

Les enfans de charles premier chassés de france se réfugiérent en espagne. les ministres espagnols éclatérent dans toutes les cours, & sur-tout à rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divi-

nes

nes & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de france charles II. & le duc d'yorck, cousins de louis XIV, pour plaire au bourreau de leur pére. pour toute réponse aux cris de ces espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toujours en flandre avec des succès divers. turenne aiant assiégé valencienne, avec le maréchal de la ferté, éprouva le même revers que condé avait essuié devant arras. le prince, secondé alors de dom juan d'aûtriche, plus digne de combattre à ses côtés, que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la ferté, le prit prisonnier, & délivra valencienne. turenne fit ce que condé avait fait dans une déroute pareille. il sauva l'armée battuë, & fit tête par tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la capelle. c'était peut-être la premiere fois qu'une armée battuë avait osé faire un siége.

17 juil. 1656.

Cette marche de turenne si estimée, après laquelle la capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de condé. turenne assiégeait à peine cambrai, que condé, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des

20 mai 1658. des assiégeans, & aiant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jetta dans la ville. les citoiens reçurent à genoux leur libérateur. ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déploiaient les ressources de leur génie. on les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toûjours réparer. leurs talens arrétaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en espagne & en france était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec cromwel donna enfin à la france une supériorité plus marquée; d'un côté, l'amiral blak alla brûler les gallions d'espagne auprès des îles canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir: de l'autre, vingt vaisseaux anglais vinrent bloquer le port de dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'angleterre, renforcérent l'armée de turenne.

Alors dunkerque la plus importante place de la flandre, fut assiégée par mèr & par terre. condé & dom juan d'aûtriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se présentérent pour la secourir. l'europe avait les yeux sur cet événement. le cardi-

dinal mazarin mena louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. ce prince se tint dans calais, tandis que son armée attaqua celle d'espagne près des dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de rocroi. 14 juin 1658.

Le génie du prince de condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de france & d'angleterre. l'armée espagnole fut détruite. dunkerque se rendit bientôt après. le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. le cardinal ne laissa paraître louis XIV, ni comme guerrier, ni comme roi; il n'avait pas d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez mazarin, ou chez le vicomte de turenne, quand il allait à l'armée.

Cet oubli de la dignité roiale, n'était pas dans louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans dunkerque, que pour la rendre au lord lockhart ambassadeur de cromwel. mazarin essaïa, si par quelque finesse il pourrait éluder le traité,

& ne pas remettre la place. mais lockhart menaça, & la fermeté anglaiſe l'emporta ſur l'habileté italienne.

Pluſieurs perſonnes ont aſſuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'arras, voulut engager turenne à lui céder encor l'honneur de la bataille des dunes. du bec-crépin comte de moret vint, dit-on, de la part du miniſtre, propoſer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût, que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. turenne reçut avec mépris ces inſinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'égliſe. mazarin, qui avait eû cette faibleſſe, eût celle de reſter brouillé juſqu'à ſa mort avec turenne.

13 ſept. 1658. Quelques tems après le ſiége de dunkerque, cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faiſait, pour l'affermiſſement de ſa puiſſance, & pour la gloire de ſa nation. il avait humilié la hollande, impoſé les conditions d'un traité au portugal, vaincu l'eſpagne, & forcé la france à briguer ſon appui. il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ſes amiraux s'étaient conduits à liſbonne : *je veux qu'on reſpecte la république anglaiſe, autant*

qu'on

qu'on a respecté autrefois la république romaine. il est faux, qu'il ait fait l'enthousiaste & le faux prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains; mais il est sûr, qu'il mourut avec la fermeté d'ame, qu'il avait montrée toute sa vie. il fut enterré en monarque légitime, & laissa la réputatton d'un grand roi, qui couvrait les crimes d'un usurpateur.

Le chevalier temple prétend que cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'espagne contre la france, & se faire donner calais avec le secours des espagnols, comme il avait eû dunkerque par les mains des français. rien n'était plus dans son caractére & dans sa politique. il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. la mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & la grandeur de l'angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deüil de cromwel à la cour de france, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pére, comme un prince de galles aurait succédé à un roi d'angleterre.

Richard fit voir, que du caractére d'un

ſeul homme dépend la deſtinée d'un état. il avait un génie bien contraire à celui d'olivier cromwel, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. il il eût conſervé l'héritage acquis par les travaux de ſon pére, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'oppoſaient à ſon élévation. il aima mieux ſe démettre du gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats; il vécut particulier, & même ignoré, juſqu'à l'âge de 90 ans, dans le païs, dont il avait été quelques jours le ſouverain. après ſa démiſſion du protectorat, il voiagea en france : on ſait qu'à montpellier le prince de conti, frére du grand condé, en lui parlant ſans le connaître, lui dit un jour : *olivier cromwel était un grand homme, mais ſon fils richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon pére.* cependant ce richard vécut heureux, & ſon pére n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la france vit un autre éxemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. chriſtine reine de ſuéde vint à paris. on admira en elle une jeune reine, qui à vingt-ſept ans avait renoncé à la ſouveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquile.

quile. il est honteux aux écrivains protestans, d'avoir osé dire sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé meurir sept années. cette résolution, si supérieure aux idées vulgaires & si longtemps méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochérent de la legéreté & une abdication involontaire. l'un de ces deux reproches détruisait l'autre, mais il faut toûjours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. elle dit dans celle qu'elle écrivit à chanut, autrefois ambassadeur de france auprès d'elle : » j'ai possedé sans faste : je quitte »avec facilité. après cela, ne craignez »pas pour moi ; mon bien n'est pas au »pouvoir de la fortune » elle écrivit au prince de condé : » je me tiens autant honorée par votre estime, que »par la couronne que j'ai portée. si après »l'avoir quittée, vous m'en jugez moins »digne, j'avouërai que le repos que j'ai »tant souhaité, me coûte chèr : mais »je ne me repentirai pourtant point de »l'avoir acheté au prix d'une couronne, »& je ne noircirai jamais une action,

»qui m'a ſemblé ſi belle, par un lâche re-
»pentir ; & s'il arrive que vous condan-
»niez cette action, je vous dirai pour
»toute excuſe, que je n'aurais pas quitté
»les biens que la fortune m'a donnés, ſi
»je les eûſſe cru néceſſaires à ma félicité,
»& que j'aurais prétendu à l'empire du
»monde, ſi j'eûſſe été auſſi aſſurée d'y
»réuſſir, ou de mourir, que le ſerait le
»grand condé.

Telle était l'ame de cette perſonne ſi ſinguliere ; tel était ſon ſtile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. elle ſavait huit langues ; elle avait été diſciple & amie de descartes, qui mourut à ſtockolm dans ſon palais, après n'avoir pû obtenir ſeulement une penſion en france, où ſes ouvrages furent même proſcrits pour les ſeules bonnes choſes qui y fûſſent. elle avait attiré en ſuéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. le chagrin de n'en trouver aucun parmi ſes ſujets, l'avait dégoûtée de régner ſur un peuple qui n'était que ſoldat. elle crut, qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui penſent, que de commander à des hommes ſans lettres ou ſans génie. elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. ſon deſſein était d'aller ſe retirer au milieu d'eux en italie. elle ne vint en france,

que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. son goût la fixait à rome. dans cette vuë elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformèr en apparence aux sentimens du peuple, chez lequel elle voulut passer sa vie. elle avait quitté son roiaume en 1654, & fait publiquement à inspruck la cérémonie de son abjuration. elle plut à la cour de france, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme; dont le génie pût atteindre au sien. le roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. élevé dans l'ignorance; le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtisans n'obsérvérent autre chose dans cette reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coëffée à la française; & qu'elle dansait mal. les sages ne condannérent dans elle, que le meurtre de monaldeschi son écuier, qu'elle fit assassinèr à Fontainebleau dans un second voiage. de quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aiant renoncé à la roiauté, elle n'avait plus aucun droit de faire justice. ce n'était pas une reine qui punissait un crime d'état; c'était une femme qui terminait une galanterie par un

un meurtre. cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie, qui lui avait fait quittèr un trône. elle eût été punie en angleterre ; mais la france ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de cromwel, & la déposition de son fils, l'angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. charles-gustave, à qui la reine christine avait donné le roiaume de suéde, se faisait redouter dans le nord & dans l'allemagne. l'empereur ferdinand était mort en 1657 ; son fils léopold âgé de dix-sept ans, déja roi de hongrie & de bohéme, n'avait point été élu roi des romains du vivant de son pére. mazarin voulut essaïer de faire louis XIV empereur. ce dessein était chimérique ; il eût fallu ou forcer les electeurs, ou les séduire. la france n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter ; aussi les premiéres ouvertures faites à francfort par le maréchal de grammont & par lionne, furent-elles abandonnées aussitôt que proposées. léopold fut élu. tout ce que put la politique de mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes allemans, pour l'observation des
août 1658. traités de munster, & pour donnèr un frein

frein à l'autorité de l'empereur sur l'empire.

La france, après la bataille des dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait; il était épuisé d'argent; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains; des armées mercenaires levées par ordre d'un ministre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquels elles combattent, aïent l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paie tout; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontiéres.

il fallait deux choses au cardinal, pour consommer heureusement son ministére; faire la paix, & assurer le repos de l'état par le mariage du roi. ce prince avait été malade dangereusement, après la campa-

campagne de dunkerque : on avait tremblé pour ſa vie ; le cardinal, qui n'était pas aimé de monſieur frére du roi, avait ſongé dans ce péril à mettre à couvert ſes richeſſes immenſes, & à préparer ſa retraite. toutes ces conſidérations le déterminérent à marier louis XIV promptement. deux partis ſe préſentaient, la fille du roi d'eſpagne, & la princeſſe de ſavoie. le cœur du roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument mademoiſelle mancini l'une des niéces du cardinal. né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ſes volontés, plein de paſſion & ſans expérience, il aurait pû ſe réſoudre à épouſer ſa maîtreſſe.

Madame de motteville, favorite de la reine mére, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que mazarin fut tenté de laiſſer agir l'amour du roi, & de mettre ſa niéce ſur le trône. il avait déja marié une autre niéce au prince de conti, une au duc de mercœur : celle que louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'angleterre. c'étaient autant de titres qui pouvaient juſtifier ſon ambition. il preſſentit adroitement la reine mére : *je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veüille trop fortement épouſer ma niéce.* la reine, qui con-

naiſſait

naissait le ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. elle lui répondit avec la hauteur d'une princesse du sang d'aûtriche, fille, femme & mére de rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. elle lui dit : *si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de louis XIV. son pouvoir n'avait pas besoin d'une reine de son sang pour appui. il craignait même le caractére de sa niéce ; & il crut affermir encore la puissance de son ministére, en fuiant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656. il avait envoié lionne en espagne, solliciter la paix & demander l'infante ; mais dom louis de haro, persuadé que quelque faible que fût l'espagne, la france ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du cardinal. l'infante, fille du premier lit, était destinée au jeune léopold. le roi d'espagne n'avait alors de son second mariage qu'un

qu'un fils, dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. on voulait que l'infante, qui pouvait être héritiere de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'aûtriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin philippe IV aiant eû un autre fils dom philippe prospèr, & sa femme étant encor enceinte, le danger de donner l'infante au roi de france lui parut moins grand, & la bataille des dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les espagnols promirent l'infante, & demandérent une suspension d'armes. mazarin & dom louis se rendirent sur les frontiéres d'espagne & de france, dans l'île des faisans. quoique le mariage d'un roi de france & la paix générale fussent l'objet de leur conférences ; cependant plus d'un mois se passa à arranger les dificultés sur la préséance & à régler des cérémonies. les cardinaux se disaient égaux aux rois, & supérieurs aux autres souverains. la france prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres rois. cependant dom louis de haro mit une égalité parfaite entre mazarin & lui, entre la france & l'espagne.

Les conférences durérent quatre mois. mazarin & dom louis y déploiérent toute leur politique. celle du cardinal était la finesse. celle de dom louis la lenteur. ce-

lui-

lui-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toûjours d'équivoques. le génie du ministre italien était de vouloir surprendre; celui de l'espagnol était de s'empêcher d'être surpris. on prétend qu'il disait du cardinal: *il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toûjours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des pirénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. le roi de france garda le roussillon, qu'il eût toûjours conservé sans cette paix: mais à l'égard de la flandre, la monarchie espagnole n'y a plus rien. nous étions alors les amis nécessaires du portugal; nous ne le sommes plus: tout est changé. mais si dom louis de haro avait dit que le cardinal mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. il méditait dès longtems l'alliance de la france & de l'espagne. on cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de munster: » si le roi très-chrétien pouvait »avoir les païs-bas & la franche-comté »en dot, en épousant l'infante; alors »nous pourrions aspirer à la succession »d'espagne, quelque rénonciation qu'on »fit faire à l'infante; & ce ne serait pas »une attente fort éloignée, puisqu'il n'y

» a

»a que la vie du prince ſon frére qui »l'en pût exclure. « ce prince était alors balthaſar qui mourut en 1649.

Le cardinal ſe trompait évidemment, en penſant qu'on pourrait donner les païs-bas & la franche-comté en mariage à l'infante. on ne ſtipula pas une ſeule ville pour ſa dot. au contraire on rendit à la monarchie eſpagnole des villes conſidérables qu'on avait conquiſes, comme ſaint-omer, ypres, menin, oudenarde & d'autres places. on en garda quelques unes. le cardinal ne ſe trompa pas en croiant que la rénonciation ſerait un jour inutile; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom balthaſar mourrait en 1649; qu'enſuite les trois enfans du ſecond mariage ſeraient enlevés au berceau; que charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait ſans poſtérité, & que ce roi aûtrichien ferait un jour un teſtament en faveur d'un petit-fils de louis XIV. mais enfin le cardinal mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la poſtérité mâle de philippe IV s'éteignît; & des événemens étrangers l'ont juſtifié, après plus de cinquante années.

Marie thérese, pouvant avoir pour dot les villes que la france rendait, n'apporta

par

par son contrat de mariage, que cinq-cent mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontiére. ces cinq-cent-mille écus, valant alors deux-millions-cinq cent-mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. enfin la france n'en reçut jamais que cen mil le francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son pére ; & louis XIV ratifia cette renonciation de la maniére la plus solennelle, & la fit ensuite enrégistrer au parlement.

Ces renonciations & ces cinq-cent-mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'espagne avec les rois de france. la reine anne d'aûtriche, fille de philippe III, avait été mariée à louis XIII à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié isabelle, fille de henri le grand, avec philippe IV roi d'espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq-cent-mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui païa jamais rien : desorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y

n'y voiait que des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un présent de nôces.

Le duc de lorraine charles IV, de qui la france & l'espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plûtôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire craindre. la france lui rendit ses états en démolissant nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. dom louis de haro obligea le cardinal mazarin à faire recevoir en grace le prince de condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté rocroi, le câtelet & d'autres places, dont il était en possession. ainsi la france gagna à la fois ces villes & le grand condé. il perdit sa charge de grand-maître de la maison du roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II roi titulaire d'angleterre, plus malheureux alors que le duc de lorraine, vint près des pirénées, où l'on traitait cette paix. il implora le secours de dom louis & de mazarin. il se flattait que leurs rois, ses cousins-germains, réunis oseraient enfin vanger une cause commune à tous les souverains, puisqu'enfin cromwel n'était plus; il ne put seulement obtenir une entrevuë, ni avec

maza-

mazarin, ni avec dom louis. lockhart cet ambaſſadeur de cromwel, était à ſaint-jean de luz, & ſe faiſait reſpecter encor même après la mort du protecteur; & les deux miniſtres, dans la crainte de choquer cet anglais, refuſérent de voir charles II. ils penſaient que ſon rétabliſſement était impoſſible, & que toutes les factions angláiſes, quoique diviſées entre elles, conſpiraient également à ne jamais reconnaître de rois. ils ſe trompérent tous deux: la fortune fit peu de mois après ce que ces deux miniſtres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre, charles fut rappellé dans ſes états par les anglais, ſans qu'un ſeul potentat de l'europe ſe fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pére, ni de ſervir au rétabliſſement du fils. il fut reçu dans les plaines de douvres, par vingt-mille citoiens, qui ſe jettérent à genoux devant lui. des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que preſque tout le monde fondait en larmes. il n'y eut peut-être jamais de ſpectacle plus touchant, ni de révolution plus ſubite. ce changement ſe fit en bien moins de tems, que le traité des pirénées ne fut conclu; & charles II était déja paiſible poſſeſſeur de l'angleterre, que louis XIV n'était pas même encor marié par procureur.

Enfin

Enfin le cardinal mazarin ramena le roi & la nouvelle reine à paris. un pére, qui aurait marié ſon fils ſans lui donner l'adminiſtration de ſon bien, n'en eût pas uſé autrement que mazarin; il revint plus puiſſant & plus jaloux de ſa puiſſance & même de ſes honneurs, que jamais; il ne donna plus la main aux princes du ſang en lieu tiers, comme autrefois. celui qui avait traité dom louis de haro en égal, voulut traiter le grand condé en inférieur. il marchait alors avec un faſte roial, aiant outre ſes gardes une compagnie de mouſquetaires, qui eſt aujourd'hui la ſeconde compagnie des mouſquetaires du roi. on n'eut plus auprès de lui un accès libre: ſi quelqu'un était aſſez mauvais courtiſan, pour demander une grace au roi, il était perdu. la reine mére, ſi longtems protectrice obſtinée de mazarin contre la france, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eut plus beſoin d'elle. le roi ſon fils, élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour ce miniſtre, ne pouvait ſecoüer le joug qu'elle lui avait impoſé auſſi bien qu'à elle-même; elle reſpectait ſon ouvrage, & louis XIV n'oſait pas encor régner du vivant de mazarin.

Un miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'état eſt

forcé

forcé dans sa main par les tempêtes; mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. huit années de puissance absoluë & tranquile depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collége des quatre nations ne fut que l'effet de son testament. il gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait: *sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté; mais monsieur le cardinal vous en prétera.* mazarin était riche d'environ deux-cent millions, à compter comme on fait aujourd'hui. plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moyens trop au dessous de la grandeur de sa place. ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses: c'est ce qui ne fut jamais prouvé; mais les hollandais l'en soupçonnerent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au roi une donation en-

tiére, croiant que le roi les lui rendrait. il ne ſe trompa point; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. enfin il mourut; & il n'y eut que le roi qui ſemblât le regretter, car ce prince ſavait déja diſſimuler. le joug commençait à lui peſer; il était impatient de régner. cependant il voulut paraître ſenſible à une mort, qui le mettait en poſſeſſion de ſon trône.

Louis XIV & la cour portérent le deüil du cardinal mazarin, honneur peu ordinaire, & que henri IV avait fait à la mémoire de gabrielle d'étrée.

On n'entreprendra pas ici d'examiner, ſi le cardinal mazarin a été un grand miniſtre ou non: c'eſt à ſes actions de parler, & à la poſtérité de juger. mais on ne peut s'empécher de combattre l'opinion, qui ſuppoſe une étenduë d'eſprit prodigieuſe, & un génie preſque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque ſuccès. ce n'eſt point une pénétration ſupérieure, qui fait les hommes d'état; c'eſt leur caractére. les hommes, pour peu qu'ils aïent du bon ſens, voïent tous à-peu-près leurs intérêts. un bourgeois d'amſterdam ou de berne, en fait ſur ce point, autant que ſéjan, ximenés, boukingham, richelieu ou mazarin: mais notre conduite & nos entre-

priſes

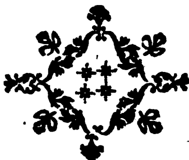
prises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par éxemple : si un génie, tel que le pape aléxandre VI, ou borgia son fils, avait eû la rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plustard, en gagnant & en divisant les Bourgeois. dom louis de haro n'eût pas hazardé l'entreprise. richelieu fit une digue sur la mèr à l'éxemple d'aléxandre, & entra dans la rochelle en conquérant ; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des anglais, délivraient la rochelle, & faisaient passer richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises. on peut bien assurer que l'ame de richelieu respirait la hauteur & la vengeance ; que mazarin était sage, souple & avide de biens. mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans.; celui qui a le plus d'esprit échouë, & celui qui a dans le carac-

tére plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal mazarin & les mémoires du cardinal de rets, on voit aisément que rets était le génie supérieur. cependant mazarin fut tout-puissant, & rets fut proscrit. enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.



CHA-



CHAPITRE SIXIÈME.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. il force la branche d'aûtriche espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de rome à lui faire satisfaction. il achette dunkerque. il donne des secours à l'empereur, au portugal, aux états généraux, & rend son roiaume florissant & redoutable.

JAmais il n'y eut dans une cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal mazarin. les femmes, qui pré-

tendaient à la beauté, se flattaient de gouvernèr un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à offrir sa couronne à sa maîtresse. les jeunes courtisans croyaient renouveller le régne des favoris. chaque ministre espérait la premiére place. aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affairès, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. mazarin avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pû. il ne l'instruisait que depuis fort peu de temps, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On étoit si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun, qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. ils lui demanderent tous: *à qui nous adresserons-nous ?* & louis XIV leur répondit: *à moi.* on fut encor plus surpris de le voir persévérer. il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essaïait en secret son génie pour régner. sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance

fiance qu'il fallait pour accréditer leur ministére, & veillant sur eux pour les empécher d'en trop abuser. il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. la magnificence & la décence embellirent sa cour. les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. tous les arts furent encouragés, & tous emploiés à la gloire du roi & de la france.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part. il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que henri avait fait à cinquante. si henri IV avait eû un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. si louis XIII n'en avait pas eû, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. louis XIV pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier ministre. il ne res-

tait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en france qu'un maître, & des sujets. il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Les anciens rois de l'europe prétendent entre eux une entiére égalité, ce qui est très-naturel ; mais les rois de france ont toûjours réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur roiaume : & s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. le chef de la république d'allemagne, prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de césar & d'héritier de charlemagne. sa chancellerie allemande ne traittait pas même les autres rois de majesté. les rois de France pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la france avait fondé le véritable empire d'occident, dont le nom seul subsiste en allemagne. ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompuë, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie, plusieurs

sieurs siécles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possédent aujourd'hui des couronnes, fût parvenuë à quelque élévation. ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'europe. on alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. les rois d'espagne opposaient le titre de catholique ; & depuis que charles-quint avait eû un roi de france prisonnier à Madrid, la fierté espagnole était bien-loin de céder ce rang. les anglais & les suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croiaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. la france y avait eû toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'espagne ; mais depuis le régne de charles-quint, l'espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. la dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé prés d'un autel, ou vis-à-vis la chaire

d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. la chimére du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de suéde à londres, le comte d'estrade ambassadeur de france, & le baron de
1661. watteville ambassadeur d'espagne, se disputérent le pas. l'espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carosses français, & bientôt les gens du comte d'estrade, blessés & dispersés, laissérent les espagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'ambassadeur qu'il avait à madrid, fit sortir de france celui d'espagne, rompit les conférences qui se tenaient encor en flandre au sujet des limites, & fit dire au roi philippe IV son beau-pére, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de france, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. philippe IV ne voulut pas replonger son roiaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambassadeur : il envoya le comte de fuentes

fuemes déclarèr au roi à fontainebleau, en présence de tous les ministres étrangers, qui étaient en france : *que les ministres espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de france.* ce n'en était pas assez pour reconnoître nettement la prééminence du roi ; mais c'en étoit assez pour un aveu authentique de la faiblesse espagnole. cette cour encor fiere, murmura longtemps de son humiliation. depuis, plusieurs ministres espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à nimégue ; mais louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'europe, en faisant voir combien il était à craindre.

24 mars 1661.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion, où sa gloire semblait moins intéressée. les jeunes français, dans les guerres faites depuis longtems en italie contre l'espagne, avaient donné aux italiens circonspects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. l'italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les français comme des barbares plus gais que les autres mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. ils étaient craints par-tout, & surtout à rome.

Le duc de créqui, ambaſſadeur auprès du pape, avait révolté les romains par ſa hauteur : ſes domeſtiques, gens qui pouſſent toûjours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans rome les mêmes déſordres que la jeuneſſe indiſciplinable de paris, qui ſe faiſait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de créqui s'aviſérent de charger l'épée à la main une eſcouade des corſes (ce ſont les archers de rome) & mirent en fuite ces miſérables. tout le corps des corſes, offenſé & ſecrettement animé par dom mario chigi frére du pape aléxandre VII, qui haïſſait le duc de créqui, vint en armes aſſiéger la maiſon de l'ambaſſadeur.
20 août ils tirérent ſur le caroſſe de l'ambaſſadrice
1662. qui rentrait alors dans ſon palais ; ils lui tuérent un page, & bleſſérent pluſieurs domeſtiques. le duc de créqui ſortit de rome, accuſant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favoriſé cet aſſaſſinat. le pape différa tant qu'il put la réparation, perſuadé qu'avec les françàis il n'y a qu'à temporiſer, & que tout s'oublie. il fit pendre un corſe & un ſbire au bout de quatre mois, & il fit ſortir de rome le gouverneur, ſoupçonné

çonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire assiéger rome, qu'il faisait déja passer des troupes en italie, & que le maréchal duplessis-pralin était nommé pour les commander. l'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire respecter la sienne. le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre louis XIV, mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. l'empire était attaqué par les turcs : l'espagne était embarassée dans une guerre peu heureuse contre le portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. le parlement de provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'avignon. dans d'autres tems les excommunications de rome auraient suivi ces outrages ; mais c'était des armes usées, & devenuës ridicules : il fallut que le pape pliât, il fut forcé d'éxiler de rome son propre frére, d'envoier son neveu le cardinal chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde corse, & d'élever dans rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. le cardi-

cardinal chigi fut le premier légat de la cour romaine, qui fut jamais envoié pour demander pardon. les légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. le roi ne s'en tint pas à faire réparèr un outrage par des cérémonies passagéres, & par des monumens qui le sont aussi; (car il permit quelques années après la destruction de la piramide;) mais il força la cour de rome à rendre castro & ronciglione au duc de parme, à dédommager le Duc de modéne de ses droits sur comacchio; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'italie.

En soûtenant ainsi sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. ses finances bien administrées par colbert, le mirent en état d'acheter dunkerque & mardik du roi d'angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. charles II, prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du sang des anglais. son chancelier hide, ac-
27. cusé d'avoir ou conseillé ou souffert cette
octo. faiblesse, fut banni depuis par le parle-
1662. ment d'angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses rois.

Louis fit travailler trente-mille hom-
1663. mes à fortifier dunkerque du côté de la

terre

terre & de la mèr. on creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les anglois eûrent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le Roi força le duc de lorraine à lui donner la forte ville de marsal. ce malheureux charles IV, guerrier assez illustre, mais prince foible, inconstant & imprudent, venoit de faire un traité, par lequel il donnoit la lorraine à la france après sa mort, à condition que le roi lui permettroit de levèr un million sur l'état qu'il abandonnoit, & que les princes du sang de lorraine seroient réputés princes du sang de france. ce traité, vainement vérifié au parlement de paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de lorraine; trop heureux ensuite de donner marsal, & de se remettre à la clémence du roi. 30. août 1663.

Louis augmentoit ses états même pendant la paix, & se tenoit toûjours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontiéres, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revuës fréquentes.

Les turcs étoient alors très-redoutables en europe; ils attaquoient à la fois

l'em-

l'empereur d'allemagne & les vénitiens. la politique des rois de france a toûjours été, depuis françois premier, d'être alliés des empereurs turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'aûtriche de trop prévaloir. cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la france était bien, que les turcs inquiétassent la hongrie; mais non pas qu'ils l'envahissent; & enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. il envoia donc six-mille hommes en hongrie, sous les ordres du comte de coligni, seul reste de la maison de ce coligni autrefois si célèbre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. l'amitié l'avait attaché au grand condé, & toutes les offres du cardinal mazarin n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. il mena avec lui l'élite de la noblesse de france, & entre autres le jeune la feüillade, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. ces français allérent servir en hongrie sous
août le général montécuculi, qui tenait tête
1664. alors au grand-visir kiuperli, & qui depuis en servant contre la france, balança

la

la réputation de turenne. il y eut un grand combat à saint-gothard au bord du raab, entre les turcs & l'armée de l'empereur. les françois y firent des prodiges de valeur; les allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. mais ce n'est pas la rendre aux allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les français eûrent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le portugal contre l'espagne. le cardinal mazarin avait abandonné formellement les portugais par le traité des pirénées; mais l'espagnol avoit fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. le français en fit une hardie & décisive: le maréchal de schomberg, étranger & huguenot, passa en portugal avec quatre-mille soldats français, qu'il païait de l'argent de louis XIV, & qu'il feignait de soudoièr au nom du roi portugais. ces quatre-mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportérent à villaviciosa une victoire complette, qui affermit le trône dans la maison de bragance. ainsi louis XIV passait déja pour un prince guerrier & politique, & l'eu- 17 juin 1665.

rope

rope le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindres le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes hollandaises. il s'était allié avec la hollande en 1662. cette république; environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les indes. louis voiait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mèr tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrées qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affoiblissement des deux
11. 12. & 13. juin 1666. partis. il s'en donna une qui dura trois jours entiers. ce fut dans ces combats, que le hollandais ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mèr qu'on eût vu encor. ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'angleterre jusques dans ses ports à quatre lieuës de londres. il fit triompher la hollande sur les mers, dont les anglois avaient toûjours eû l'empire, & où louis XIV n'était rien encore.

La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. l'art de construire les vaisseaux,

&

& de s'en ſervir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. la france, ſous le miniſtére de richelieu, ſe croiait puiſſante ſur mèr, parce que d'environ ſoixante vaiſſeaux ronds que l'on comptait dans ſes ports, elle pouvait en mettre en mèr environ trente, dont un ſeul portait ſoixante & dix canons. ſous mazarin, on acheta des hollandais le peu de vaiſſeaux que l'on avait. on manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la conſtruction & pour l'équipement. le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donnèr à la france tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroiable; mais en 1664 & 1665, tandis que les anglais & les hollandais couvraient l'océan de près de trois-cent gros vaiſſeaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou ſeize du dernier rang, que le duc de beaufort occupait contre les pirates de barbarie; & lorſque les états-généraux preſſérent louis XIV de joindre ſa flotte à la leur, il ne ſe trouva dans le port de breſt qu'un ſeul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoier ſur leurs inſtances réitérées. ce fut une honte, que louis XIV s'empreſſa bien vîte d'effacer.

Il donna aux états un ſecours de ſes

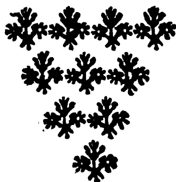
forces

forces de terre, plus essentiel & plus honorable. il leur envoïa six-mille français, pour les défendre contre l'évêque de munster, christofle-bernard de gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoié par l'angleterre pour désoler la hollande. mais il leur fit païer chérement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. colbert mit sur leur compte, non seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoiée en angleterre, pour conclure leur paix avec charles II. jamais secours ne fut donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux officiers en hongrie, en hollande, en portugal, respecté & vangé dans rome, ne voiait pas un seul potentat qu'il dût craindre. l'angleterre ravagée par la peste, londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de charles second, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la france en sureté du côté des anglais. l'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les turcs.

le

le roi d'espagne philippe IV mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient louis XIV le seul puissant & le seul redoutable. il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signalèr & d'être conquérant.

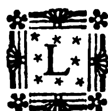


CHA-



CHAPITRE SEPTIE'ME.

Conquête de la flandre.



'occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. philippe IV son beau-pére mourut : il avait eû de sa premiére femme, sœur de louis XIII, cette princesse marie-thérése mariée à son cousin louis XIV; mariage, par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la maison de bourbon, si longtems son ennemie. de son second mariage avec marie-anne d'aûtriche, il avait eû charles second, enfant faible & mal-sain, héritier de sa couronne & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. louis XIV prétendit, que la flandre & la franche-comté, provinces du roiaume d'espagne, devaient, selon

selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. si les causes des rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit éxaminer ses droits par son conseil & par des théologiens, qui les jugérent incontestables; mais le conseil & le confesseur de la veuve de philippe IV les trouvaient bien mauvais. elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de charles-quint; mais les loix de charles-quint n'étaient guéres suivies par la cour de france.

Un de ces prétextes, que prenait le conseil du roi, était, que les cinq-cent-mille écus donnés en dot à sa femme, n'avaient point été païés; mais on oubliait, que la dot de la fille de henri IV, ne l'avait pas été davantage. la france & l'espagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat; mais la seule raison d'état était écoutée.

Le roi, comptant encor plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en flandre à des conquêtes assurées. il était à la tête de trente-cinq-mille hommes; un autre corps de huit-mille fut envoié vers dunkerque; un de quatre-mille vers 1667.

luxem-

luxembourg. turenne était sous lui le général de cette armée. colbert avait multiplié les ressources de l'état, pour fournir à ces dépenses. louvois, nouveau ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. des magazins de toute espéce étaient distribués sur la frontiére. il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors renduë impraticable, de faire subsister les armées par magazin : quelque siége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours & les subsistances étaient prêtes, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. la discipline, renduë plus sévére de jour en jour par l'austérité infléxible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. la présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chére. le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au dessus de celui de la naissance. les services, & non les aieux, furent comptés, ce qui ne s'était guéres vu encore. par-là l'officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eûssent à se plaindre. l'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'in-

l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'europe, enfin ligué de nouveau avec le portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un roiaume ruiné & déchiré. il n'avait à faire qu'à sa belle-mere, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie espagnole sans défense. la veuve de philippe IV avait pris pour son premier ministre, un jésuite allemand son confesseur, nommé le pére nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouvernèr un état, n'aiant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. il osa dire un jour au duc de lerme, même avant de gouverner: *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds.* avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les

armées ſans diſcipline, déſtituées de chefs, mal païées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'eſpagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. les frontiéres de la flandre eſpagnole étaient preſque ſans fortifications & ſans garniſons.

Louis n'eut qu'à ſe préſenter devant
elles. il entra dans charleroi, comme
dans paris; ath, tournai, furent priſes
en deux jours; furnes, armentiéres, cour-
6 Juil. trai, ne tinrent pas davantage. il deſcen-
dit dans la tranchée devant douai, & el-
17 août 1667. le ſe rendit le lendemain. lille, la plus
floriſſante ville de ces païs, la ſeule bien
fortifiée, & qui avait une garniſon de
ſix-mille hommes, capitula après neuf
27 août jours de ſiége. les eſpagnols n'avaient
que huit mille hommes à oppoſer à l'ar-
mée victorieuſe; encore l'arriére-garde
de cette petite armée fut-elle taillée en
31 août piéces par le marquis, depuis maréchal
de créqui. le reſte ſe cacha ſous bruxel-
les & ſous mons, laiſſant le roi vaincre
ſans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des ſuc-

cès

cès si faciles, parut le voiage d'une cour. la bonne chére, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans nos armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus éxactement, mais avec des commodités plus recherchées. le maréchal de turenne n'avait eû longtems que des assiettes de fèr en campagne. le marquis d'humiéres fut le premier, au siége d'arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chére, dans les habits, dans les équipages. ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand état, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très peu de chose, auprès de celui qu'on a vù depuis. le roi, ses généraux & ses ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, aulieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de secrétaire d'un officier général, qui ne fasse ce voiage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément &

plus tranquilement, qu'on ne faisait alors une visite dans paris d'un quartier à un autre.

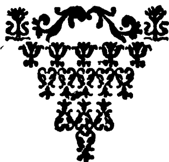
La délicatesse des officiers ne les empéchait point alors d'allèr à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. le roi en donnait l'éxemple : il alla ainsi à la tranchée devant douai & devant lille. cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur mais de mollesse, qui semblent plus craîndre la fatigue que le danger.

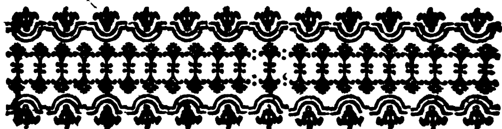
La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes bruxelles; les citoiens transportaient déja leurs effets dans anvers. la conquête de la flandre entiére pouvait être l'ouvrage d'une campagne. il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de louis xiv, fut chargé de ces fortifications. il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenuë aujourd'hui la régle de tous les bons ingénieurs. on fut étonné de ne voir plus les places revé-

tuës,

tuës, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. les fortifications hautes & menaçantes, n'en étaient que plus exposées à être foudroiées par l'artillerie; plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. il construisit la citadelle 1668.
de lille sur ces principes. on n'avait point encor en france détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. l'éxemple commença en faveur de vauban; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. on peut encor observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du louvre, fut celui des fortifications de lille.

Le roi se hata de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa cour.





CHAPITRE HUITIÈME.

Conquête de la franche-comté : paix d'aix la chapelle.

On était plongé dans les divertissemens à saint-germain, lorsqu'au cœur de l'hivèr au
1668. mois de janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, allèr & revenir sur les chemins de la champagne, dans les trois évêchez : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes, dans la route qui méne de champagne en bourgogne. cette partie de la france était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'allemagne

magne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, était inconnu à tout le monde. le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entreprise de louis XIV. enfin le 2 de février il part de saint-germain, avec le jeune duc d'enguien fils du grand condé, & quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. il va à cheval à grandes journées, & arrive à dijon. vingt mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en franche-comté à quelques lieuës de besançon ; & le grand condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant-général, bouteville-montrenci son ami, devenu duc de luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. luxembourg était l'éléve de condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Tel était le nœud de cette entreprise imprévuë : le prince de condé était jaloux de la gloire de turenne, & louvois de sa faveur auprès du maître ; condé était jaloux en héros, & louvois en ministre. le prince gouverneur de la bourgogne qui touche à la franche-comté,

avait formé le dessein de s'en rendre maître en hivèr, en moins de tems que turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la flandre française. il communiqua d'abord son projet à louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloignèr & rendre inutile turenne, & pour servir en même tems son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très fertile, bien peuplée, étenduë en long de quarante lieuës, & large de vingt, avait le nom de franche, & l'était en effet. les rois d'espagne en étaient plustôt les protecteurs que les maîtres. qùoique ce païs fût du gouvernement de la flandre, il n'en dépendait que peu. toute l'administration était partagée & disputée, entre le parlement & le gouverneur de la franche-comté. le peuple jouissait de grands priviléges, toûjours respectés par la cour de madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la france. jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses souverains. leur amour pour la maison d'aûtriche s'est conservé pendant deux générations. mais cet amour était plustôt celui de leur liberté.

Enfin la franche-comté était heureuse, mais pauvre; & puisqu'elle était une espéce

péce de république, il y avait des factions. quoi qu'en dise pélisson, on ne se borna pas à emploier la force.

On gagna d'abord quelques citoiens par des présens & des espérances. on s'assura l'abbé jean de batteville, frére de celui qui aiant insulté à londres l'ambassadeur de france, avait procuré par cet outrage, l'humiliation de la branche d'aûtriche espagnole. cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis turc, & enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand-doien & d'avoir d'autres bénéfices. on corrompit le comte de saint-amour neveu du gouverneur; & le gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas inféxible. quelques conseillers de ce parlement furent achetés peu chêr. ces intrigues secretes, à peine commencées, furent soûtenuës par vingt-mille hommes. besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de condé: luxembourg court à salins: le lendemain besançon & salins se rendirent. besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint suaire, fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très aisément. le roi arrivait à dijon. louvois qui avait volé sur la frontiére pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont

assiégées & prises. le roi courut aussitôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger dole en personne. cette place était réputée forte; elle avait pour commandant le comte de montrevel, homme de grand courage, fidele par grandeur d'ame aux espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. il n'avait pour garnison, que quatre-cent soldats & les citoiens, & il osa se défendre. la tranchée ne fut point poussée dans les formes. à peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe & s'y logea. le prince de condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquile, les fit soûtenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. ce prince était partout avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû sa fortune à faire. le roi, dans son quartier, montrait plustôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas necessaire. tout le cérémonial de saint-germain était observé. il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiences dans sa tente. il ne tempérait le faste du trône

qu'en

qu'en faiſant mangèr à ſa table ſes officiers-généraux & ſes aides de camp. on ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de françois premier & de henri IV, qui cherchaient toutes les eſpéces de dangers. il ſe contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. il entra dans dole au-bout de quatre jours de ſiége, douze jours après ſon départ de ſaint-germain; & enfin en moins de trois ſemaines, toute la franche-comté lui fut ſoumiſe. le conſeil d'eſpagne, étonné & indigné du peu de réſiſtance, écrivit au gouverneur: »que le roi de france aurait dû envoier »ſes laquais prendre poſſeſſion de ce »païs, au lieu d'y allèr en perſonne.»

14. février 1668.

Tant de fortune & tant d'ambition réveillèrent l'europe aſſoupie; l'empire commença à ſe remuer, & l'empereur à lever des troupes. les ſuiſſes, voiſins des francs-comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblérent pour elle. le reſte de la flandre pouvait être envahi au printems prochain. les hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les français pour amis, frémiſſaient de les avoir pour voiſins. l'eſpagne alors eut recours à ces mêmes hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne

lui paraiſſait auparavant que mépriſable & rebelle.

La hollande était gouvernée par jean de with, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-penſionnaire; homme amoureux de la liberté de ſon païs, autant que de ſa grandeur perſonelle: aſſujetti à la frugalité & à la modeſtie de ſa république, il n'avait qu'un laquais & une ſervante, & allait à pied dans la haie, tandis que dans les négociations de l'europe, ſon nom était compté avec les noms des plus puiſſans rois: homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoien, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier temple, ambaſſadeur d'angleterre à la haie, une amitié bien rare entre des miniſtres. temple était un philoſophe, qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque burnet lui a faits d'athéisme; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la hollande, comme ſon propre païs, parce qu'elle était libre, & auſſi jaloux de cette liberté que le grand penſionnaire lui-même. ces deux citoiens s'unirent avec le comte de dhona ambaſſadeur

deur de suéde, pour arrêter les progrès du roi de france.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. la flandre, qu'on nomme *flandre française*, avait été prise en trois mois, la franche-comté en trois semaines. le traité entre la hollande, l'angleterre & la suéde, pour tenir la balance de l'europe & réprimer l'ambition de louis XIV, fut proposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV, fut indigné, qu'un petit état, tel que la hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encor qu'elle en fût capable. cette entreprise des provinces-unies lui fut un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'europe. il proposa lui-même la paix. la france & l'espagne choisirent aix la chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape rospigliosi, clément neuf, pour médiateur.

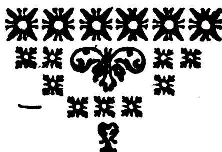
La cour de rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moiens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. elle

n'avait pu l'obtenir au traité des pirénées; elle parut l'avoir au moins à la paix d'aix la chapelle. un nonce fut envoié à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. les hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. tout se traitait en effet à saint-germain, par le ministére de leur ambassadeur van-beuning. ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoié à aix la chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de hollande, obligerait la france & l'espagne à recevoir sa médiation?

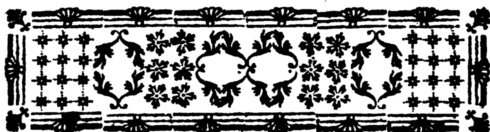
Ce van-beuning, bourguemestre d'amsterdam, avait la vivacité d'un français & la fierté d'un espagnol. il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi; & opposait une infléxibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de france commençaient à prendre. *ne vous fiez-vous pas à la parole du roi?* lui disait monsieur de lionne dans une conférence. *j'ignore ce que veut le roi*, dit van-beuning; *je considére ce qu'il peut.* enfin à la cour du plus superbe monarque du monde,

de, un bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la franche-comté. les hollandais eûssent bien mieux aimé qu'il eût rendu la flandre, & être délivré d'un voisin si redoutable. mais toutes les nations trouvérent, que le roi marquait assez de modération, en se privant de la franche-comté. cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de flandre ; & il s'ouvrait les portes de la hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.

2 mai 1668.



CHA-



CHAPITRE NEUVIE'ME.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la hollande.

Louis XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifièr & embellir son roiaume. il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. il n'avait qu'à commander, & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. c'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mèr, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qni faisaient leur ornement & leur défense, couverts de na-

navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armèr en guerre. de nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés, pour l'amérique, pour les indes orientales, pour les côtes de l'afrique. cependant en france, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la france des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eû même l'idée. les lettres florissaient. le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'europe. dom alphonse, fils indigne de l'heureux dom jean de bragance, y régnait. il était furieux & imbécile. sa femme, fille du duc de nemours, amoureuse de dom pédre frére d'alphonse, osa concevoir le projet de détroner son mari & d'épouser son nov.
amant. l'abrutissement de son mari justi- 1667.
fia

fia l'audace de la reine. il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. enfin il avait couché très longtems avec la reine. malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance, & aiant acquis dans le roiaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perduë par ses fureurs, elle le fit enfermer. elle obtint bientôt de rome une bulle pour épouser son beau-frére. il n'est pas étonnant que rome ait accordé cette bulle; mais il l'est, que des personnes toutes puissantes en aïent besoin. cet évenement, qui ne fit une révolution que dans la famille roiale & non dans le roiaume de portugal, n'aiant rien changé aux affaires de l'europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La france reçut bientôt après, un roi qui descendait du trône d'une autre maniére. jean casimir roi de pologne renouvela l'éxemple de la reine christine. fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à paris, dans l'abbaïe de saint-germain dont il fut abbé. paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une démeure délicieuse pour un roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. il

sept. 1668.

avait

avait été jésuite & cardinal, avant d'être roi ; & dégouté également de la roiauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les turcs, moins formidables à la vérité que du tems des mahomets, des sélims & des solimans, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans candie, avec toutes les forces de leur empire. on ne sait s'il était plus étonnant, que les vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'europe les eussent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. autrefois, lorsque l'europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoiait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire : nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent pour aller conquérir la misérable & stérile province de judée : & maintenant que l'île de candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante-mille turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. quelques galéres de malte & du pape, étaient

le

le ſeul ſecours, qui défendait cette république contre l'empire ottoman. le ſénat de veniſe, auſſi impuiſſant que ſage, ne pouvait, avec ſes ſoldats mercenaires & des ſecours ſi faibles, réſiſter au grand-viſir kiuperli, bon miniſtre, meilleur général, maître de l'empire de la turquie, ſuivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'éxemple de ſecourir candie. ſes galéres, & les vaiſſeaux nouvellement conſtruits dans le port de toulon, y portérent ſept-mille hommes, commandés par le duc de beaufort: ſecours devenu trop faible dans un ſi grand danger, parce que la généroſité françaiſe ne fut imitée de perſonne.

La feuillade, ſimple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'éxemple que dans les anciens tems de la chevalerie. il mena près de trois-cent gentilhommes à candie, à ſes dépens, quoiqu'il ne fut pas riche. ſi quelqu'autre nation avait fait pour les vénitiens à proportion de la feuillade, il eſt à croire que candie eût été délivrée. ce ſecours ne ſervit qu'à retarder la priſe de quelques jours, & à verſer du ſang inutilement. le duc de beaufort périt dans une ſortie; & kiuperli entra enfin par capitu-

pitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. 16 sept. 1669.

Les turcs dans ce siége s'étaient montrés supérieurs aux chrétiens même dans la connaissance de l'art militaire. les plus gros canons qu'on eut vu encor en europe, furent fondus dans leur camp. ils firent, pour la première fois, des lignes paralléles dans les tranchées. c'est d'eux, que nous avons appris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur italien. il est certain que des vainqueurs, tels que les turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractére, devaient conquérir l'italie & prendre rome en bien peu de tems. mais les lâches empereurs qu'ils ont eûs depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les païs-bas, & de commencer par la hollande. l'occasion devenait tous les jours plus favorable. cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. liée avec l'espagne & avec l'angleterre, en paix avec la france, elle se reposait avec trop de sécurité sur les

traités

traités, & ſur les avantages d'un commerce immenſe. autant que ſes armées navales étaient diſciplinées & invincibles; autant ſes troupes de terre étaient mal tenuës & mépriſables. leur cavalerie n'était compoſée que de bourgeois, qui ne ſortaient jamais de leurs maiſons, & qui païaient des gens de la lie du peuple pour faire le ſervice en leur place. l'infanterie était à-peu-près ſur le même pied; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des bourguemeſtres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oiſiveté, regardant leurs emplois, comme des prêtres regardent leurs bénéfices. le penſionnaire jean de with avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas aſſez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'angleterre de la hollande. cet appui venant à manquèr aux provinces-unies, leur ruine paraiſſait inévitable. il ne fut pas difficile à louis XIV d'engager charles dans ſes deſſeins. le monarque anglais n'était pas à la vérité fort ſenſible à la honte que ſon régne & ſa nation avait reçuë, lorſque ſes vaiſſeaux furent brulés juſques dans la riviére de la tamiſe, par la flote hollandaiſe. il ne reſpirait, ni la vengeance, ni les

les conquêtes. il voulait vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins géné : c'est par là qu'on le pouvait séduire. louis, qui n'avait qu'à parlèr alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi charles, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. cette liaison 1670.
secrette entre les deux rois ne fut confiée en france qu'à *madame*, sœur de charles second & épouse de *monsieur* frére unique du roi, à turenne & à louvois.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire, qui devait consommer ce traité avec le roi charles. on prit pour prétexte du passage de madame en angleterre, un voiage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers donkerque & vers lille. la pompe & la grandeur des anciens rois de l'asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voiage. trente-mille hommes précédérent ou suivirent la marche du roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons des païs conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour. madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui n'était

tait que pour elle. ce fut une fête continuelle depuis ſaint-germain juſqu'à lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ſes nouveaux ſujets, & éblouir ſes voiſins, répandait par-tout ſes libéralités avec profuſion. l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. la princeſſe henriette s'embarqua à calais, pour voir ſon frére, qui s'était avancé juſqu'à cantorberi. charles, ſéduit par l'amitié qu'il avait pour ſa ſœur & par l'argent de la france, ſigna tout ce que louis XIV voulait, & prépara la ruine de la hollande au milieu des plaiſirs & des fêtes.

La perte de madame, morte à ſon retour d'une maniére ſoudaine & affreuſe, jetta des ſoupçons ſur monſieur, & ne changea rien aux réſolutions des deux rois. les dépouilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité ſecret, entre les cours de france & d'angleterre, comme en 1635 on avait partagé la flandre avec les hollandais. ainſi on change de vues, d'alliés & d'ennemis, & on eſt ſouvent trompé dans tous ſes projets. les bruits de cette entrepriſe prochaine commençaient à ſe répandre, mais l'europe les écoutait en ſilence. l'empereur occuppé des ſéditions de la hongrie, la ſuéde

suéde endormie par des négociations, l'espagne toûjours faible, toûjours irrésoluë & toûjours lente, laissaient une libre carriére à l'ambition de louis XIV.

La hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique sembloit un monstre contraire aux loix de l'humanité; l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'orange, si célébre depuis sous le nom de guillaume trois. le grand-pensionnaire jean de with & corneille son frére étaient à la tête des partisans austéres de la liberté; mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. la république plus occupée de ses dissentions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Louis avait non seulement acheté le roi d'angleterre, il gagna encor l'électeur de cologne, & ce van gaalen évêque de munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des hollandais. il les avait secourus contre cet évêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. la suéde, après s'être unie aux hollandois pour arrêter en 1668. des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & ren-

tra avec la france dans ses anciennes liaisons, moiennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis, qui allaient fondre sur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. c'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de louis douze, de l'empereur maximilien & du roi d'espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de venise, parce qu'elle était riche & fiére.

Les états-généraux consternés écrivirent au roi, lui demandant humblement, si les grands préparatifs qu'il faisait, étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fidéles alliés? en quoi ils l'avaient offensé? quelle réparation il éxigeait? il répondit, »qu'il ferait de ses troupes l'usage que demanderait sa dignité, dont il ne devait compte à personne.» ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazetier de hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que van-beuning avait fait fraper une médaille injurieuse à louis XIV. van-beuning avait pour nom de batême, *josué:* le goût des devises régnait alors en france. on avait donné à louis XIV la devise du soleil avec cette légende, *nec pluribus impar.* on prétendait, que van-beuning s'était fait représenter

avec

avec un soleil, & ces mots pour ame, *in conspectu meo stetit sol. à mon aspect le soleil s'est arrêté.* cette médaille n'éxista jamais. il est vrai que les états avaient fait fraper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux ; *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis europæ quiete. les loix affermies, la religion épurée, la liberté des mers vangée, l'europe pacifiée.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser louis XIV.

Le roi d'angleterre de son côté leur reprochait que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau anglois, & alléguait encore un certain tableau, où corneille de with frére du pensionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. on voiait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. ce corneille de with, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. les ministres anglais, qui mirent par écrit les

griefs de leur roi contre la hollande, y spécifiérent des tableaux injurieux, *abusive pictures.* les états qui traduisaient toûjours les mémoires des ministres en français, aiant traduit *abusive*, par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableanx trompeurs.* en effet ils ne devinérent jamais, qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoiens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, louis XIV l'avait fait. il n'y a pas chez les hommes d'éxemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. de tous les conquérans, qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que louis en emploia pour subjuguer le petit état des provinces-unies. cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. trente vaisseaux de cinquante piéces de canon joignirent la flote anglaise forte de cent voiles. le roi avec son frére alla sur les frontiéres de la flandre espagnole & de la hollande, vers mastricht & charleroi, avec plus de cent-douze mille

mille hommes. l'évêque de munster & l'électeur de cologne en avaient environ vingt-mille. les généraux de l'armée du roi étaient condé & turenne. luxembourg commandait sous eux. vauban devait conduire les siéges. louvois était par- tout avec sa vigilance ordinaire. jamais on n'avoit vu une armée si magnifique, & en même tems mieux disciplinée. c'étoit sur-tout un spectacle admirable, que la maison du roi nouvellement réformée. on y voiait quatre compagnies des gardes du corps, chacune composée de trois-cent gentils-hommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paie, assujettis comme les autres à la régularité du service; deux-cent gendarmes de la garde, deux-cent chevaux-legers, cinq-cent mousquetaires, tous gentils-hommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne-mine; douze compagnies de la gendarmerie depuis augmentées jusqu'au nombre de seize; les cent-suisses même accompagnaient le roi, & ses régimens des gardes-françoises & suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. ces troupes pour la pluspart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-tems un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espéce de magnificence était inconnuë. une discipline,

devenuë encore plus éxacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. il n'y avait point encor d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. mais deux hommes, uniques en leur genre, en faisaient les fonctions. martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. le chevalier de fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. il y avait un an que martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelque régimens. avant lui on ne s'en servait pas d'une maniére constante & uniforme. ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. le roi avec tant d'avantages sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires : c'était pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts ; plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Contre turenne, condé, luxembourg, vauban, cent-trente-mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidélité des commandans des places ennemies ;

la

la hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni siéges ni combats, & environ vingt-cinq-mille mauvais soldats en quoi consistait toute la garde du païs. le prince guillaume d'orange âgé de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : jean de with y avoit consenti par nécessité. ce prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toûjours depuis dans sa conduite, sans s'échaper jamais dans ses discours. son humeur était froide & sévére, son génie actif & perçant; son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au dessus de ses forces, il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de louis XIV.

Il ne put d'abord rien opposer au torrent qui se débordait sur sa patrie. ses forces étaient trop peu de choses ; son pouvoir même était limité par les états. les armes françaises venaient fondre tout

à coup sûr la hollande, que rien ne secourait. l'imprudent duc de lorraine qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la lorraine saisie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'avignon, quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le rhin, dans ces païs qui confinent à la hollande, à cologne & à la flandre. il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour païer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. si quelque gentil-homme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. un envoié du gouverneur des païs-bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze mille francs. cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composoient trente-mille hommes. turenne les commandait sous lui. le prince de condé avait une armée aussi forte. les autres corps, conduits tantôt par luxembourg, tantôt par chamilli, faisaient dans l'occa-

sion

sion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. on commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement; rhinberg, orsoi, wesel, burick. elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. celle de rhinberg, que le roi voulut assiéger en personne, n'essuia pas un coup de canon; & pour assurer encore mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, irlandais de nation, nommé dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirer ensuite à mastricht, où le prince d'orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le rhin & l'issel, se rendirent. quelques gouverneurs envoierent leurs clez, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français: plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire: la consternation était générale. le prince d'orange n'avait point assez de troupes pour paraître en campagne. toute la hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au de-là du rhin. le prince d'orange fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve; & après les avoir faites, il connut l'impuissance

de les garder. il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvoit, à ce passage. en effet l'intention du roi étoit de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par martinet. des gens du païs informérent alors le prince de condé, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du rhin, auprès d'une vieille tour qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis*, *la maison du péage*. le roi fit sonder ce gué par le comte de guiche. il n'y avait que quarante à cinquante pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres pélisson témoin oculaire. cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. l'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cent cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon. l'artillerie françaíse les foudroiait en flanc. tandis que la maison du roi & les meilleures troupes de cavalerie passérent sans risque au nombre d'environ quinze-mille hommes, le prince de condé les côtoiait dans un bateau de cuivre. à peine quelque cavaliers hollandais entrérent dans la riviére pour faire semblant de combattre. ils

s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. leur infanterie mit aussitôt bas les armes, & demanda la vie. personne ne périt dans le passage. que quelques cavaliers ivres, qui s'écartérent du gué; & il n'y aurait eû personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de longueville. on dit qu'aiant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux. en leur criant, *point de quartier pour cette canaille.* il tua du coup, un de leurs officiers. l'infanterie hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de longueville fut tué. un capitaine de cavalerie, nommé ossembrouk, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de condé, qui montait alors à cheval en sortant de la riviére, & lui appuie son pistolet à la tête. le prince, par un mouvement, détourna le coup qui lui fracassa le poignet. condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. les français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. louis XIV. passa sur un pont de bateaux avec l'armée.

12 juin 1672.

Tel fut ce passage du rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme

un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & surtout les parisiens, ont pour l'éxagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à paris le passage du rhin comme un prodige. l'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *tholus*. il étoit très vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.

Dès qu'on eût passé le rhin, on prit doesbourg, zutphen, arnheim, nosembourg, nimégue, skenk, bommel, crevecoeur, &c. il n'y avait guères d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. un officier, nommé mazel, mandait à monsieur de turenne: « si vous voulez m'envoier cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela, deux ou trois places.

Utrecht envoia ses clez, & capitula avec toute la province qui porte son nom. 20 juin 1672.
louis fit son entrée triomphante dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur & l'évêque titulaire d'utrecht. on rendit avec solennité la grande église aux catholiques. l'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. la religion de louis XIV. faisait des conquêtes comme ses armes. c'était un droit qu'il acquérait sur la hollande, dans l'esprit des catholiques.

Les provinces d'utrecht, d'overissel, de gueldres, étaient soumises; amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. les juifs, qui y sont établis, s'empressérent d'offrir à gourville, intendant & ami du prince de condé, deux-millions de florins pour se racheter du pillage.

Déja naerden, voisine d'amsterdam, était prise. quatre cavaliers allant à la maraude, s'avancérent jusqu'aux portes de muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs, & qui n'est qu'à une lieuë d'amsterdam. les magistrats de muiden, éperdus de fraieur, vinrent présenter leurs clez à ces quatre soldats; mais enfin, voiant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clez & fer-

fermérent les portes. un instant de diligence eût mis amsterdam dans les mains du roi. cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, & bientôt la terre même de ce païs allait disparaître. les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour batavia. on fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voiage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. on trouva, que deux-cent-mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. la hollande n'eût plus éxisté qu'au bout des indes orientales : ses provinces d'europe, qui n'achettent leur bled qu'avec leurs richesses d'asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. amsterdam, l'entrepôt & le magazin de l'europe, où trois-cent-mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenuë bientôt un vaste marais, toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eûssent probablement à la fois manqué d'habitans & de richesses, & auraient été enfin submer-

gées,

gées, ne laissant à louis XIV. que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'état était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. le grand pensionnaire de with ne croiait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particuliére, craignait toûjours l'élévation du prince d'orange encor plus que les conquêtes du roi de france; il avait fait jurèr à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de stathouder. l'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, liérent de with à ce serment. il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un stathouder.

Le prince d'orange de son côté plus ambitieux que de with, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prin-

ce ; mais le prince fut élevé au ſtathouderat malgré les de with.

1672. Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer ſa clémence au nom d'une république, qui ſix mois auparavant ſe croioit l'arbitre des rois. les députés ne furent point reçus des miniſtres de louis XIV, avec cette politeſſe françaiſe qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. louvois dur & altier, né pour bien ſervir, plûtôt que pour faire aimer ſon maître, reçut les ſupplians avec hauteur, & même avec l'inſulte de la raillerie. on les obligea de revenir pluſieurs fois. enfin le roi leur fit déclarer ſes volontés: il voulait, que les états lui cédaſſent tout ce qu'ils avaient au-delà du rhin, nimégue, des villes & des forts dans le ſein de leur pais ; qu'on lui paiât vingt-millions ; que les français fuſſent les maitres de tous les grands chemins de la hollande par terre & par eau, ſans qu'ils paiaſſent jamais aucun droit ; que la religion catholique fût par-tout rétablie ; que la république lui envoiât tous les ans une ambaſſade extraordinaire, avec une médaille d'or ſur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de louis XIV ; enfin qu'à ces ſatisfactions ils joigniſſent celle qu'ils devaient au roi d'angleterre & aux princes

de

de l'empire, tels que ceux de cologne & de munster, par qui la hollande était encor désolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables; & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. on résolut de périr les armes à la main. tous les cœurs & toutes les espérances se tournérent vers le prince d'orange. le peuple en fureur éclata contre le grand pensionnaire, qui avait demandé la paix. à ces séditions se joignit la politique du prince & l'animosité de son parti. on attente d'abord à la vie du grand-pensionnaire jean de with. ensuite on accuse corneille son frére d'avoir attenté à celle du prince. corneille est appliqué à la question. il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'horace: *justum & tenacem*. convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin:

la mer qui gronde & s'élance.
les cris des séditieux,
des fièrs tyrans l'insolence,
n'ébranlent pas la constance
d'un cœur ferme & vertueux.

enfin

20 août 1672. enfin la populace effrenée massacra dans la haie les deux fréres de with ; l'un qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui l'avait servie de son épée. on éxerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les français avaient fait éprouver au maréchal d'encre, à l'amiral coligni, &c. car la populace est presque par-tout la même. on poursuivit les amis du pensionnaire. ruiter même l'amiral de la république, & qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans amsterdam.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations, les magistrats montrérent des vertus qu'on ne voit guères que dans les républiques. les particuliers qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banqne d'amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. chacun s'empressait de se faire paier du peu d'argent, qu'on croiait qui pouvait y être encor. les magistrats firent ouvrir les caves, où ce trésor se conserve, on le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu, qui avait long-tems auparavant consumé l'hôtel

tel de ville. les billets de banque s'étaient toûjours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. on paia alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que charles second roi d'angleterre, pour avoir dequoi faire la guerre aux hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de france, venait de faire banqueroute à ses sujets. autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la f[illegible] publique, autant il était glorieux aux magistrats d'amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans reméde. ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'amsterdam, les villages, les villes voisines, leide, delft, furent inondées. le paisan ne murmura pas de voir ses troupeaux noiés dans les campagnes. amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eûrent assez d'eau pour se rangèr autour de la ville : la disette fut grande chez ces peuples ; ils manquérent

ſur-tout d'eau douce ; elle ſe vendit ſix ſous la pinte : mais ces extrêmités parurent moindres que l'èſclavage. c'eſt une choſe digne de l'obſervation de la poſtérité, que la hollande ainſi accablée ſur terre, & n'étant plus un état, demeura encor redoutable ſur la mèr. c'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que louis XIV. paſſait le rhin & prenait trois provinces, l'amiral ruiter avec environ cent vaiſſeaux de guerre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des côtes d'angleterre les flottes des deux rois. leur puiſſante armée n'avait pu mettre en mèr une armée navale plus forte que celle de la république. les anglais & les hollandais combattirent comme des nations accoutumées à ſe diſputer l'empire de l'océan. cette bataille, qu'on nomme de *ſolbaie*, dura un jour
7 juin 1672. entier. ruiter, qui en donna le ſignal, attaqua le vaiſſeau amiral d'angleterre, où était le duc d'yorck, frére du roi. la gloire de ce combat particulier demeura à ruiter. le duc d'yorck, obligé de changer de vaiſſeau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. les trente vaiſſeaux français eurent peu de part à l'action. & tel fut le ſort de cette journée, que les côtes de la hollande furent en ſureté.

Après cette bataille, ruiter, malgré

les

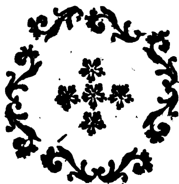
les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des indes dans le téxel; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssoit de l'autre. le commerce même des hollandais se soûtenait; on ne voioit que leurs pavillons dans les mer des indes. un jour qu'un consul de france disait au roi de perse, que louis XIV. avait conquis presque toute la hollande : *comment cela peut-il être?* répondit le monarque persan, *puisqu'il y a toûjours au port d'ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français.*

Le prince d'orange cependant avait l'ambition d'être bon citoien. il offrit à l'état le revenu de ses charges, & tout son bien pour soûtenir la liberté. il couvrit d'inondations les passages par où les français pouvaient pénétrer dans le reste du païs. ses négociations promptes & secrettes réveillérent de leur assoupissement, l'empereur, l'empire, le conseil d'espagne, le gouverneur de flandre. il disposa même l'angleterre à la paix. enfin le roi était entré au mois de mai en hollande, & dès le mois de juillet l'europe commençait à être conjurée contre lui.

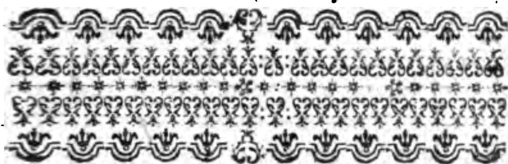
Monterey, gouverneur de flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des provinces-unies. le conseil de l'em-

l'empereur léopold envoia montécuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. l'électeur de brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

juillet 1672. Alors le roi quitta son armée. il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. la garde des provinces conquises devenait difficile. louis voulait une gloire sûre. satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à saint-germain au milieu de l'été : & laissant turenne & luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. on éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'europe travaillaient à la lui ravir.



CHA-



CHAPITRE DIXIE'ME.

Evacuation de la hollande. seconde conquête de la franche-comté.

On croit nécessaire de dire à ceux qui pouront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plûtôt une histoire des mœurs des hommes. assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misére humaine. le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractéres de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, (& s'il se peut) l'esprit qui les a conduits.

La france fut alors au comble de la gloire. le nom de ses généraux imprimait la

la vénération. ses ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes ; & louis était en europe comme le seul roi. en effet l'empereur léopold ne paraissait pas dans ses armées. charles second roi d'espagne, fils de philippe IV, sortait à peine de l'enfance. celui d'angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces princes & leurs ministres firent de grandes fautes. l'angleterre agit contre les principes de la raison d'état en s'unissant avec la france, pour élevèr une puissance que son intérêt était d'affaiblir.

L'empereur, l'empire, le conseil espagnol, firent encor plus mal, de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. enfin louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité, des conquêtes si faciles. condé & turenne voulaient qu'on démolît la plûpart des places hollandaises. ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées ; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiere. louvois au contraire

traire voulait que tout fût place & garnison. c'était là son génie, & c'était aussi le goût du roi. louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition ; il étendait le pouvoir de son ministére ; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siécle. louis le crut, & se trompa comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la hollande ; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le temps de respirer. l'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changérent de face. turenne fut obligé de marcher vers la westphalie, pour s'opposèr aux impériaux. le gouverneur de flandre monterey, sans être avoué du conseil timide d'espagne, renforça la petite armée du prince d'orange d'environ dix-mille hommes. alors ce prince fit tête aux français jusqu'à l'hyvèr. c'était déja beaucoup de balancer la fortune. enfin l'hivèr vint. les glaces couvrirent les inondations de la hollande. luxembourg, qui commandait dans utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux français, & mit la hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. on leur avait préparé des patins. il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers leide & vers la haïe. un dégel survint. la haïe fut sauvée. son armée entourée d'eau, n'aiant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. il fallait, pour s'en retourner à utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se trainer quatre de front. on ne pouvait arrivèr à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. quand ce fort n'eût arrété l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. luxembourg était sans ressource. mais la fortune, qui avait sauvé la haïe, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles; celui-là est de ce nombre. tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom français odieux dans ces païs. bodegrave & suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue.

ils

ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrérent à la débauche & à la cruauté. il est étonnant que le soldat français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. ce pillage fut si éxagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspirer la haine contre les français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets 1673.
de tous les princes par ses négociations. il gagna le duc de hanovre. l'électeur de brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. il n'y avait pas une cour en allemagne, où louis n'eût des pensionnaires. ses émissaires fomentaient en hongrie les troubles de cette province sévérement traitée par le conseil de vienne. l'argent fut prodigué au roi d'angleterre, pour faire encor la guerre à la hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise, indignée de servir la grandeur de louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. l'europe était troublée par les armes & par les négociations de louis. enfin il ne put empêcher, que l'empereur, l'empire & l'espagne ne s'al-

 liassent

liassent avec la hollande, & ne lui déclarassent solennellement la guerre. il avait tellement changé le cours des choses, que les hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de l'espagne. l'empereur léopold envoiait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. il est rapporté, qu'allant à égra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin; & qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la justice de sa cause. cette action eût été à sa place du tems des croisades: & la priére de léopold n'empêcha point le progrès des armes du roi de france.

Il parut d'abord combien sa marine était déja perfectionnée. au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flotte anglaise, on en joignit quarante sans compter les brulots. les officiers avaient appris les manœuvres savantes des anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des hollandais leurs ennemis. c'était le duc d'yorck, depuis jacques second, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mèr par les mouvemens divers des pavillons. avant ce tems, les français ne savaient pas rangèr une armée en bataille. leur expérience consistait à faire battre un vais-

vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mèr les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. ils firent à-peu-près comme les romains, qui en une année apprirent des carthaginois l'art de combattre sur mèr, & égalérent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'étrée & son lieutenant martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnérent au mois de juin entre la flotte hollandaise & celle de france & d'angleterre. l'amiral ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. d'étrée écrivit à colbert : « je voudrais avoir paié »de ma vie la gloire que ruiter vient »d'acquérir.» d'étrée méritait que ruiter eût ainsi parlé de lui. la valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toûjours indécise.

les 7, 14 & 21 juin 1673.

Louis, ayant fait des hommes de mèr de ses français par les soins de colbert, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de vauban. il vint en personne assiéger mastricht dans le même temps que ces trois batailles navales se donnaient. mastricht était pour lui une clé des païs-bas & des provinces-unies.

c'était une place forte défenduë par un gouverneur intrépide nommé farjaux, né français, qui avait passé au service d'espagne & depuis à celui de Hollande. la garnison était de cinq-mille hommes. vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la premiére fois des paralléles, inventées par des ingénieurs italiens au service des turcs devant candie. il y ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallièr en cas de sorties. louis se montra dans ce siége plus éxact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. il accoûtumait, par son éxemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. mastricht se rendit au bout

29. juin 1673. de huit jours.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. le prince d'orange, qui n'avait eû, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avaient abandonné leur poste.

14. sept. 1673. le roi emploia aussi les châtimens, la premiére fois qu'il perdit une place. un

tres

très brave officier, nommé du-pas, rendit naerden au prince d'orange. il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. le roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner du-pas à être trainé par le bourreau dans utrecht, une pelle à la main, & son épée fut rompuë: ignominie peut-être inutile pour les officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. il faut savoir qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais éxécutées.

Les soins du roi, le génie de vauban, la vigilance sévére de louvois, l'expérience & le grand art de turenne, l'active intrépidité du prince de condé; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquèr amsterdam.

Le prince de condé voulut envain percer dans le cœur de la hollande inondée. turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de montécuculi & du prince

d'orange, ni empêcher le prince d'orange de prendre bonn. l'évêque de munster, qui avait juré la ruine des états-généraux, fut attaqué lui-même par les hollandais.

nov. 1673.

Le parlement d'angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la france. alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises, avec autant de promtitude qu'on les avait conquises. ce ne fut pas sans les avoir rançonnées: l'intendant robert tira de la seule province d'utrecht en un an seize-cent-soixante & huit-mille florins. on était si pressé d'évacuer le pais qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit-mille prisonniers hollandais furent rendus pour un écu par soldat. l'arc de triomphe de la porte saint-denis, & les autres monumens de la conquête étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. les hollandais, dans le cours de cette invasion, eûrent la gloire de dispurer l'empire de la mèr, & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leurs païs. louis XIV passa dans l'europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. le fruit de cette entre-

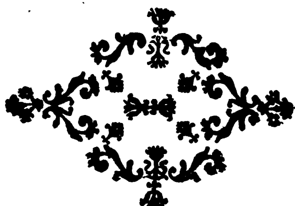
entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soûtenir contre l'espagne, l'empire & la hollande réunies, d'être abandonné de l'angleterre, & enfin de munster, de cologne même, & de laisser dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

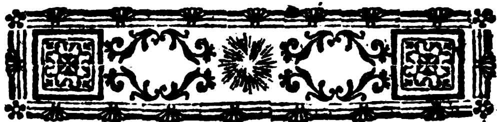
Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. la prévoiance de son gouvernement & la force de son état, parurent bien davantage encor, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre de grands généraux, que quand il avait pris en voiageant la flandre françaïse, la franche-comté & la moitié de la hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit surtout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois ; il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois-mille hommes à turenne contre les impériaux, une de quarante-mille à condé contre le prince d'orange : un corps de troupes était sur la frontiére du roussillon : une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux espagnols jusques dans messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la franche-comté. il se défendait, & il attaquait par-tout en même-tems.

D'abord, dans son entreprise sur la franche-comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entiére. il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toûjours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontiéres, murmurant déja & s'effarouchant de voir louis XIV une seconde fois dans leur voisinage. l'empereur & l'espagne sollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la franche-comté, demeurée sans défense par la négligence du ministére espagnol. le roi de son côté pressait les suisses de refuser ce passage; mais l'empire & l'espagne ne prodiguaient que des raisons & des priéres. le roi, avec un million d'argent comptant & une assurance de six-cent-mille livres, détermina les suisses à ce qu'il voulut. le passage fut refusé. louis, accompagné de son frere & du fils du grand condé, assiégea besançon. il aimait la guerre de siéges, & l'entendait bien; il laissait à condé & à turenne celle de campagne. d'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. louvois faisait si bien les préparatifs; les troupes étaient si bien fournies; vauban, qui condui-

duisit presque tous les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sûreté. vauban dirigea les attaques de besançon : elle fut prise en neuf jours ; & au 15. bout de six semaines, toute la franche- mai comté fut soumise au roi. elle est restée 1674. à la france ; & semble y être pour jamais annéxée : monument de la faiblesse du ministére aûtrichien-espagnol, & de la force de celui de louis XIV.





CHAPITRE ONZIE'ME.

Belle campagne, & mort du maréchal de turenne.

Tandis que le roi prenait rapidement la franche-comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée; turenne, qui ne faisait que défendre les frontieres du côté du rhin, déploiait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. l'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de turenne.

juin D'abord il fait une marche longue &
1674. vive, passe le rhin à philipsbourg, marche toute la nuit à sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite caprara général de l'empereur, & le vieux duc de lorraine charles

IV.

IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes; & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. turenne, après l'avoir battu, le poursuit juillet
& bat encor sa cavalerie à ladimbourg; 1674.
de-là, il court à un autre général des impériaux le prince de bournonville, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'alsace; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & octob.
lui fait quitter le champ de bataille. 1674.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces; soixante & dix-mille allemans, sont dans l'alsace: brisac & philipsbourg étaient bloqués par eux. turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. le prince de condé lui envoia de flandre quelque secours de cavalerie; alors il traverse des montagnes pleines de neige, par tanne & par bed- déc.
fort; il se trouve tout d'un coup dans 1674.
la haute alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. il bat à mulhausen les quartiers qui résistent; il en fait deux prisonniers. il marche à colmar, où l'électeur de brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des ar-

mées

mées de l'empire, avait ſon quartier. il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux ſe mettaient à table : ils n'eûrent que le tems de s'échaper ; la campagne était couverte de fuiards.

Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il reſtait quelque choſe à faire, attend
5. janv. 1675. encor auprès de turckheim une partie de l'infanterie ennemie. l'avantage du poſte qu'il avait choiſi, rendait ſa victoire ſûre : il défait cette infanterie. enfin une armée de ſoixante & dix-mille hommes ſe trouve vaincuë & diſperſée preſque ſans grand combat. l'alſace reſte au roi, & les généraux de l'empire ſont obligés de repaſſer le rhin.

Toutes ces actions conſécutives, conduites avec tant d'art, ſi patiemment digérées, éxécutées avec tant de promtitude, furent également admirées des français & des ennemis. la gloire de turenne reçut un nouvel accroiſſement, quand on ſût, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réiterés de louvois, donnés au nom du roi. réſiſtèr à louvois tout-puiſſant, & ſe charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du miniſtre, ne fut pas la moindre marque du courage de turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il

Il faut avoüer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse. elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de turenne. après la bataille de sintzheim, il mit à feu & à sang le palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. l'électeur palatin vit du haut de son château de manheim, deux villes & vingt-cinq villages enflammés. ce prince désespéré défia turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. turenne, aiant envoié la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. c'était assez le stile & l'usage de turenne, de s'exprimer toûjours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même sang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la lorraine. on y fit tant de désordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la lorraine avec la plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. il répondait froidement; *je le ferai dire à l'ordre.* il aimait mieux être appel-

appellé le pére des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui, selon les loix de la guerre, sont toûjours sacrifiés. tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire; sa gloire couvrait tout; & d'ailleurs, les soixante & dix mille allemans qu'il empêcha de pénétrer en france, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'alsace, à la lorraine & au palatinat.

Le prince de condé, de son côté, donnait en flandre une bataille beaucoup plus sanglante que toutes ces actions du vicomte de turenne, mais moins heureuse & moins décisive, soit que les circonstances des lieux lui fûssent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plûtôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. cette bataille fut celle de sénef. le marquis de feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point: mais il paraît, qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtriére. le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne serait qu'un combat. c'est toûjours l'importance qui décide du nom.

Le

Le prince de condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq-mille hommes contre le prince d'orange, qui en avait soixante-mille. il attendit que l'armée ennemie passa un défilé à senef près de mons. il attaqua une partie de l'arriére-garde composée d'espagnols, & y eut un grand avantage. on blâma le prince d'orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé; mais on admira la maniere dont il rétablit le désordre, & on n'approuva pas que condé voulût ensuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés. on se battit à trois reprises. les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, signalerent également leur présence d'esprit & leur courage. de tous les combats que donna le grand condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. il eut trois chevaux tués sous lui, il voulait, après trois attaques meurtriéres, en hazarder encor une quatriéme. il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de condé qui eût envie de se battre. ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur pani-

11. août 1674.

panique. le lendemain les deux armées se retirérent chacune de son côté, aucune n'aiant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plustôt également affaiblies & vaincuës. il y eut près de sept-mille morts & cinq-mille prisonniers du côté des français ; les ennemis firent une perte égale. tant de sang inutilement répandu, empécha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'orange, pour faire croire qu'il avait eû la victoire, assiégea oudenarde ; mais le prince de condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'orange.

On observa également en france & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. le conseil de vienne, n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général montécuculi ; celui qui avait

vaincu les turcs à la journée de saint-gothard, & qui malgré turenne & condé, avait joint le prince d'orange, & avait arrêté la fortune de louis XIV, après la conquête de trois provinces de hollande.

On a remarqué que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'italie. ce pais, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. montécuculi était seul digne d'être opposé à turenne. tous deux avaient réduit la guerre en art. ils passérent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemans & français. l'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & il ne se trompérent jamais. ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêt d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation 27.
au sort d'une bataille auprès du village juillet
de saltzbach, lorsque turenne, en allant 1675.
choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défen-

ſendre d'en retracer les principales, par le même eſprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. il ſemble qu'on ne puiſſe trop redire, que le même boulet qui le tua, aiant emporté le bras de ſaint-hilaire lieutenant-général de l'artillerie, ſon fils ſe jettant en larmes auprès de lui. *ce n'eſt pas moi*, lui dit ſaint-hilaire, *c'eſt ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'hiſtoire a conſacré de plus héroique, & le plus digne éloge de turenne. il eſt très rare, que ſous un gouvernement deſpotique, où les hommes ne ſont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont ſervi la patrie meurent regrettés du public. cependant turenne fut pleuré des ſoldats & des peuples. louvois fut le ſeul, qui ſe réjouit de ſa mort. on ſait les honneurs que le roi fit rendre à ſa mémoire, & qu'il fut enterré à ſaint-denis comme le connétable du gueſclin, au deſſus duquel la voix publique l'éléve, autant que le ſiécle de turenne eſt ſupérieur au ſiécle du connétable.

Turenne n'avait pas eû toûjours des ſuccès heureux à la guerre; il avait été battu à mariendal, à rétel, à cambrai; auſſi diſait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était aſſez grand homme pour l'avouer. il ne fit jamais de conquêtes éclatantes,

tes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais aiant toûjours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. de même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde; quoiqu'à l'âge de prés de soixante-ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état; quoiqu'il eût éxercé dans le palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires; il eut toûjours le bonheur de garder la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. si on pouvait le comparèr à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siécles passés, gonzalve de cordouë surnommé le grand capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668, sans qu'on eût pu jamais savoir le motif de son changement; car au rapport de ceux qui l'ont connu, il avait beaucoup d'obscurités dans sa conduite,

com-

comme dans ses discours. tout ce qu'on savait, c'est que lorsqu'il quitta sa religion, il avait encore des maîtresses, & qu'il n'était pas assurément sans ambition. pour peu qu'on ait de connaissance des hommes, on sait bien que c'est rarement par conviction d'esprit, que l'on quitte à cinquante ans une religion pour une autre. le roi, en le faisant maréchal général, lui avait dit: *je voudrois que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* ces paroles sont capables d'opérer une abjuration. il est vrai-semblable que celui qui avait voulu commander les maréchaux, aurait voulu être connétable.

Ce qui arriva en alsace immédiatement après la mort de turenne, rendit sa perte encor plus sensible. montécuculi, retenu par l'habileté du général français trois mois entiers au de-là du rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus turenne à craindre. il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperduë entre les mains de lorges & de vauban, deux lieutenans généraux désunis & incertains. cette armée se défendant avec courage, ne put empêcher les impériaux de pénétrer dans l'alsace, dont turenne les avait tenus écartés. elle avait non seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maré-

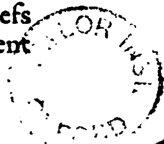
chal

chal de créqui, homme d'un coûrage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. il venait d'être vaincu par sa faute à consarbruck. un corps de vingt-mille allemans, qui assiégeait tréve, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de créqui. il échape à peine lui quatriéme. il court, à travers de nouveaux périls, se jetter dans tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brêche était praticable: il s'obstine à tenir encore. la garnison murmure. le capitaine bois-jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la brêche. on n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une église; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

11 août 1675.

Pour remplacer les hommes que la france avait perdus dans tant de siéges & de combats, louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recruës de milices comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriére-ban.

Par une ancienne coûtume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient



étaient dans l'obligation d'allèr à leurs dépens à la guerre pour le service de leur seigneur suzerain, & de restèr armés un certain nombre de jours. ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. tout est changé aujourd'hui en europe; il n'y a aucun état qui ne léve des soldats, qu'on retient toûjours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son roiaume. louis XIV suivit alors cet éxemple. le corps de la noblesse marcha sous les ordres du marquis depuis maréchal de rochefort, sur les frontiéres de flandre, & après sur celles d'allemagne; mais ce corps ne fut ni considérable ni utile, & ne pouvait l'être. les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien servir, étaient officiers dans les troupes; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne sortirent point de chez eux; les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre-mille. rien ne ressemblait moins à une troupe guerriére. tous montés & armés inégalement, sans expérience & sans éxercice, ne pouvant ni ne voûlant un service régulier, ils ne causérent que de l'embarras, & on fut dégou-

dégouté d'eux pour jamais. ce fut la dernière trace dans nos armées réglées, qu'on ait vuë de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

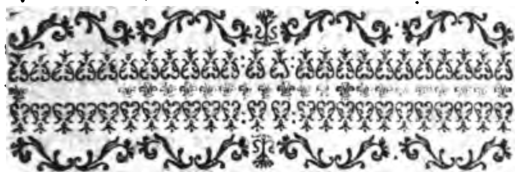
Turenne mort, créqui battu & prisonnier, tréves prise, montécuculi faisant contribuer l'alsace, le roi crut que le prince de condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de turenne. condé laissa le maréchal de luxembourg soûtenir en flandre la fortune de la france, & alla arrêter les progrès de montécuculi. autant il venait de montrer d'impétuosité à sénef, autant il eut alors de patience. son génie, qui se pliait à tout, déploia le même art que turenne. deux seuls campemens arrêterent les progrès de l'armée allemande, & firent lever à montécuculi les siéges d'haguenau & de saverne. après cette campagne, moins éclatante que celle de sénef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre; il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes; c'était même avec quelque peine, qu'il s'était servi de condé lui-même. la jalousie de louvois contre

turenne avait contribué, autant que le nom de condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince ſe retira à chantilli, d'où il vint très rarement à verſailles voir ſa gloire éclipſée, dans un lieu où le courtiſan ne conſidére que la faveur. il paſſa le reſte de ſa vie tourmenté de la goute, ſe conſolant de ſes douleurs & de ſa retraite, dans la converſation des hommes de génie en tout genre, dont la france était alors remplie. il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des ſciences ni des arts où ils brillaient. il fut admiré encor dans ſa retraite: mais enfin ce feu dévorant, qui en avait fait dans ſa jeuneſſe un héros impétueux & plein de paſſions, aiant conſumé les forces de ſon corps né plus agile que robuſte, il éprouva la caducité avant le tems; & ſon eſprit s'affaibliſſant avec ſon corps, il ne reſta rien du grand condé les deux derniéres années de ſa vie: il mourut en 1680. montécuculi ſe retira du ſervice de l'empereur, en même tems que le prince de condé ceſſa de commander les armées de france.



CHA-



CHAPITRE DOUZIE'ME.

Depuis la mort de turenne, jusqu'à la paix de nimégue en 1678.

Après la mort de turenne & la retraite du prince de condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'empire, l'espagne & la hollande. il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. il avait louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoiance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. les troupes, longtems victorieuses, étaient animées du même esprit, qu'excitait encor la présence d'un roi toûjours heureux.

Il prit en perſonne, dans le cours de cette guerre, (a) condé, (b) bouchain, (c) valenciennes, (d) cambrai. on l'accuſa, au ſiége de bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'orange, qui vint ſe préſenter devant lui avec cinquante-mille hommes, pour tenter de jetter du ſecours dans ſa place. on reprocha auſſi au prince d'orange, d'avoir pu donner bataille à louis XIV & de ne l'avoir pas fait. car tel eſt le ſort des rois & des généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le prince d'orange n'étaient blâmables. le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que monterey gouverneur des païs-bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au hazard d'un événement déciſif, & la gloire de la campagne demeura au roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

(a) 26 avril 1676.
(b) 11 mai 1676.
(c) 17 mars 1677.
(d) 5 avril 1677.

A l'égard de valenciennes, elle fut priſe d'aſſaut par un de ces événemens ſinguliers qui caractériſent le courage impétueux de la nation.

Le roi faiſait ce ſiége, aiant avec lui ſon frére & cinq maréchaux de france, d'humiéres, ſchomberg, la feüillade, luxembourg & de lorges. les maréchaux com-

commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. derriére ces demi-lunes, était un grand ouvrage couronné, paliſſadé & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'eſcaut. ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. derriére ce pâté, coulait le grand cours de l'eſcaut, profond & rapide, qui ſert de foſſé à la muraille. enfin la muraille était ſoûtenuë par de larges remparts. tous ces ouvrages étaient couverts de canons. une garniſon de trois mille hommes préparait une longue réſiſtance.

Le roi tint conſeil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. c'était l'uſage, que ces attaques ſe fiſſent toûjours pendant la nuit afin de marchèr aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſoldat. vauban propoſa de faire l'attaque en plein jour. tous les maréchaux de france ſe récriérent contre cette propoſition. louvois la con-

damna. vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. «vous voulez, dit-il, ménager »le sang du soldat : vous l'épargnerez »bien davantage, quand il combattra de »jour, sans confusion & sans tumulte, »sans craindre qu'une partie de nos »gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que trop souvent. il s'agit de surprendre l'ennemi; il s'attend toujours »aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé de fatigues d'une veille, il soûtienne les efforts de nos troupes fraîches. »ajoûtez à cette raison, que s'il y a dans »cette armée des soldats de peu de »courage, la nuit favorise leur timidité; mais que pendant le jour, l'œil »du maître inspire la valeur & éléve »les hommes au dessus d'eux-mêmes.

Le roi se rendit aux raisons de vauban, malgré louvois & cinq maréchaux de france.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de picardie, montent de tout côtés sur ce grand ouvrage à couronne. l'ordre était simplement de s'y loger, & c'était beaucoup. mais quelques mousquetaires noirs, aiant pé-

pénétré par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. dans le même tems, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. les bataillons des gardes les suivent. on tuë & on poursuit les assiégés. les mousquetaires baissent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres. ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'escaut & sur le grand. les gardes s'avancent en foule. les mousquetaires sont déja dans la ville, avant que le roi sache que le premièr ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois, qui venaient à eux dans la ruë; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée: mais ces jeunes-gens, conduits par un cornette nommé moissac, se mirent en bataille derriére des charrettes; & tandis que les troupes qui venaient, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë: on donnait des ôtages de part & d'autre: le con-

ſeil de ville s'aſſemblait : on députait vers le roi : tout cela ſe faiſait, ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire des fautes d'aucune eſpéce. le roi fit la garniſon priſonnière de guerre, & entra dans valenciennes, étonné d'en être le maître. la ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

(a) 9 mars 1678. (b) 25 mars 1678. Il eut encore la gloire de prendre (a) gand en quatre jours & (b) ypres en ſept. voilà ce qu'il fit par lui-même. ſes ſuccès furent encor plus grands par ſes généraux.

ſept 1676. Le maréchal duc de luxembourg laiſſa d'abord, à la vérité, prendre philipsbourg à ſa vuë, eſſaiant en vain de la ſecourir avec une armée de cinquante-mille hommes. le général, qui prit philipsbourg était charles V, nouveau duc de lorraine, héritier de ſon oncle charles IV, & dépouillé comme lui de ſes états. il avait toutes les qualités de ſon malheureux oncle, ſans en avoir les défauts. il commanda longtems les armées de l'empire avec gloire. mais malgré la priſe de philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de ſoixante-mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ſes états. en vain il mit ſur ſes étendarts, *aut nunc, aut nunquam.* ou maintenant, ou jamais. le maréchal de créqui, racheté de ſa priſon & deve-

nu

nu plus prudent par sa défaite de consarbruck, lui ferma toûjours l'entrée de la lorraine. il le battit dans le petit combat 7 oct.
de kokersberg en alsace. il le harcela & le 1677.
fatigua sans relâche. il prit fribourg à sa 14 nov.
vuë; & quelque tems après, il battit en- 1677.
cor un détachement de son armée à juillet
rheinfeld. il passa la riviére de kins en sa 1678.
présence, le poursuivit vers offembourg, le chargea dans sa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de kehl l'épée à la main, il alla brûler le pont de strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encor, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. ainsi le maréchal de créqui répara un jour de témérité, par une suite de succès dûs à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de turenne, s'il eût vécu.

Le prince d'orange ne fut pas plus heureux que le duc de lorraine: non seulement il fut obligé de lever le siége de mastricht & de charleroi; mais après avoir laissé tomber condé, boucham & valenciennes, sous la puissance de louis XIV, il perdit la bataille de montcassel contre monsieur, en voulant secourir saint-omèr. les maréchaux de luxembourg & d'humiéres commandaient l'armée sous monsieur. on prétend qu'une faute du

prince d'orange, & un mouvement habile de luxembourg, décidérent du gain de la bataille. monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. jamais on ne vit un plus grand éxemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. ce prince, qui s'habillait presque toûjours en femme, qui en avait les inclinations, qui couchait coëffé en cornette, qui mettait du rouge & des mouches, agit en capitaine & en soldat. le roi son frére fut, dit-on, un peu jaloux de sa gloire. il parla peu à
11 mars 1677. monsieur de sa victoire. il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il se trouvât tout auprès. quelques serviteurs de monsieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne se trompérent pas.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en flandre & en allemagne, n'étaient pas les seuls succès de louis XIV dans cette guerre. le maréchal de navailles battait les espagnols dans le lampourdan au pied des pirénées. on les attaquait jusques dans la sicile.

La sicile, depuis le tems des tyrans de syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose

dans

dans le monde, a toûjours été subjuguée par des étrangers; asservie successivement aux romains, aux vandales, aux arabes, aux normans sous le vasselage des papes, aux français, aux allemans, aux espagnols; haïssant presque toûjours ses maîtres; se revoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les magistrats de messine venaient d'allumèr une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la france à leur secours. une flote espagnole bloquait leur port. ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote espagnole. il apporta à messine des vivres, des armes & des soldats. ensuite le duc de vivonne arrive, avec sept vaisseaux de guerre de soixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans messine. 9 févr. 1675.

L'espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la sicile, les hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toûjours comme les maîtres de la mèr. ruiter vient à son secours du fond du zuidersée, passe le détroit, & joint à vingt

vaisseaux espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les français, qui joints avec les
8 janv. anglais, n'avaient pu battre les flotes de
1676. hollande, l'emportérent seuls sur les hollandais & les espagnols réunis. le duc de vivonne, obligé de rester dans messine pour contenir le peuple déja mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par duquêne, lieutenant-général des armées navales: homme aussi singulier que ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite, mais n'aiant encor jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. duquêne se montra grand général de mèr contre ruiter. c'était l'être que de remporter sur ce hollandais un faible avantage. il livra encor une seconde bataille navale aux deux flotes ennemies près d'agouste. ruiter, blessé dans cette batail-
12 mars 1676. le, y termina sa glorieuse vie. c'est un des hommes, dont la mémoire est encor dans la plus grande vénération en hollande. il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau; il n'en fut que plus respectable. le nom des princes de

nassau

naſſau n'eſt pas au deſſus du ſien. le conſeil d'eſpagne lui donna le titre & les patentes de duc ; dignité étrangére & frivole pour un républicain. ces patentes ne vinrent qu'après ſa mort. les enfans de ruiter, dignes de leur pére, refuſérent ce titre ſi brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt pas préférable au nom de bon citoien.

Duquêne, le ruiter de la france, attaqua une troiſiéme fois les deux flotes, après la mort du général hollandais. il leur coula à fond, brûla & prit pluſieurs vaiſſeaux. le maréchal duc de vivonne avait le commandemeut en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins duquêne qui remporta la victoire. l'europe était étonnée, que la france fût devenuë en ſi peu de tems auſſi redoutable ſur mèr, que ſur terre. il eſt vrai, que ces armemens & ces batailles gagnées, ne ſervirent qu'à répandre l'alarme dans tous les états. le roi d'angleterre, aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la france, était prêt enfin de ſe liguèr avec le prince d'orange, qui venait d'épouſer ſa niéce. de plus la gloire acquiſe en ſicile coûtait trop de 8 avril
tréſors. enfin les français évacuerent 1678.
meſſine, dans le tems qu'on croiait qu'ils ſe rendraient maîtres de toute l'île. on

blâma beaucoup louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soûtint pas, & d'avoir abandonné messine, ainsi que la hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes, il pressait ses ennemis d'un bout de l'europe à l'autre. la guerre de sicile lui avait coûté beaucoup moins, qu'à l'espagne épuisée & battuë en tous lieux. il suscitait encor de nouveaux ennemis à la maison d'aûtriche. il fomentait les troubles de hongrie; & ses ambassadeurs à la porte ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'allemagne, dût-il envoier encor, par bienséance, quelque secours contre les turcs, appellés par sa politique. il accablait seul tous ses ennemis. car alors la suéde, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'electeur de brandebourg. cet electeur, pére du premier roi de prusse, commençait à donner à son païs une considération qui s'est bien augmentée depuis: il enlevait alors la poméranie aux suédois. il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toûjours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à cologne, par la médiation inutile

utile de la suéde; ensuite à nimégue, par celle de l'angletetre. la médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'aix la chapelle. louis XIV fut en effet le seul arbitre. il fit ses propositions le neuf d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au dix de mai pour les accepter. il accorda ensuite un délai de six semaines aux états-généraux, qui le demandérent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la hollande. cette république avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. l'empire & l'espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenuës les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des hollandais; il leur rendait mastricht, & remettait aux espagnols quelques villes, qui devaient servir de barriére aux provinces-unies, comme charleroi, courtrai, oudenarde, ath, gand, limbourg. mais il se réservait bouchain, condé, ypres, valenciennes, cambrai, maubeuge, aire, saint-omèr, cassel, charlemont, popéring, bailleul. &c., ce qui faisait une bonne partie de la flandre. il y ajoûtait la fran-

che-

che-comté, qu'il avait deux fois conquise; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'empire, que fribourg ou philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. il rétablissait dans l'évéché de strasbourg & dans leurs terres, les deux fréres furstemberg, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison. la suéde, fidelle à la france, devait avoir par ce traité de grands avantages: une partie de la poméranie qu'elle avait perduë, devait être cédée par l'électeur de brandebourg au roi de suéde.

Quant à la lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc charles v; mais il voulait rester maître de nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dûssent désespérer ses ennemis, & les obligèr à se réunir contre lui, par un dernièr effort; il parlait à l'europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il sut aux conférences de nimégue semer la jalousie parmi les alliés. les hollandais s'empressérent de signer, malgré le prince d'orange qui, à quelque prix que ce fut, voulait faire la guerre: ils disaient, que les espagnols étaient trop

faibles

faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les espagnols, voiant que les hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les allemans, abandonnés de la hollande & de l'espagne, signérent les derniers, en laissant fribourg au roi, & confirmant les traités de westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par louis XIV. l'europe reçut de lui des loix & la paix. il n'y eut que le duc de lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. il aima mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses etats ; il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de france & de hollande avaient signé la paix, le prince d'orange fit voir combien louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. le maréchal de luxembourg, qui bloquait mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. il était tranquile dans le village de saint-denis, & dînait chez l'intendant de l'armée. le prince d'orange, avec toutes ses trou-

troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. le maréchal de luxembourg eut beaucoup de peine à résister: & s'il y eut quelque avantage dans ce combat; il fût du côté du prince d'orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain, où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'orange n'eût point donné ce combat. il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être: il savait, que cette paix était avantageuse à son païs; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empéchèr, même en battant les français, tant elle était avancée. cette action, pleine d'inhumanité mais de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille français, & à autant d'ennemis. on vit dans cette paix, combien les événemens

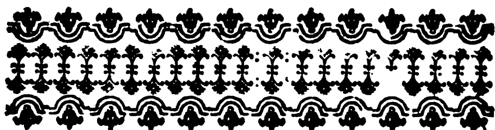
nemens contredisent les projets. la hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire elle y gagna une barriére: & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. victorieux depuis qu'il régnait, n'aiant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses états la franche-comté, dunkerque, & la moitié de la flandre; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'une nation alors heureuse, & alors le modéle des autres nations. l'hôtel de ville de paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec solennité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait emploié dans tous les monumens publics. on avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce surnom. l'europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. cependant le nom de louis XIV à prévalu dans le public sur celui de grand. l'usage est le maître de tout. henri, qui fut surnommé le grand à si juste titre

après ſa mort, eſt appellé communément henri quatre; & ce nom ſeul en dit aſſèz. monſieur le prince eſt toûjours appellé le grand condé, non ſeulement à cauſe de ſes actions héroïques, mais par la facilité qui ſe trouve à le diſtiguer, par ce ſurnom, des autres princes de condé. ſi on l'avait nommé condé le grand, ce titre ne lui fut pas demeuré. on dit le grand corneille, pour le diſtinguer de ſon frére. on ne dit pas le grand virgile, ni le grand homère, ni le grand taſſè. aléxandre le grand n'eſt plus connu que ſous le nom d'aléxandre. charles quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de louis XIV, n'a jamais eû le nom de grand. il n'eſt reſté à charlemagne que comme un nom propre. les titres ne ſervent de rien pour la poſtérité; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épithétes.



CHA-



Chapitre treizième.

Prise de strasbourg : bombardement d'algèr : soumission de génes : ambassade de siam : pape humilié : électorat de cologne disputé.

L'Ambition de louis XIV ne fut point retenuë par cette paix générale. l'empire, l'espagne, la hollande, licenciérent leurs troupes extraordinaires. il garda toutes les siennes. il fit de la paix, un tems même de conquêtes. il était si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans mètz & dans brisac des juridictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'alsace

l'alſace ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient paſſé ſous d'autres maîtres. beaucoup de ſouverains de l'empire, l'electeur palatin, le roi d'eſpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces païs, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de france, ou pour ſubir la confiſcation de leurs biens. on n'avait vû depuis charlemagne, aucun prince agir ainſi en maître & en juge des ſouverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur palatin & celui de tréves furent dépouillés des ſeigneuries de falkembourg, de germersheim, de veldentz, &c. ils portérent en vain leurs plaintes à l'empire aſſemblé à ratiſbonne, qui ſe contenta de faire des proteſtations.

Ce n'était pas aſſez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'alſace, au même titre que l'avaient eüe les empereurs. déja dans aucune de ces villes, on n'oſait plus parler de liberté. reſtait ſtrasbourg, ville grande & riche, maîtreſſe du rhin par le pont qu'elle avait ſur ce fleuve, & qui formait ſeule une puiſſante république, fameuſe par ſon arſenal, qui renfermait neuf-cent piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le deſſein de la donner à ſon maître. l'or, l'in-

l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparérent l'entrée de louvois dans strasbourg. les magistrats furent gagnés. le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille français autour de leurs remparts ; les forts, qui les défendaient près du rhin, insultés & pris dans un moment ; louvois à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. les pleurs & le désespoir des citoiens amoureux de la liberté, n'empéchérent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, & que louvois ne prit possession de la ville. vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriére la plus forte de la france. 30 sept. 1681.

Le roi ne ménageait pas plus l'espagne ; il demandait dans les païs-bas la ville d'alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oubliés, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'espagne, il fit bloquer la ville de luxembourg.

En même tems il achetait la forte ville de casal d'un petit prince duc de mantouë, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédéces-

ceſſeurs de louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'europe recommencérent. l'empire, la hollande, la ſuéde même mécontente du roi, firent un traité d'aſſociation. les anglais menacérent, les eſpagnols voulurent la guerre, le prince d'orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puiſſance n'oſait alors porter les premiers coups.

Le roi, craint par tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. il portait enfin ſa marine au de-là des eſpérances
1680. des français & des craintes de l'europe.
1681. il eut ſoixante-mille matelots. des loix,
1682. auſſi ſévéres que celles de la diſcipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes groſſiers dans le devoir. l'angleterre & la hollande, ces puiſſances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mèr, ni de ſi bonnes loix. des compagnies de cadets dans les places frontiéres, & des gardes-marines dans les ports, furent inſtituées & compoſées de jeunes-gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres païés du tréſor public.

Le port de toulon ſur la méditérranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal, & des magazins magnifiques ſur

ſur l'ocean, le port de breſt ſe formait avec la même grandeur. dunkerque, le havre de grace, ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. la nature était forcée à rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons, & quelques-uns d'avantage. ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. ſes eſcardes, ſous le commandement de duquêne, nettoiaient les mers infeſtées par les corſaires de tripoli & d'algèr. il ſe veangea d'algèr avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut duë à cette attention qu'il avait, d'exciter tous les genies de ſon ſiécle. cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. il y avait un jeune homme nommé bernard renaud, connu ſous le nom du petit renaud, qui ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, était un excellent marin à force de génie. colbert, qui déterrait le mérite dans l'obſcurité, l'avait ſouvent appellé au conſeil de marine, même en préſence du roi. c'était par les ſoins & ſur les lumieres de renaud, que l'on ſuivait depuis peu une méthode plus réguliere & plus facile, pour la conſtruction des vaiſſeaux. il oſa propoſer dans le conſeil, de bombarder

algèr avec une flote. on n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pûssent n'être pas posés sur un terrain solide. la proposition révolta, il essuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, détermina le roi, à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux duquêne, qui était chargé de l'entreprise, & qui n'en attendait aucun succès. duquêne &
28. oct. les algériens furent étonnés de l'effet des
1681. bombes. une partie de la ville fut écrasée & consumée. mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la france, où il fut inventé.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de colbert. louvois faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. de plus on bâtissait huninge, sar-louis, les forteresses de stras-

ſtrasbourg, mont-roial, &c. & pendant que le roiaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voiait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaiſirs. les étrangers venaient en foule admirer la cour de louis XIV. ſon nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & ſa gloire étaient encor relevés par la faibleſſe de la plûpart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. l'empereur léopold avait alors à craindre les hongrois révoltés, & ſur-tout les turcs qui, appellés par les hongrois, venaient inonder l'allemagne. la politique de louis perſécutait les proteſtans en france, parce qu'il croiait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait ſous main les proteſtans de hongrie, qui pouvaient le ſervir. ſon ambaſſadeur à la porte avait preſſé l'armement des turcs. l'armée ottomane, forte de deux cent-mille combattans, augmentée encor des troupes hongroiſes, ne trouvant ſur ſon paſſage ni villes fortifiées, telles que la france en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra juſqu'aux portes de vienne, après avoir tout renverſé ſur ſon paſſage.

L'empereur léopold quitta d'abord vienne avec précipitation, & ſe retira juſqu'à lintz, à l'approche des turcs; &

quand il ſut qu'ils avaient inveſti vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin juſqu'à paſſau, laiſſant le duc de lorraine, à la tête d'une petite armée déja entamée en chemin par les turcs, ſoûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'empire.

Perſonne ne doutait, que le grand-viſir cara muſtapha, qui commandait l'armée ottomane, ne ſe rendît bien-tôt maître de la faible & petite capitale de l'allemagne, que les impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. on touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV eſpéra avec beaucoup de vraiſemblance, que l'allemagne, déſolée par les turcs, & n'aiant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, ſerait obligée de recourir à la protection de la france. il avait une armée ſur les frontieres de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes turcs, que ſes négociations y avaient amenés. il pouvait ainſi devenir le protecteur de l'empire & faire ſon fils roi des romains.

Le chef-d'œuvre de ſa politique fut d'être encor généreux, en ménageant de ſi grands intérêts. il leva le blocus de luxembourg, quand les turcs furent auprès de vienne. » je ne veux que le » bien de la chrétienté (fit-il dire aux

eſpa-

espagnols) » je ne veux point attaquer un » prince chrétien, quand les turcs sont » dans l'empire, ni empêcher l'espagne » de secourir l'empereur. » il ménageait ainsi sa politique & sa gloire. mais contre toute attente, vienne fut délivrée. la présomption du grand-visir, & le mépris brutal qu'il avait pour les chrétiens, le perdirent. il ne pressa pas assez le siége. jean sobieski eut le tems d'arriver; & avec le secours du duc de lorraine, il n'eut qu'à se présenter devant la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. l'empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. il y rentra, lorsque son libérateur sortait de l'église, où l'on avait chanté le *te deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *il fut un homme envoié de Dieu nommé jean.* jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que léopold.

Alors le roi de france, n'aiant plus rien à ménager, reprit ses prétentions, & recommença ses hostilités. il fit bombarder, assiéger & prendre luxembourg, courtrai, dixmude, en flandre. il s'empara de trèves, & en démolit les fortifications; tout cela, pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de nimégue. les impériaux & les espagnols négociaient avec lui à ratisbonne, pendant qu'il prenait leurs villes; &

la paix de nimégue enfrainte fut changée en une trève de vingt-ans, par laquelle le roi garda la ville de luxembourg & sa principauté.

Il était encore plus redouté sur les côtes de l'afrique, où les français n'étaient connus avant lui, que par les esclaves que faisaient les barbares.

avril 1684. Algèr, deux fois bombardée, envoia des députés lui demander pardon, & recevoir la paix; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & païérent encor de l'argent, ce qui est la plus grande punition des corsaires.

Tunis, tripoli, firent les mêmes soumissions. il n'est pas inutile de dire, que lorsque damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans algèr tous les esclaves chrétiens au nom du roi de france, il se trouva parmi eux beaucoup d'anglais, qui étant déja à bord, soûtinrent à damfreville, que c'était en considération du roi d'angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. alors le capitaine français fit appeller les algériens, & remettant les anglais à terre; *ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi: le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection: je vous les remets; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'angleterre.* tous les anglais furent remis

aux

aux fers. la fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de charles second, & le respect des nations pour louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la porte ottomane, tels que celui du sopha; tandis qu'il humiliait les peuples d'afrique, qui sont sous la protection du grand-seigneur.

La république de génes s'abaissa encor plus devant lui, que celle d'algèr. génes avait vendu de la poudre & des bombes aux algériens. elle construisait quatre galéres pour le service de l'espagne. le roi lui défendit, par son envoié saint-olon son gentil-homme ordinaire, de lancer à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. les génois, irrités de cette entreprise sur leur liberté & comptant trop sur le secours de l'espagne, ne firent aucune satisfaction. aussitôt quatorze gros vaisseaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates, sortent du port de toulon. seignelai, nouveau secretaire de la marine, & à qui le fameux colbert son pere avait déja fait éxercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flote. ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité,

voulait être à la fois guerrier & ministre ; avide de toute espece de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. le vieux duquêne commandait les vaisseaux, le duc de mortemar les galéres; mais tous deux étaient les courtisans du secretaire d'état. on arrive devant

17 mars 1684. génes : les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de génes *la superbe*. quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de saint-pierre d'aréne. alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. le roi éxigea, que le doge de génes & quatre principaux sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de versailles; & de peur que les génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fut continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de génes, qui ôte cet dignité à tout doge absent un moment de la ville.

22 fev. 1685. Impérialé lescaro doge de génes, avec les sénateurs lomelino, garébardi, durazzo, salvago, vinrent à versailles faire tout ce que le roi éxigeait d'eux. le doge, en

en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait souvent : son discours & ses marques de soumission étaient dictés par seignelai. le roi l'écouta, assis & couvert ; mais comme, dans toutes les actions de sa vie il joignait la politesse à la dignité, il traita lescaro & les sénateurs, avec autant de bonté que de faste. les ministres louvois, croïssi & seignelai, leur firent sentir plus de fierté. aussi le doge disait : *le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ses ministres nous la rendent.* ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. tout le monde sait, que le marquis de seignelai, lui aiant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à versailles ; il répondit : *c'est de m'y voir.*

L'extrême goût que louis XIV avait pour les choses d'éclat, fut encor bien plus flaté, par l'ambassade qu'il reçut de siam, païs où l'on avait ignoré jusqu'alors que la france éxistât. il était arrivé, par une de ces singularité qui prouvent la supériorité des européans sur les autres nations, qu'un grec, fils d'un cabaretier de céphalonie, nommé phalk constance, était devenu *barcalon*, c'est-à-dire, premier ministre, ou grand-visir du roiaume de siam. cet homme, dans le dessein de se faire roi, & dans le besoin qu'il avait

de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux anglais ni aux hollandais; ce sont des voisins trop dangereux dans les indes. les français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de coromandel, & avaient porté dans ces extrêmités de l'asie, la réputation de leur roi. constance crut louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendrait de si loin sans être attendu. la religion dont les ressorts font joüer la politique du monde depuis siam jusqu'à paris, servit encor à ses desseins.
1664. il envoia, au nom du roi de siam son maître, une solemnelle ambassade, avec de grands présens à louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. la grandeur du roi flatée & sa religion trompée, l'engagerent à envoier au roi de siam deux ambassadeurs, six Jésuites; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cent soldats. mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. constance périt, victime de son ambition: quelque peu des français qui resterent auprès de lui, furent massacrés; d'autres obligés de fuir; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condamnée par le suc-
cesseur

cesseur du roi de siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait louis XIV à se distinguer en tout des autres rois, paraissait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de rome. odescalchi fils d'un banquier du milanais, était alors sur le trône de l'église, sous le nom d'innocent XI. c'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien; mais prince courageux, ferme & magnifique. il secourut, contre les turcs, l'empire & la pologne de son argent, & les vénitiens de ses galéres. il condamnait avec hauteur la conduite de louis XIV, uni contre des chrétiens avec les turcs. on s'étonnait, qu'un pape prit si vivement le parti des empereurs, qui se disent rois des romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans rome. mais odescalchi était né sous la domination aûtrichienne. il avait fait deux campagnes dans les troupes du milanais. l'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications, qu'un roi de france peut donner à un pape, sans rompre de communion avec lui. il y avait depuis long-tems dans rome un abus difficile à déraciner, parce-qu'il était fondé sur un point d'honneur,

 dont

dont se piquaient tous les rois catholi-
1685. ques. leurs ambassadeurs à rome éten-
1686. daient le droit de franchise & d'asile af-
1687. fecté à leurs maisons, jusqu'à une très
1688. grande distance, qu'on nomme *quartier*. ces prétentions, toujours soutenues, rendaient la moitié de rome un asile sûr à tous les crimes. par un autre abus, ce qui entrait dans rome sous le nom des ambassadeurs, ne païait jamais d'entrée, le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape innocent XI obtint enfin de l'empereur, du roi d'espagne, de celui de pologne, & du nouveau roi d'angleterre jacques second prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. le nonce ranucci proposa à louis XIV de concourir, comme les autres rois, à la tranquillité & au bon ordre de rome. louis, très mécontent du pape, répondit: « qu'il ne s'était jamais réglé sur l'exemple d'autrui, & que c'était à lui à servir d'exemple. » il envoia à rome le marquis de lavardin en ambassade, pour braver le pape. lavardin entra dans rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre-cent gardes de la marine, de quatre-cent officiers volontaires, & de deux-cent hommes de livrée, tous armés. il prit possession de son palais, de ses

ses quartiers & de l'église de saint-louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. le pape est le seul souverain, à qui on pût envoièr une telle ambassade: car la supériorité, qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier; & la faiblesse de son état fait qu'on l'outrage toujours impunément. tout ce qu'innocent XI put faire, fut de se servir, contre le marquis de lavardin, des armes usées de l'excommunication; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'emploier comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'étrée, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de france à rome. d'étrée, aiant été obligé de voir souvent le marquis de lavardin, ne put être ensuite admis à l'audiance du pape, sans recevoir l'absolution: envain il s'en défendit: innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toujours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours soutenuë par les souterrains de

la

la politique, voulut donner un électeur à cologne. occupé du soin de diviser ou de combattre l'empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de furstemberg évêque de strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la derniere guerre, comme un allemand vendu à la france.

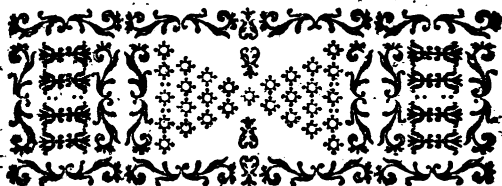
Le chapitre de cologne, comme tous les autres chapitres d'allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par-là devient électeur. celui qui remplissait ce siége, était ferdinand de baviere, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. il était malade à l'extrémité. l'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promesses, firent élire le cardinal de furstemberg comme coadjuteur; & après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évéché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. l'empereur & le pape innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune baviére, frere du dernier mort. le roi se vangea

du

du pape en lui ôtant avignon, & prépara oct. 1688.
la guerre à l'empereur. il inquiéttait en même-tems l'électeur palatin, au sujet des droits de la princesse palatine, *madame*, seconde femme de *monsieur*; droits ausquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. la guerre, faite à l'espagne en 1667 pour les droits de marie thérése malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.



CHA-



CHAPITRE QUATORZIÈME.

Le roi jacques détrôné par son gendre guillaume trois, & protégé par LOUIS XIV.

LE prince d'orange, plus ambitieux que louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un stadhouder de hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. il voulait abaisser le roi de france, & détrôner le roi d'angleterre. il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'europe contre la france. l'empereur, une partie de l'empire, la hollande, le duc de lorraine, s'étaient d'abord secrettement unis en 1686. à ausbourg; ensuite l'espagne & la savoie

voie s'unirent à ces puissances. le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. tous les princes d'italie étaient pour eux. dans le nord, la suéde était alors du parti des impériaux, & le danemarck était un allié inutile de la france. plus de six-cent-mille protestans, fuiant la persécution de louis, & emportant avec eux hors de france leur argent, leur industrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'europe exciter les puissances déja animées à la guerre. (on parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi jacques.

Jacques roi d'angleterre, successeur de charles second son frere, était catholique comme lui; mais charles n'avait bien voulu souffrir qu'on le fit catholique sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frere : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en angleterre. jacques au contraire, attaché depuis sa jeu-

nesse

nesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti & le zéle. s'il eût été mahométan, ou de la religion de confucius, les anglais n'eussent jamais troublé son régne. mais il avait formé le dessein d'établir dans son roiaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces roialistes-républicains, comme la religion de l'esclavage. c'est une entreprise quelquefois très aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. constantin, clovis, gustave-vaza, la reine élisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moiens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires ; une profonde politique & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquait à jacques.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'europe étaient despotiques ; que ceux de suéde & de danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la pologne & l'angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la roiauté. louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits.

esprits. il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire; aiant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins; mettant en prison sept évêques anglicans, qu'il eut fallu gagner; ôtant les privilèges à la ville de londres, à laquelle il devait plustôt en accorder de nouveaux; renversant avec hauteur des loix qu'il fallait sapèr en silence; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de rome disaient en plaisantant: « qu'il fallait l'excommunier, »comme un homme qui allait perdre le »peu de catholicisme, qui restait en an»gleterre. » le pape innocent XI n'espérait rien des entreprises de jacques, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite peters. ce jésuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'angleterre, poussait son maître au précipice. les principales têtes de l'état se réunirent en secret contre les desseins du roi. ils députérent vers le prince d'orange. leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le prince d'orange équipa une flote, qui devait porter quatorze à quinze-mil-

le hommes. ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre , qui jouissait à peine de cinq-cent-mille livres de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flote, les cœurs des états-généraux, étaient à lui. il était roi véritablement en hollande par sa conduite habile, & jacques cessait de l'être en angleterre par sa précipitation. on publia d'abord, que cet armement était destiné contre la france. le secret fut gardé par plus de deux-cent personnes. barillon ambassadeur de france à londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de jacques que de celles de l'europe, fut trompé le premier. louis XIV ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems & que la flote du prince son gendre était à la voile. tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. ses vaisseaux laisserent passer ceux de son ennemi. il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée de vingt-mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la reflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu ; mais il
1688. leur laissa le loisir de se déterminer. plusieurs officiers généraux l'abandonnérent ;

rent ; entre autres, ce fameux churchil, aussi fatal depuis à louis qu'à jacques, & si illustre sous le nom de duc de marleborough. il était favori de jacques, sa créature, le frere de sa maîtresse, son lieutenant-général dans l'armée ; cependant il le quitta, & passa dans le camp du prince d'orange. le prince de danemarck, gendre de jacques, enfin sa propre fille la princesse anne, l'abandonnérent.

Alors se voiant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre ; aiant contre lui ses deux filles, ses propres amis, haï des sujets même qui étaient encor dans son parti, il désespéra de sa fortune. la fuite, derniere ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'orange dans son propre palais ; après avoir vu sa garde relevée sans coup-férir par celle du prince ; chassé de sa maison, prisonnier à rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son roiaume ; il alla chercher un asile en france.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté d'angleterre. la nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si longtemps contestées, des droits du roi & de

cer

ceux du peuple ; & aiant prescrit au prince d'orange les conditions ausquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme marie, fille du roi jacques. dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'europe, que sous le nom de guillaume III, roi légitime d'angleterre, & libérateur de la nation. mais en france, il ne fut regardé que comme le prince d'orange usurpateur des états de son beau-pere.

janv. 1689. Le roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un duc de modéne, & le prince de galles encor enfant, implorer la protection de louis XIV. la reine d'angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait le roi de france, de cette profusion de magnificence qu'on voiait à versailles, & sur-tout de la maniere dont elle fut reçuë. le roi alla au devant d'elle jusqu'à chatou. *je vous rends, madame*, lui dit-il, *un triste service ; mais j'espére vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* ce furent ses propres paroles. il la conduisit au château de saint-germain, où elle trouva le même service qu'aurait eû la reine de france ; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espèce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix-mille louis d'or sur sa toilette. les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. on lui régla six-cent-mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. il eut les officiers du roi, & ses gardes. toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son trône. jamais le roi ne parut si grand; mais jacques parut petit. ceux qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. il ne voiait guéres que des jésuites. il alla descendre chez eux à paris, dans la ruë saint-antoine. il leur dit, qu'il était jésuite lui-même; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. il s'était fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies par quatre jésuites anglais, étant encor duc d'yorck, cette pusillanimité dans un prince, jointe à la maniere dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égaïaient tous les jours à faire des chansons sur lui. chassé d'angleterre, on s'en mocquait en france. on ne lui savait nul gré d'être catholique. l'archevêque de reims, frere de louvois, dit tout haut

haut à saint-germain dans son antichambre : *voilà un bon homme, qui a quitté trois roiaumes pour une messe.* il ne recevait de rome que des indulgences & des pasquinades. enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le prince d'orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi son beau-pere, l'ambassadeur du roi catholique à la haie, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voiage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir jacques toucher les écroüelles au petit couvent des anglaises ; soit que les rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de france ; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier édouard.

Le roi le fit bientôt conduire en irlande, où les catholiques formaient encor un parti, qui paraissait considérable. une escadre, de treize vaisseaux du premier rang, était à la rade de brest pour le transport. tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver jacques à saint-germain, furent dé-

défraïés jusqu'à brest aux dépens du roi de france. un ambassadeur (c'étoit monsieur d'avaux) était nommé auprès du roi détrôné, & le suivit avec pompe. des armes, des munitions de toute espece, furent embarquées sur la flote; on y prota jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. le roi alla lui dire adieu à saint-germain. là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant : *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* à peine le roi jacques était-il débarqué en irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de château-renaud, & une infinité de navires de transport le suivirent. 12 mai 1689. cette flote, aiant mis en fuite & dispersé la flote anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & aiant pris dans son retour sept vaisseaux marchands hollandais, revint à brest, victorieuse de l'angleterre, & chargée des dépouilles de la hollande.

Bientôt après, un troisiéme secours partit encor de brest, de toulon, de rochefort. mars 1690. les ports d'irlande & la mèr de la manche étaient couverts de vaisseaux français. enfin tourville vice-amiral de france, avec soixante & douze grands

vaisseaux, rencontra une flote anglaise & hollandaise d'environ soixante voiles. on se battit pendant dix heures ; tourville, château-renaud, d'étrée, némond, y signalérent leur courage & une habileté, qui donnérent à la france un honneur, auquel elle n'était pas accoûtumée. les anglais & les hollandais, jusqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les français avoient appris depuis si peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. dix-sept de leurs vaisseaux brisés & demâtés, allérent échouer & se brûler sur les côtes. le reste alla se cacher vers la tamise, ou entre les bancs de la hollande. il n'en coûta pas une seule chaloupe aux françois. alors, ce que louis XIV souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva ; il eut l'empire de la mer : empire qui fut à la vérité de peu de durée. les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flotes. seignelai, qui osait tout, fit venir les galéres de marseille sur l'océan. les côtes d'angleterre virent des galéres pour la premiére fois. on fit, par leur moien, une descente aisée à tinmouth. on brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. les armateurs de saint-malo & du nouveau port de dunkerque s'enrichissaient, eux & l'état,

juillet 1690.

l'état, de prises continuelles: enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mèrs que les vaisseaux français.

Le roi jacques ne seconda pas en irlande ces secours de louis XIV. il avait avec lui près de six-mille français & quinze-mille irlandais. la riviére de boine était entre son armée & celle du roi guillaume. cette riviére était guéable; on n'avait de l'eau, que jusques sous les épaules. mais, après l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée irlandaise, il fallait encor traverser un marais: ensuite on trouvait un terrain escarpé, qui formait un retranchement naturel. le roi guillaume fit passer son armée en trois endroits, engagea la bataille. les irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en france & en espagne, ont toûjours mal combattu chez eux. il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soûmise à l'autre. les anglais ont toûjours eû sur les irlandais, la supériorité du génie, des richesses & des armes. jamais l'irlande n'a pu secouer le joug de l'angleterre, depuis qu'un simple seigneur anglais la subjugua. les français combattirent à la journée de la boine: les irlandais s'enfuirent. leur roi jacques, n'aiant paru dans l'engage- juillet 1690.

ment ni à la tête des français ni à la tête des irlandais, se retira le premier. il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occasions, où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. le roi guillaume, qui avait eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en france. cette fausse nouvelle fut reçuë à paris avec une joie indécente & honteuse. quelques magistrats subalternes encouragérent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations : on sonna les cloches. on brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentaient le prince d'orange, comme on brûle le pape dans londres. on tira le canon de la bastille, non point par les ordres du roi, mais par le zéle inconsidéré d'un commandant subalterne. on croirait, sur ces marques d'alegresses, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétenduë d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. tous ceux qui ont écrit, & francais & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi guillaume. cependant, si on veut faire attention aux circonstances du temps & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces trans-

ports

ports de joie. les bourgeois & le peuple ne savent guéres craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. loin d'avoir de la terreur au nom de guillaume, le commun des français avait alors l'injustice de le mépriser. il avoit presque toûjours été battu par les généraux français. le vulgaire ignorait, combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. guillaume, vainqueur de jacques en irlande, ne paraissait pas encor aux yeux des français, un ennemi digne de louis XIV. paris, idolâtre de son roi, le croiait réellement invincible. les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. la pluspart des parisiens, nés sous le régne de louis & façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un usurpateur comme un sacrilége. le petit peuple, qui avait vû jacques aller tous les jours à la messe, détestait guillaume hérétique. l'image d'un gendre & d'une fille aiant chassé leur pére, d'un protestant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de louis XIV, transportaient les parisiens d'une espéce de fureur; mais les gens sages pensaient modérément.

Jacques revint en france, laissant son rival gagner en irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône. les flo-

tes françaises furent occupées alors à ramener les français, qui avaient inutilement combattu ; & les familles irlandaises catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en france des libéralités du roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. les caractéres de guillaume & de jacques firent tout. ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le roi guillaume après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée gallowai, fit pendre quelques citoiens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. de deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir, qui devait l'emporter

Il restait à jacques quelques villes en irlande, entre autres limerick, où il y avait plus de douze-mille soldats. le roi de France, soûtenant toûjours la fortune de jacques, fit passer encor trois-mille hommes de troupes réglées dans limerick. pour surcroît de libéralité, il envoia tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. quarante vaisseaux de transport, escortés de douze

vais-

vaisseaux de guerre, apportérent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cent maçons, des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six-mille hommes; des vivres, des habits & jusqu'à vingt-six-mille paires de souliers. limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. jacques ne vint point : limerick se rendit : les vaisseaux français revinrent encor, & ne ramenérent en france qu'environ vingt-mille irlandais, tant soldats que citoïens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que louis XIV ne se rebuta pas. il soutenait alors une guerre difficile contre presque toute l'europe. cependant il tenta encor de changer la fortune de jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en angleterre avec vingt-mille hommes. ils étaient assemblés entre cherbourg & la hogue. plus de trois-cent navires de transport étaient prêts à brest. tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de normandie. 29 juil. 1992.

d'étrée arrivait du port de toulon avec trente autre vaiſſeaux. s'il y a des malheurs cauſés par la mauvaiſe conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. le vent, d'abord favorable à l'eſcadre de d'étrée, changea; il ne put joindre tourville. ſes quarante-quatre vaiſſeaux furent attaqués par les flotes d'angleterre & de hollande, fortes de près de cent voiles. la ſupériorité du nombre l'emporta. les français cédérent, après un combat de dix heures. ruſſel amiral anglais les pourſuivit deux jours. quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portaient cent-quatre piéces de canon, échouérent ſur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer brûler par les ennemis. le roi jacques, qui du rivage avait vu ce déſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.

Ce fut le premièr échec, que reçut ſur la mèr la puiſſance de louis XIV. ſeignelai, qui après colbert ſon pére avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. pontchartrain, élevé de la premiére préſidence de bretagne à l'emploi de ſecretaire d'état de la marine, ne la laiſſa point périr. le même eſprit régnait toûjours dans le gouvernement. la france eut, dès l'année qui ſuivit la diſgrace de la hogue, des flotes auſſi nombreuſes

breuses, qu'elle en avait eû déja ; car tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'étrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports ; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement 1696. plus considérable que tous les précédens, pour conduire jacques en angleterre à la tête de vingt-mille français. mais cette flote ne fit que se montrer ; les mesures du parti de jacques, aiant été aussi mal concertées à londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en france.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. ceux qui les tramérent, périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire, que quand mêmes elles eûssent réussi, il n'eût jamais recouvré son roiaume. il passa le reste de ses jours à saint-germain, où il vécut des bienfaits de louis, & d'une pension de soixante & dix-mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille marie, par laquelle il avoit été détrôné. il mourut en 1700 à saint-germain. quelques jésuites irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. on parla même de faire canonizèr à rome, après sa mort, ce roi

que rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de rois furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si long-temps infortunée. le premier des rois d'écosse ses ayeux, qui eut le nom de jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les anglais. jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. marie stuart sa petite fille, chassée de son trône, fugitive en angleterre, aiant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des juges anglais, & eut la tête tranchée. charles premier petit-fils de marie, roi d'écosse & d'angleterre, vendu par les écossais, & jugé à mort par les anglais, mourut sur un échafaut dans la place publique. jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roiaumes; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses péres, que pour faire périr ses amis par des bour-

bourreaux; & nous avons vu le prince charles-édouard, réunissant en vain les vertus de ses péres & le courage du roi jean sobiesky son aïeul maternel, éxécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroiables. si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui persécuta la maison de stuart pendant plus de trois-cent années.





Chapitre quinziéme.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que guillaume trois envahissait l'écosse, l'angleterre & l'irlande, jusqu'en 1697.

N'aiant pas voulu rompre le fil des affaires d'angleterre, je me raméne à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais

mais eû de supérieure, avait à combattre l'empereur & l'empire, l'espagne, les deux puissances maritimes l'angleterre & la hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef, la savoie, & presque toute l'italie. un seul de ces ennemis, tel que l'anglais & l'espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la france; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. louis XIV eut presque toûjours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. les armées en allemagne & en flandre se montérent plus d'une fois à cent-mille combattans. les places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. le roi avait quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant le troupes de la marine. ni l'empire turc si puissant en europe, en asie & en afrique, ni l'empire romain plus puissant encore, n'en eut jamais d'avantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. ceux qui blâmaient louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entiérement déclarés, ni tous réunis. le prince d'orange n'était pas encor sorti du téxel, pour aller

chasser le roi son beau-pére ; & déja la france avait des armées sur les frontiéres de la hollande & sur le rhin. le roi avoit envoié en allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille hommes, son fils le dauphin, qu'on nommait *monseigneur* ; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mére. il était âgé de vingt-sept ans. c'était pour la premiere fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assûré par son caractére, qu'il n'en
22 sept. 1688. abuserait pas. le roi lui dit publiquement à son départ : *mon fils, en vous envoiant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite : allez le montrer à toute l'europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi soit mort.*

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux, que le roi eût choisi. son pére lui écrivait : *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-general, commandant mes armées en allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé, pour que le fils de louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçut pas un affront. le maréchal de duras commandait réellement

l'ar-

l'armé. boufiers avait un corps de troupes en deçà du rhin ; le maréchal d'humiéres un autre vers cologne, pour observer les ennemis. heidelberg, maience, étaient pris. le siége de philispbourg, préalable toûjours nécessaire quand la france fait la guerre à l'allemagne, était commencé. vauban conduisait le siége. tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. il imitait la conduite de son pere ; s'exposant autant qu'il le fallait ; jamais en téméraire ; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son pére.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours : on prit manhein en trois jours ; francken-dal en deux ; spire, tréves, wormes & oppenheim se rendirent, dès que les français furent à leurs portes. 11 nov. 1688. 15 nov. 1688.

Le roi avait résolu de faire un désert du palatinat, dès que ces villes seraient prises. il avait la vuë d'empêcher les ennemis d'y sûbsister, plus que celle de se venger de l'électeur palatin, qui n'avait

d'autre

d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, en s'uniſſant au reſte de l'allemagne contre la france. il vint à l'armée un ordre de louis ſigné louvois, de tout réduire en cendres. les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéïr, firent donc ſignifier, dans le cœur de l'hivèr, aux citoiens de toutes ces villes ſi floriſſantes & ſi bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fèr &
fevr. 1689. par les flâmes. hommes, femmes, vieillards, enfans, ſortirent en hâte. une partie fut errante dans les campagnes; une autre ſe réfugia dans les païs voiſins; pendant que le ſoldat, qui paſſe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'éxécute jamais ceux de clémence, brulait & ſaccageait leur patrie. on commença par manheim, ſéjour des électeurs: leurs palais furent détruits, comme les maiſons des citoiens; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du ſoldat, qui croiait y trouver des tréſors; leurs cendres furent diſperſées. c'était pour la ſeconde fois, que ce beau païs était déſolé ſous louis XIV: mais les flâmes, dont turenne avait brulé deux villes & vingt villages du palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparaiſon de ce dernièr in-

incendie. l'europe en eut horreur. les officiers, qui l'éxécutérent, étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. on les rejettait sur le marquis de louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur, que produit un long ministére. il avait en effet donné ces conseils; mais louis avait été le maitre de ne les pas suivre. si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. il signa, du fond de son palais de versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un pais, parce qu'il ne voiait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre; mais de plus-près, il n'en eût vu que l'horreur. les nations, qui jusques-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, criérent alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eûssent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre : louis, en couvrant ses frontiéres de cent-mille soldats, avait appris à l'allemagne à faire de pareils efforts. cette contrée, plus peuplée que la france, peut aussi fournir de plus grandes armées. on les léve, on les assemble, on les paie plus difficilement :

elles

elles paraissent plus tard en campagne; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne, aussi redoutables que les français le sont au commencement. le duc de lorraine charles v les commandait. ce prince toûjours dépouillé de son état par louis XIV, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur léopold; il l'avait rendu vainqueur des turcs & des hongrois. il vint, avec l'électeur de brandebourg, balancer la fortune du roi de france. il reprit bonne & maience, mauvaises places; mais défenduës d'une maniére qui fut regardée comme un modéle de défense de places. bonne ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége,
21 oct. 1689. après que le baron d'asfeld, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général.

Le marquis d'uxelles depuis maréchal de france, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoians, fit, pour défendre maience, des dispositions si bien entenduës, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. il fit même quelquefois deux sorties en plein jour; enfin il fallut se rendre faute de

de poudre, au bout de sept semaines. cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même & par la manière dont elle fut reçuë dans le public. paris, cette ville immense pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'uxelles comme un homme timide & sans jugement. cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théâtre, reçut des huées du public: on lui cria, *maience*. il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce tems-là, le maréchal d'humiéres fut battu à valcour sur la sambre aux païs-bas, par le prince de waldeck; juin 1689. mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la france. louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. le roi & louvois, qui n'aimaient pas le maréchal de luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. il commanda les armées aux païs-bas. louvois ou corrigeait des choix trop hazar-
dés,

dés, ou en faisait de bons. catinat alla commander en italie. on se défendit bien en allemagne sous le maréchal de lorges. le duc de noailles avait quelque succès en catalogne; mais en flandre sous luxembourg, & en italie sous catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. ces deux généraux étaient alors les plus estimés en europe.

Le maréchal duc de luxembourg avait dans le caractére des traits du grand condé, dont il était l'éléve; un génie ardent, une éxécution promte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connoissances, mais vaste & peu réglé; plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même souvent aimé quoique contrefaît & d'un visage peu agréable; aiant plus de qualités d'un héros, que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. il avoit commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause, qui était juste. il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux gardes-françaises. en 1667 il

fit

fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de lille, une action qui demandait de la tête & du courage. le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. il s'éleva par dégrez, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, & n'aiant point l'affectation de paraître trop les mépriser. la galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en italie. il avait en tête le duc de savoie, victor amédée, prince alors sage, politique, & encor plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son païs; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme général. il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de catinat. le général français en profita, & gagna une pleine victoire à la vuë 18 août 16--

bourg disputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de leuze, action très singuliére, où vingt-
17 sept. 1691. huit escadrons de la maison du roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'année ennemie.

Le roi reparut encor au siége de namur, la plus forte place des païs-bas, par sa situation au confluent de la sambre & de la meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. il prit la ville en huit-
juin. 1692. jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de luxembourg empéchait le roi guillaume de passer la mêhaigne à la tête de quatre-vingt-mille hommes, & de venir faire lever le siége. le roi retourna encor à versailles après cette conquête ; & luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. ce fut alors que se donna la bataille de steinkerque, celébre par l'artifice & la valeur. un espion, que le général français avait auprès du roi guillaume, est découvert. on le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de luxembourg. sur ce faux avis luxembourg prend avec raison des mesures, qui le devaient faire battre. son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déja mise enfuite, & le général le sait à peine. sans un excès

excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eûssent la bonne volonté de le faire; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

Luxembourg était malade; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. il avait dans son armée le duc de chartres, depuis régent du roiaume, petit-fils de france, qui n'avait pas alors quinze ans. il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de france encor enfant, chargeant avec la maison du

8. août 1692.

roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand condé servaient tous deux de lieutenans-généraux: l'un était louis de bourbon, nommé monsieur le duc, l'autre, armand prince de conti; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation; monsieur le duc, d'un naturel plus austére, aiant peut-être des qualités plus solides, & le prince de conti de plus brillantes: appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toûjours que le prince de condé lui avait fait la guerre.

Le prince de conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. monsieur le duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. le duc de vendôme, petit-fils de henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. il servait depuis l'âge de douze ans; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. son frére le grand prieur était auprés de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chasser

fèr un corps d'anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. la maison du roi & les anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. le carnage fut grand. les français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportérent enfin ; & quand les anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufiers, depuis maréchal de france, accourait dans ce moment même de quelques lieuës du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. le roi guillaume, ayant perdu environ sept-mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encor la campagne. la victoire, duë à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus floriffante noblesse du roiaume fit à la cour, à paris & dans les provinces, un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le duc, le prince de conti, messieurs de vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuples. leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs

regards. les hommes portaient alors des cravates de dentelles, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. les princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portérent des ornemens faits sur ce modéle; on les appella des *steinkerques*. toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. le peuple s'attroupait par-tout autour des princes; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi guillaume par une marche de sept lieuës, & le battit à nerwinde. nerwinde est un village près de la guette, à quelques lieuës de bruxelles. guillaume eut le tems de se mettre en bataille. luxembourg & les princes emportérent le village deux fois l'épée à la main: l'ennemi le reprenait, dès que luxembourg tournait d'un autre côté; enfin le général & les princes l'emportérent une troisiéme fois, & la bataille fut gagnée. peu de journées furent

plus

plus meurtriéres ; il y eut environ vingt-mille morts, douze-mille des alliés & huit-mille français. c'est à cette occasion qu'on disait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis*, que de *te deum*. 29. juillet 1693.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. les alliés, battus à fleurus, à steinkerque, à nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une maniere complette. le roi guillaume fit toûjours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. la cathédrale de paris était remplie des drapeaux ennemis. le prince de conti appellait le maréchal de luxembourg, *le tapissier de notre-dame*. on ne parlait que de victoires. cependant louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la hollande & de la flandre, toute la franche-comté, sans donnèr un seul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies, on ne pouvait même faire le siége de bruxelles.

Le maréchal de lorges avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de spirebach : il avait même pris le vieux duc de wirtemberg : il avait pénétré dans son païs ; mais après l'avoir envahi par une 1 et 2 sept. 1692.

 victoi-

victoire, il avait été contraint d'en sortir. monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager heidelberg, que les ennemis avaient repris; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le maréchal de catinat ne put, après sa victoire de stafarde & la conquête de la savoie, garantir le dauphiné d'une irruption de ce même duc de savoie; ni après sa victoire de la marsaille, sauver l'importante ville de casal.

27 mai 1694. En espagne, le maréchal de noailles gagna aussi une bataille sur le bord du tèr. il prit girone & quelques petites places: mais il n'avait qu'une armée faible; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant barcelone. les français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toûjours renaissante. il commençait à devenir difficile en france de faire des recruës, encor plus de trouver
1694. de l'argent. la rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. on périssait de misére, au bruit des *te deum* & parmi les réjouïssances. cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes françaises, diminuait déja un peu. louis XIV. cessa de
1691. paraître à leur tête. louvois était mort:
on

on était très mécontent de barbésieux son fils. enfin la mort du maréchal de luxembourg, sous qui les soldats se croiaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la france. janvier 1695.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les anglais voulurent brûler saint-malo & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des français. il y avait déja longtems, qu'on avait hazardé de pareilles machines en europe. c'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les français avaient inventé; & ce fut par cet art, que dieppe, le havre de grace, saint-malo, dunkerque & calais, furent bombardés par les flottes anglaises. dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons réguliéres & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. vingt maisons seulement au havre de grace furent écrasées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renversées. c'est en ce sens, juillet 1694. et 1695.

que la médaille frappée en hollande est vraie, quoique tant d'auteurs français se soient récriés sur sa fausseté. on lit dans l'éxergue en latin : *le port du havre brûlé & renversé, &c.* cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après la conquête de namur fut perduë. on avait en france prodigué des éloges à louis XIV, pour l'avoir prise ; & des railleries & des satires indécentes contre le roi guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes.

Guillaume s'en rendit maître, de la même maniere qu'il l'avait vu prendre. il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avait été la sienne quand louis XIV l'assiégea. il y trouva de nouvelles fortifications, que vauban avait faites. la garnison française, qui la défendit, était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de boufiers se jetta dans la place avec sept régimens de dragons. ainsi namur était défenduë par seize-mille hommes, & prête à tout moment d'être secouruë par prés de cent-mille. le maréchal de boufiers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoien,

citoien, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie.

Les mémoires du marquis de feuquiéres lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle; il lui en reproche encor dans la défense de lille, qui lui a fait tant d'honneur. ceux qui ont écrit l'histoire de louis XIV, ont copié servilement le marquis de feuquiéres pour la guerre, ainsi que l'abbé de choisi pour les anecdotes. ils ne pouvaient pas savoir que feuquiéres, d'ailleurs excellent officier & connaissant la guerre par principes & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'aristarque des généraux & quelquefois le zoïle. il altére des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes. il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui. on disait qu'il était le plus brave homme de l'europe, parce qu'il dormait au milieu de cent-mille de ses ennemis. sa capacité n'aiant pas été récompensée par le bâton de maréchal de france; il emploia trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumiéres qui eûssent été très utiles, s'il eût eû l'esprit aussi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de villeroi,

plus de fautes & de plus essentielles, qu'à boufflers. villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt-mille hommes, devait secourir namur : mais quand même les maréchaux de villeroi & de boufflers eûssent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare); il fallait, par la situation du terrain, que namur ne fût point secouruë & se rendît tôt ou tard. les bords de la méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrété les secours du roi guillaume, arrétérent alors nécessairement ceux du maréchal de villeroi.

Le maréchal de boufflers, le comte de guiscard gouverneur de la ville, le comte de laumont du châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les ouvrages sont bien conduits, & que la saison est favorable; on sait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. le roi guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtérent plus de tems qu'à louis XIV.

Le roi, pendant qu'il perdait namur, fit bombarder bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait sur le roi d'espagne, de ses villes bombardées par les anglais. tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis. sept. 1695.

C'est, depuis deux siécles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre europe. nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrêmités de l'asie & de l'amérique. les indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorgèr & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les français n'avaient de colonies dans les grandes indes, que celle de pontichéri, formée par les soins de colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. les hollandais s'en saisirent aisément, & ruinérent aux indes le commerce de france à peine établi.

1695. Les anglais détruisirent les plantations de la france à saint-domingue. un ar-
1696. mateur de brest ravagea celles qu'ils avaient en afrique dans l'île de gambie. les armateurs de saint-malo portérent le fèr & le feu à terre-neuve sur la côte orientale qu'ils possédent. leur île de la jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brulés, leurs côtes saccagées.

1695. Pointis chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du roi & de quelques corsaires de l'amérique, alla surprendre, au-delà de la ligne, la ville de carthagé-
mai. ne, magazin & entrepôt des trésors que
1697. l'espagne tire du méxique. le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt-millions de nos livres, & le gain dix-millions. il y a toûjours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrémes que causent ces expéditions glorieuses.

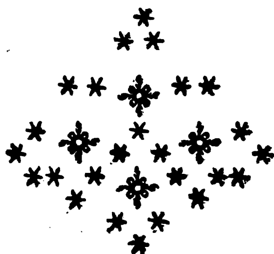
Les vaisseaux marchands de hollande & d'angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de france, & surtout de dugué-trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flotes, pour avoir la réputation de dragut ou de barberousse. les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands français, parce qu'il y en avais.

vait moins. la mort de colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

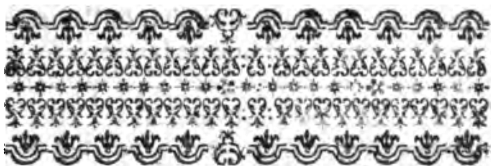
Le résultat des expéditions de terre & de mèr, était donc le malheur universel. ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre louis XIV était armé contre son neveu le roi d'espagne, contre l'électeur de bavière dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin, contre l'électeur palatin dont il brûla les états après avoir marié monsieur à la princesse palatine. le roi jacques fut chassé du trône par son gendre & par sa fille. depuis même, on a vû le duc de savoie ligué encor contre la france où l'une de ses filles était dauphine, & contre l'espagne où l'autre était reine. la pluspart des guerres entre les princes chrétiens, sont des espéces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. guillaume réussit toûjours pleinement en angleterre & en irlande. ailleurs les succès furent balancés. quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'éxamine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pére, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa

ſa religion & ſes droits: je dis ſeulement, que s'il y a quelque juſtice ſur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi jacques, de le chaſſer de ſa maiſon.



CHA-



Chapitre seizième.

Paix de risvick: état de la france & de l'europe: mort & testament de charles second, roi d'espagne.

La france conservait encor sa supériorité sur tous ses ennemis. elle en avait accablé quelques-uns, comme la savoie & le palatinat. elle faisait la guerre sur les frontieres des autres. c'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. un coup porté à propos l'eût fait chanceler. quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut

que

que dans leur division ou dans la paix : louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-amédée duc de savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plustôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. ce fut à lui que la cour de france s'adressa. le comte de tessé, depuis maréchal de france, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à turin. le maréchal de catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. il n'était pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de savoie à recevoir ses avantages. on lui rendait son pais : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage du jeune duc de bourgogne, fils de monseigneur héritier de la couronne de france, avec sa fille. on fut bientôt d'accord : le duc & catinat conclurent le traité à

juillet 1696. notre-dame de lorette, où ils allérent sous prétexte d'un pélérinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. le pape (c'était alors innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation. son but était de délivrer à la fois l'italie, & des invasions des français, & des taxes continuelles que l'empereur éxigeait

geait pour païer ses armées. on voulait que les impériaux laissassent l'italie neutre. le duc de savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. l'empereur répondit d'abord par des refus; car la cour de vienne ne se déterminait guéres qu'à l'extrémité. alors le duc de savoie joignit ses troupes à l'armée française. ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de louis XIV. on amena sa fille en france, pour épouser à onze ans le duc de bourgogne qui en avait treize. après la défection du duc de savoie, il arriva, comme à la paix de nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. l'empereur accepta d'abord la neutralité d'italie. les hollandais proposérent le château de riswick près de la haie, pour les conférences d'une paix générale. quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. il avait quatre-vingt-mille hommes en flandre sous villeroi. le maréchal de choiseuil en avait quarante-mille sur les bords du rhin. catinat en avait encor autant en piémont. le duc de vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les dégrez depuis celui de garde du roi comme un soldat de fortune, commandait en catalogne, où il gagna un com- août 1697.

combat, où il prit barcelone. ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. la cour de rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à nimégue. le roi de suéde charles XI fut le médiateur. enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui furent l'effet de sa politique, & qui devaient le mettre en état d'être plus grand & plus puissant que jamais.

sept. octob. 1697.

Le roi d'espagne, usé de maladies & cassé avant quarante ans, tendait vers sa fin. la postérité de charles-quint allait s'éteindre en lui. il n'avait plus d'enfans. la nature donnait des droits à louis XIV sur la couronne d'espagne, comme au petit-fils de philippe III par la reine anne d'autriche; & au dauphin, comme au petit-fils de philippe IV par marie-thérése.

Le grand projet de louis XIV était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-pére & du grand-pére de son fils, dans l'autre branche de la maison d'aûtriche. il espérait que la maison de bourbon en arracherait au moins quelque

que démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiére. les renonciations autentiques de la femme & de la mére de louis XIV ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. dans ce dessein qui aggrandissait ou la france ou la maison de bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toûjours soupçonneuses. la paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices. il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

Le roi rendit donc aux espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les pirénées, & ce qu'il venait de leur prendre en flandre dans cette derniére guerre, luxembourg, mons, ath, courtrai. il reconnut, pour roi légitime d'angleterre, le roi guillaume, traité jusqu'alors de prince d'orange, d'usurpateur & de tyran. il promit de ne donnèr aucun secours à ses ennemis. le roi jacques, dont le nom fut ômis dans le traité, resta dans saint-germain, avec le nom inutile de roi, & des pensions de louis XIV. il ne fit plus que des

des manifestes ; sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déja oublié de l'europe.

Les jugemens rendus par les chambres de brisac & de mètz contre tant de souverains, & les réunions faites à l'alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuses, furent abolis ; & les bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'empire fribourg, brisac, kehl, philipsbourg. on se soumit à raser les forteresses de strasbourg sur le rhin, le fort-louis, trarbach, le mont-roial ; ouvrages, où vauban avait épuisé son art, & le roi ses finances. on fut étonné dans l'europe, & indigné en france, que louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. harlai, créci & calliéres, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la cour, ni à la ville ; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministére. la cour de louis XIV leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la france. les courtisans, plus empressés qu'éclairés, ne savaient pas que, sur ce traité honteux en apparence, louis voulait fonder sa grandeur.

Ce fut enfin par cette paix, que la france rendit la lorraine à la maison qui

la

la possédait depuis sept-cent années. le duc charles v, appui de l'empire & vainqueur des turcs, était mort. son fils léopold prit, à la paix de riswick, possession de sa souveraineté ; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale : mais on ne put lui ôtèr un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets ; droit, dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter, que la derniére postérité apprenne, qu'un des plus petits souvérains de l'europe, a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. il trouva la lorraine désolée & déserte : il la repeupla, il l'enrichit. il l'a conservée toûjours en paix, pendant que le reste de l'europe a été ravagé par la guerre. il a eû la prudence d'être toûjours bien avec la france, & d'être aimé dans l'empire ; tenant heureusement ce juste milieu qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connoissaient plus. sa noblesse, réduite à la derniére misére, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. voiait-il la maison d'un gentil-homme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens : il païat leurs dettes ; il mariait leurs

filles ;

filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. sa cour était formée sur le modéle de celle de france. on ne croiait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de versailles à lunéville. à l'éxemple de louis xiv, il faisait fleurir les belles lettres. il a établi dans lunéville une espéce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'allemagne venait se former. on y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé, que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vu, longtems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. il a laissé, en mourant, son exemple à suivre

aux

aux plus grands rois ; & il n'a pas peu ſervi à préparèr à ſon fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que louis XIV ménageait la paix de riswick pour partager la ſucceſſion d'eſpagne, la couronne de pologne vint à vaquer. cette couronne était alors la ſeule élective au monde. citoiens & étrangers y peuvent prétendre, il faut deux choſes pour y parvenir, ou un mérite aſſez éclatant & aſſez ſoûtenu par les intrigues pour entraîner les ſuffrages, (comme il était arrivé à jean ſobieski dernier roi) ; ou bien des tréſors aſſez grands pour acheter ce roiaume, qui eſt preſque toûjours à l'enchére.

L'abbé de polignac, depuis cardinal, eut d'abord aſſez d'adreſſe, pour diſpoſer les ſuffrages en faveur de ce prince de conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à ſteinkerque & à nerwinde. il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les conſeils du roi ; monſieur le duc avait autant de réputation que lui à la guerre ; monſieur de vendôme en avait davantage : cependant ſa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de ſe faire valoir, que jamais on ne poſſéda mieux que lui. polignac, qui avait celui de perſuader, détermina d'abord

les

les esprits en sa faveur. il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'auguste électeur de saxe prodiguait. le prince de conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du roiaume. auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontiéres de pologne. le prince de conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de polignac. il fallait, ou que louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât dequoi l'emporter sur son rival. le ministére français passa pour en avoir fait trop, en envoiant le prince de conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de dantzig. le ministére français s'est souvent conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. le prince de conti ne fut pas seulement reçu à dantzig. ses lettres de change y furent protestées. les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de saxe, assuraient déja la couronne à son rival. il revint, avec la gloire d'avoir été élu. la france

27 juin 1697.

eut

eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de pologne.

Cette disgrace du prince de conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. le midi de l'europe fut tranquile bientôt après par la paix de riswick. il ne restait plus de guerre que celle que les turcs faisaient à l'allemagne, à la pologne, à venise & à la moscovie. les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. la bataille de zanta, où le prince eugéne battit 1697.
le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept bachas, & de plus de vingt-mille turcs, abaissa l'orgueil ottoman, & procura la paix de carlovitz, où les turcs reçurent la loi. les vénitiens eurent la morée, les 1699.
moscovites asoph, les polonais caminiek, l'empereur la transilvanie. la chrétienté fut alors tranquile & heureuse, on n'entendait parler de guerre, ni en asie, ni en afrique. toute la terre était en paix vers les deux derniéres années du dix-septiéme siécle, époque singuliére & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencérent bientôt. le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers

qui fussent sur la terre. l'un était le czar pierre aléxiovitz, empereur de russie ; & l'autre le jeune charles XII, roi de suéde. le czar pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plustôt le fondateur de son empire. charles XII plus vertueux que le czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commandèr à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems ; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. la désolation du nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du czar, du roi de danemarck & du roi de pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de charles XII, pour lui ravir une partie de ses états. le roi charles, à l'âge de seize ans, les vainquit
1700. tous trois. il fut la terreur du nord, & passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'europe ont eû une autre origine. il s'agissait de recüeillir les dépoüilles du roi d'espagne, dont la mort s'approchait. les puissances qui

qui dévoraient déja en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voions souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans : sa femme, ses parens, des prêtres, des officiers préposés pour recevoir les derniéres volontés des mourans, l'assiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. quelques héritiers consentent à partager ses dépoüilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'empereur léopold étaient au même dégré : tous deux petits-fils de philippe trois : tous deux avaient épousé des filles de philippe IV : ainsi *monseigneur* fils du roi, & joseph roi des romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même dégré. le droit d'aînesse était dans la maison de bourbon, puisque le roi & monseigneur avaient les aînées pour méres : mais la maison de l'empereur comptait pour ses droits, premiérement les renonciations autentiques & ratifiées de louis XIII & de louis XIV à la couronne d'espagne ; ensuite le nom d'aûtriche ; le sang de maximilien, dont léopold & charles II descendaient ; l'union presque toûjours constante des deux branches aûtrichiennes ; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les bourbons ; l'aversion, que la nation

espagnole avait alors pour la nation française; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'espagne.

Non seulement ces deux concurrens se craignaient mutuellement, mais ils avoient encor l'europe à craindre. les puissances & surtout l'angleterre & la hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les souverains, ne pouvaient souffrir que la même tête pût portèr avec la couronne d'espagne, ou celle de l'empire, ou celle de france. guillaume, roi d'angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi charles II, un partage de la monarchie espagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne serait ni du sang de bourbon, ni du sang d'aûtriche. il y avait un jeune prince de baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de philippe IV, femme de l'empereur léopold. une fille de ce léopold & de cette cadette, mariée à l'électeur de baviere maximilien, avait été mére de cet enfant. ce fut sur lui qu'on jetta les yeux. le roi de france y consentit; il se donnait à lui-même par ce partage, la sicile, naples, la province de guipuscoa & beaucoup de villes. l'archiduc charles devait avoir milan. tout le reste de la monarchie était abandonné

à ce jeune prince de baviére ; qui de longtemps ne ſerait à craindre. la france, l'angleterre & la hollande firent ce traité. * la france croiait gagner des états ; l'angleterre & la hollande croiaient affermir le repos d'une partie de l'europe ; toute cette politique fut vaine. le roi moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. on s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour ſon ſuceſſeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur ; qu'il lui donnerait cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maiſon d'aûtriche lui dicteraient un teſtament. il en fit un en effet ; mais il déclara ce même prince de baviére unique héritier de tous ſes états. la nation eſpagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de ſa monarchie, applaudiſſait à cette diſpoſition. la paix ſemblait devoir en être le fruit. cette eſpérance fut encor auſſi vaine que le traité de partage. le prince de baviére, déſigné roi, mourut à bruxelles.

11 oct. 1698.

fevr. 1699.

On accuſa injuſtement de cette mort précipitée la maiſon d'aûtriche, ſur

* Larrey & limiers ſemblent ignorer ce premier traité de partage.

cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. alors recommencérent les intrigues à la cour de madrid, à vienne, à versailles, à londres, à la haie & à rome.

Louis XIV, le roi guillaume & les états-généraux, disposérent encor une fois en idée de la monarchie espagnole. ils assignaient à l'archiduc charles, fils
mars 1700. puîné de l'empereur, la part qu'ils avoient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait milan au duc de lorraine; & la lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la france, devait y être annéxée pour jamais. ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. l'europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. le roi de france, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'espagne, qui se voiait mou-

mourir à la fleur de ſon âge, voulut donner tous ſes états à l'archiduc charles, neveu de ſa femme, ſecond fils de l'empereur léopold. il n'oſait les laiſſer au fils aîné; tant le ſiſtéme de l'équilibre prévalait dans les eſprits, & tant il était ſûr que la crainte de voir l'eſpagne, les indes, l'empire, la hongrie, la bohéme, la lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reſte de l'europe. il demandait que l'empereur léopold envoiât ſon ſecond fils charles à madrid, à la tête de dix-mille hommes; mais ni la france, ni l'angleterre, ni la hollande, ni l'italie, ne l'auraient alors ſouffert: toutes voulaient le partage. l'empereur ne voulait point envoier ſon fils ſeul à la merci du conſeil d'eſpagne, & ne pouvait y faire paſſer dix-mille hommes. il voulait ſeulement faire marcher des troupes en italie, pour s'aſſurer cette partie des états de la monarchie aûtrichienne-eſpagnole. il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legéres. on diſputa, on s'aigrit: la fierté allemande révoltait la hauteur caſtillane. la comteſſe de perlitz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les eſprits qu'elle eût dû gagnèr à madrid; & le conſeil de vienne

les éloignait encor davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur charles VI, appellait toûjours les espagnols d'un nom injurieux. il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. un évêque de lérida ambassadeur de madrid à vienne, mécontent des allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépéches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'aûtriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les espagnols. » les ministres de léopold, écrivait-il, » ont l'esprit fait comme les cornes des » chévres de mon païs, petit, dur & tortu.

Cette lettre devint publique. l'évêque de lérida fut rappellé, & à son retour à madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des espagnols contre les aûtrichiens.

Plusieurs petitesses, qui se mêlent toûjours aux affaires importantes, contribuérent au grand changement qui arriva en europe, & préparérent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maison d'aûtriche les espagnes & les indes. le cardinal portocaréro & les grands d'espagne les plus accrédités, se réunissant pour prévenir le démembrement de la monarchie, persuadérent à charles II, de préferèr un petit-fils de louis XIV à

un

un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mére & de la femme de louis XIV à la couronne d'espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empécher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux roiaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné. c'était en même tems rendre justice aux droits du sang; c'était conserver la monarchie espagnole sans partage. le roi scrupuleux fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape innocent XII, & lui fit la même consultation. le pape, qui croiait voir dans l'affaiblissement de la maison d'aûtriche la liberté de l'italie, écrivit au roi: »que les loix d'espagne & » le bien de la chrétienté éxigeaient de lui, » qu'il donnât la préférence à la maison » de france.« la lettre du pape était du 16 juillet 1700. il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'espagne faisait de cette grande affaire d'état, un cas de conscience.

Louis XIV en fut informé: c'est toute sa part que le cabinet de versailles eut à cet événement. on n'avait pas même alors d'ambassadeur à madrid; & le ma-

réchal d'harcourt avait été rappellé depuis six mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la france voulait soûtenir par les armes, n'y rendait plus son ministére agréable. il n'y avait plus à madrid qu'un secretaire de l'ambassade du maréchal, chargé des affaires. on le qualifie d'envoyé, dans tous les journaux du tems & dans les histoires qui en sont les copies; mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on se donne.

Toute l'europe a pensé que le testament de charles second avait été dicté à versailles. le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son roiaume, les vœux de ses sujets, & même leurs craintes; car le roi de france faisait avancer des troupes sur la frontiére: c'était même le maréchal d'harcourt qui les devait commander. rien n'est plus vrai, que la réputation de louis XIV & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérérent cette révolution. charles d'aûtriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de bourbon, languit encor un mois, &
1 oct. 1700. acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire

que

que quelques mois avant ſa mort, ce monarque fit ouvrir à l'eſcurial les tombeaux de ſon pére, de ſa mére & de ſa premiére femme, marie-louiſe d'orleans, dont il était ſoupçonné d'avoir permis l'empoiſonnement. (voiez le chapitre des anecdotes.) il baiſa ce qui reſtait de ces cadavres; ſoit qu'en cela il ſuivit l'éxemple de quelques anciens rois d'eſpagne; ſoit qu'il voulût s'accoûtumèr aux horreurs de la mort; ſoit qu'une ſecrette ſuperſtition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure, où il devait être porté dans la ſienne.

Son teſtament fut ſi ſecret, que le comte de harrac, ambaſſadeur de l'empereur, ſe flattait encor que l'archiduc était reconnu ſucceſſeur. il attendit long-tems l'iſſuë du grand conſeil, qui ſe tint immédiatement après la mort du roi. le duc d'abrantes vint à lui les bras ouverts: l'ambaſſadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi; quand le duc d'abrantes lui dit en l'embraſſant, *vengo ad expedir me de la caſa de auſtria. je viens prendre congé de la maiſon d'autriche.*

Ainſi, après deux-cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontiéres des états eſpagnols, la maiſon de france eut d'un trait de plume la monar-

chie entiére, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eu l'espérance de cette succession. on s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de ministres & d'historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toujours. tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'harcout, & des ministres espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques, & des erreurs populaires. le marquis de torci, qui gouvernait alors les affaires étrangéres en france, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de sa main. mais le roi d'espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un roi si long-tems son ennemi, pensait toûjours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. le duc d'anjou, petit-fils de louis XIV, n'était appellé à la succession d'espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de france; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de louis XIV rappellait l'archiduc charles (depuis l'empereur charles VI, portait expressément que l'empire & l'espagne ne seraient jamais réunis sous un même souverain.

Louis

Louis XIV pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la france. il pouvait accepter le testament qui était un avantage pour sa maison. il est certain que la matiére fut mise en délibération. il n'y eut de toutes les têtes du conseil, que le seul chancelier pontchartrain, qui fut d'avis de s'en tenir au traité. il voiait les dangers d'une nouvelle guerre à soûtenir. louis les voiait aussi; mais il était accoûtumé à ne les pas craindre. il accepta le testament; & rencontrant, au sortir du conseil, les princesses de conti avec madame la duchesse : *eh-bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous ?* puis sans attendre leur réponse : *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je sai bien que je serai blâmé*.

Les actions des rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toûjours tant de critiques, que le roi d'angleterre lui-même essuia des reproches dans son parlement; & ses ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. les anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre guillaume qui avait fait le traité, & contre louis XIV qui le rompait.

L'europe parut d'abord dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe & de l'impuiſſance, quand elle vit la monarchie d'eſpagne ſoûmiſe à la france, dont elle avoit été trois-cent ans la rivale. louis XIV ſemblait le monarque le plus heureux & le plus puiſſant de la terre. il ſe voiait à ſoixante & deux ans, entouré d'une nombreuſe poſtérité ; un de ſes petits-fils allait gouverner ſous ſes ordres l'eſpagne, l'amérique, la moitié de l'italie, & les pais-bas. l'empereur n'oſait encor que ſe plaindre.

Le roi guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraiſſait plus un ennemi dangereux. il lui fallait le conſentement de ſon parlement, pour faire la guerre ; & louis avait fait paſſer ſix-millions de livres en angleterre, avec leſquels il eſpérait diſpoſer de plûſieurs voix de ce parlement. guillaume & la hollande, n'étant pas aſſez forts pour ſe déclarer, écrivirent à philippe V comme au roi légitime d'eſpagne. louis XIV était aſſuré de l'électeur de bavière, pére du jeune prince qui était mort déſigné roi d'eſpagne. cet électeur, gourverneur des païs-bas au nom du dernier roi charles II, aſſurait tout d'un coup à philippe V la poſſeſſion de la flandre, & ouvrait dans ſon électorat le

fevr. 1701.

chemin

chemin de vienne aux armées françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. l'électeur de cologne, frére de l'électeur de baviére, était aussi intimement lié à la france que son frére; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de bourbon étant alors incomparablement le plus fort. le duc de savoie, déja beau-pére du duc de bourgogne, allait l'être encor du roi d'espagne; il devait commander les armées françaises en italie. on ne s'attendait pas, que le pére de la duchesse de bourgogne & de la reine d'espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Le duc de mantouë, vendu à la france par son ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison française dans mantouë. le milanais reconnut le petit-fils de louis XIV sans balancer. le portugal même, ennemi naturel de l'espagne, s'unit d'abord avec elle. enfin de lisbonne à anvers, & du danube à naples, tout paraissait être aux bourbons. le roi était si fièr de sa prospérité, qu'en parlant au duc de la rochefoucault au sujet des propositions que l'empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes: *vous les trouverez encor plus insolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi guillaume, ennemi jusqu'au tom-

tombeau de la grandeur de louis XIV, promit à l'empereur d'armer pour lui l'angleterre & la hollande; il mit encor le danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la haie la ligue déja tramée con-
sept. 1701. tre la maison de france. mais le roi s'en étonna peu; & comptant sur les divisions que son argent devait jetter dans le parlement anglais, & plus encor sur les forces réunies de la france & de l'espagne, il méprisa ses ennemis.

Jacques mourut alors à saint-germain.
16 sept. 1701. le premier pas, que fit louis XIV, ce fut de reconnaître le prince de galles pour roi légitime d'angleterre. peut-être sans cette démarche, le parlement anglais n'eût point pris de parti entre les maisons de bourbon & d'aûtriche; du moins des membres de ce parlement me l'ont assuré. mais reconnoître ainsi pour leur roi un prince proscrit par eux, leur parut un outrage à la nation, & un despotisme qu'on voulait exercer dans l'europe. cet esprit de liberté qui regnait en angleterre, nourri par la haine du pouvoir de louis XIV, disposa la nation à donner tous les subsides que demandait guillaume.

L'empereur léopold commença d'abord cette guerre en italie, dès le printems de l'année 1701. l'italie a toûjours été le

païs

païs le plus chèr à l'ambition des empereurs. c'était celui, où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le tirol & par l'état de venise; car venise, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maison d'aûtriche, que pour celle de bourbon. obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux troupes allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'empereur, pour attaquer louis XIV du côté de l'allemagne, attendait que le corps germanique se fut ébranlé en sa faveur. il avait des intelligences & un parti en espagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de l'empereur ne se présentait pour les recueillir; & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'angleterre & de hollande. le roi guillaume hâtait les préparatifs. son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'aûtriche, que pour abaisser louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. la mort le prévint dans ce dessein. une chûte de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis; une petite fiévre l'emporta. il 19 mars
mourut, ne répondant rien à ce que des 1702.
prê-

prêtres anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'europe.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. toûjours mesuré dans sa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. on l'appellait, comme on sait, le stathouder des anglais, & le roi des hollandais. il savait toutes les langues de l'europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aiant beaucoup plus de réfléxion dans l'esprit que d'imagination, il affectait de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que louis XIV semblait trop les aimer. sa gloire fut d'un autre genre, que celle du monarque français. ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un roiaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'europe, d'avoir eû les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir mé-

méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à guillaume plustôt qu'à louis. ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frapés de cette hauteur, avec laquelle des ministres & des généraux ont ajoûté des provinces à la france, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un seul état résistèr à tant de puissances; enfin qui admirent plus un roi de france, qui fait donner l'espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-pére; ceux-là donneront à louis XIV la préférence.

A guillaume trois succéda la princesse anne fille du roi jacques & de la fille d'hide avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'angleterre. elle était mariée au prince de danemarck, qui ne fut que son premier sujet. dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. ces mesures étaient les vœux de la nation. un roi fait ailleurs entrèr aveuglément ses peuples dans

tou-

toutes ses vuës ; mais à londres un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'angleterre & de la hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'espagne l'archiduc charles fils de l'empereur, ou du moins pour résistèr aux bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les siécles. la hollande devait, pour sa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. il s'en fallait beaucoup que la vaste monarchie espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. une province de marchands, presque toute subjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'espagne, de naples, de la flandre, du pérou & du méxique. l'angleterre promettait quarante-mille hommes. il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. l'angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes, dans la seconde année, au lieu de quarante ; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontiéres de france, en espagne, en italie, en irlande, en amérique, & sur ses flotes, deux-cent vingt-mille soldats & matelots combattans : dépense presqu'in-
croia-

croiable, pour qui considérera que l'angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la france, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vraisemblable, aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. les anglais ont porté toûjours le plus grand fardeau de cette alliance. les hollandais ont insensiblement diminué le leur : car après tout, la république des états-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce; & l'angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de bourbon: & cependant le petit-fils de louis XIV régnait déja paisiblement dans madrid; & louis, au commencement du siécle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. mais ceux, qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'europe & surtout dans celle de france, commençaient à craindre quelques revers. l'espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de charles-quint, l'était encor davantage dans les premiers jours d'un régne d'un bourbon. la maison d'aûtriche avait des partisans dans plus d'une province de

cette

cette monarchie. la catalogne semblait prête à secoüer le nouveau joug, & à se donnèr à l'archiduc charles. il était impossible, que le portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la maison d'aûtriche. son intérêt visible était de nourir chez les espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont lisbonne ne pouvait que profiter. le duc de savoie, à peine beau-pére du nouveau roi d'espagne, & lié aux bourbons par le sang & par les traités, paraissait déja mécontent de ses gendres. cinquante-mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux-cent-mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti. il lui fallait au moins le monferrat & une partie du milanais. les hauteurs, qu'il essuiait des généraux français & du ministére de versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. il avait déja quitté brusquement le parti de l'empire, pour la france. il était vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la france, il s'en détacherait à la premiére occasion.

Quant à la cour de louis XIV & à son roiaume, les esprits fins y appercevaient déja un changement, que les gros-

grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. le roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes; il voiait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & fascinés par une longue prospérité. madame de maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit, nécessaires pour soûtenir la gloire d'un état. elle contribua à faire donner le ministére des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créatute chamillard, plus honnête homme que ministre, & qui avait plû au roi par la modestie de sa conduite, lors qu'il était chargé de saint-cyr. malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que colbert & louvois avaient à peine soûtenus. le roi, comptant sur sa propre expérience, croiait pouvoir dirigèr heureusement ses ministres. il avait dit, après la mort de louvois, au roi jacques: *j'ai perdu un bon ministre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* lorsqu'il choisit barbésieux, pour succéder à louvois dans le ministére de la guerre; *j'ai formé votre pére*, lui dit-il, *je vous formerai de même.*

il

il en dit à peu-près autant à chamillard. un roi, qui avait travaillé si long-temps & si heureusement, semblait avoir droit de parlèr ainsi.

A l'égard des généraux qu'il emploiait, ils étaient souvent génés par des ordres précis, comme des ambassadeurs, qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. il dirigeait avec chamillard, dans le cabinet de madame de maintenon, les opérations de la campagne. si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministére de chamillard. on donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au sortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt-ans de service. cette différence ne fut ensuite que trop sensible, dans plus d'une occasion, où un colonel expérimenté eût pu empéchèr une déroute. les croix de chevaliers de saint-louis, récompense inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministére de cha-

chamillard. on les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. la discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soûtenuë par louvois, tomba dans un relâchement funeste: ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. la facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre produisaient ce désordre. de-là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi. on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. les magazins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. ceux donc, qui voïaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la france aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la france de plus grandes prospérités que jamais.





Chapitre dixseptième.

Guerre de 1701 : conduite du prince eugéne, du maréchal de villeroi, du duc de vendôme, du duc de marleborough, du maréchal de villars, jusqu'en 1703.

Le premier général, qui balança la supériorité de la france, fut un français ; car on doit appeller de ce nom le prince eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de charles-emmanuel duc de savoie. son pére, le comte de soissons, établi en france, lieutenant-général des armées & gouverneur

neur de champagne, avait épousé olimpe mancini, l'une des niéces du cardinal mazarin. de ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à paris ce prince si dangereux depuis à louis XIV, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. on l'appellait d'abord en france le chevalier de carignan. il demanda au roi une simple compagnie de cavalerie, qui lui fut refusée, parce qu'il était trop lié avec les princes de conti alors en disgrace. il prit le petit collet & le nom d'abbé de savoie: il demanda une abbaïe, & il fut refusé encore. enfin ne pouvant réussir auprès de louis XIV, ni dans l'église, ni dans l'épée, il alla servir l'empereur contre les turcs en hongrie en 1684, avec les princes de conti, qui y avaient déjà fait une campagne glorieuse. le roi fit ordonnèr aux princes de conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voiage, de revenir. l'abbé de savoie fut le seul qui n'obéït point. il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la france. le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans: *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtisans assurérent que l'abbé de savoie serait toûjours un esprit dérangé & un homme incapable de tout. on en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels

oct. 1663.

il ne faut jamais juger les hommes. ce prince, trop méprisé à la cour de france, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse & de hauteur, aiant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. il a fait des fautes, comme tous les généraux; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. il est parvenu à humilier la grandeur de louis XIV. & à gouverner l'empire: & dans le cours de ses victoires & de son ministére, il a méprisé également le faste & les richesses. il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de vienne. âgé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les turcs, & des fautes commises par les impériaux dans les derniéres guerres, où il avait servi contre la france. il descendit en italie par le trentin sur les terres de venise avec trente-mille hommes, & la liberté entiére de s'en servir comme il le voudrait. la cour défendit d'abord au maréchal de catinat de s'opposer au passage du prince eugéne; soit pour ne point commettre le premièr acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main: soit pour ménager les vénitiens; qui étai nt

taient pourtant moins dangereux que l'armée allemande. cette faute de la cour en fit commettre d'autres à catinat. rarement réussit-on, quand on fait un plan qui n'est pas le sien. on sait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce païs, tout coupé de riviéres & de ruisseaux, d'empéchèr un ennemi habile de les passer. le prince eugéne joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité promte d'éxécution. la nature du terrain aux bords de l'adige faisait encor, que l'armée ennemie était plus ramassée, & la française plus étenduë. catinat voulait allèr à l'ennemi; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formérent des cabales contre lui. il eut la faiblesse de ne se pas faire obéïr. la modération de son esprit lui fit faire cette grande faute. eugéne força d'abord le poste de carpi, auprès du canal blanc, défendu par saint-fremont, qui ne suivit pas en tout les ordres du général, & qui se fit battre. après ce succès, l'armée allemande fut maîtresse du païs entre l'adige & l'adda; elle pénétra dans le bressan, & catinat recula jusques derriére l'oglio. beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paroissait sage; & il faut encor ajoûter, que le défaut des munitions promises par le ministre, la ren-

dait néceſſaire. les courtiſans, & ſurtout ceux qui eſpéraient de commander à la place de catinat, firent regarder ſa conduite comme l'opprobre du nom français. le maréchal de villeroi perſuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. la confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en italie. le maréchal de catinat, malgré les victoires de ſtafarde & de la marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de villeroi, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eû toûjours ſa faveur : il avait été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs : c'était un homme d'une figure agréable & impoſante, très brave, très honnête homme, bon ami, vrai dans la ſociété, magnifique en tout. mais ſes ennemis diſaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaiſir de commander, que des deſſeins d'un grand capitaine. ils lui reprochaient un attachement à ſes opinions, qui ne déférait aux avis de perſonne.

Il vint en italie donner des ordres au maréchal de catinat, & des dégoûts au duc de ſavoie. il faiſait ſentir, qu'il penſait en effet qu'un favori de louis XIV, à la tête d'une puiſſante armée, était fort au-

au dessus d'un prince : il ne l'appellait que mons de savoie : il le traitait comme un général à la solde de france, & non comme un souverain, maître des barriéres que la nature a mises entre la france & l'italie. l'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle était nécessaire. la cour pensa, que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée française, dont environ six à sept-mille soldats piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. le maréchal de villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. le duc de savoie avait le vain titre de généralissime; mais le maréchal de villeroi l'était. il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince eugéne au poste de chiari près de l'oglio. les officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. villeroi dit au duc de savoie qu'il fallait marcher, & envoya un aide de camp ordonner de sa part au maréchal

de catinat d'attaquer. catinat se fit répéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les officiers qu'il commandait: *allons donc,*
11 sept. 1701. dit-il, *messieurs, il faut obéïr.* on marcha aux retranchemens. le duc de savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la france. catinat chercha à se faire tuer. il fut blessé; mais tout blessé qu'il était, voiant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite; après quoi il quitta l'armée, & vint à versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

Le prince eugéne conserva toûjours sa supériorité sur le maréchal de villeroi. enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité
2. févr. 1702. dans crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. il se léve en hâte, monte à cheval, la premiére chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. le maréchal aussitôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange, le prince eugéne était déja dans crémone, un prêtre, nommé bozzoli, prévôt de sainte-marie la

neuve,

neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égoût. quatre-cent soldats, entrés par cet égoût dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince eugéne entre avec quatre-mille hommes. tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était espagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de villeroi fût éveillé. le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. le gouverneur espagnol se montre d'abord dans les ruës avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil: tous les officiers généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du comte de revel lieutenant-général & du marquis de prâlin. le hazard confondit la prudence du prince eugéne.

Le chevalier d'entragues devait faire ce jour là dans la ville une revuë du régiment des vaisseaux, dont il était colonel; & déja les soldats s'assemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le prince eugéne entrait par l'autre. d'entragues commence à courir par les ruës avec ses soldats. il résiste aux allemans qu'il rencontre. il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. les of-

ficiers, les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nuds, sans commandant, sans ordre, remplissent les ruës, les places publiques. on combat en confusion; on se retranche de ruë en ruë, de place en place. deux régimens irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des impériaux. jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défenduë avec tant de valeur. la garnison était d'environ cinq-mille hommes. le prince eugéne n'en avait pas encore introduit plus de quatre-mille. un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du pô: les mesures étaient bien prises. un autre hazard les dérangea toutes. ce pont du pô, mal gardé par environ cent soldats français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers allemans, qui dans l'instant que le prince eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer: il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de crémone du côté du nord par la porte du pô, & qu'ils courussent au pont. ils y allaient; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre: les cuirassiers prennent une ruë pour une autre: ils allongent leur chemin. dans ce petit intervalle

valle de tems, les irlandais se jettent à la porte du pô : ils combattent & repoussent les cuirassiers : le marquis de prâlin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours, que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville est sauvée.

Le prince eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de villeroi & plusieurs officiers généraux prisonniers, mais aiant manqué crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des français & des irlandais lui ôtérent.

Le maréchal de villeroi, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractére, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. le roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blamât si hautement son choix, s'échappa à dire : *on se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori* : terme, dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. le duc devendôme fut aussitôt nommé pour aller commander en italie.

Le duc de vendôme, petit-fils de henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. il n'était fièr qu'avec des princes : il se rendait l'égal de tout le reste. c'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de vendôme ; ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. il ne passait pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le prince eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. il négligeait trop les détails : il laissait périr la discipline militaire ; la table & le sommeil lui dérobaient trop de tems, aussi bien qu'à son frére. cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé, mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumiéres que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toûjours, moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le prince eugéne.

Ce

Ce désordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'éxemple; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits, on l'a vu manquer souvent du nécessaire. son frére le grand prieur, qui commanda sous lui en italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petits-fils de henri quatre, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eû honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel vendôme fit contre eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriéres, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de luzara, pour laquelle

les *te deum* furent chantés à vienne & à
15. août 1702. paris. vendôme était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince eugéne en personne; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la france n'avait plus aucun avantage.

5. janv. 1703. Au milieu de ces combats, & des siéges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles secrettes arrivent à versailles, que le duc de savoie, petit-fils d'une sœur de louis XIII. beau-pére du duc de bourgogne, beau-pére de philippe V, va quitter les bourbons, & marchande l'appui de l'empereur. on s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. mais l'empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé, le montferrat mantoan, aléxandrie, valence, les païs entre le pô & le tanaro, & plus d'argent que la france ne lui en donnait. cet argent devait être fourni par l'angleterre; car l'empereur en avait à peine pour soudoier ses armées. l'angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la cause commune. si le duc de savoie viola les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des souverains. l'événement seul a fait voir à la fin, qu'il

ne

ne manqua pas au moins dans son traité, aux loix de la politique. mais il y manqua dans un autre point bien essentiel; ce fut en laissant ses troupes à la merci des français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. le duc de vendôme les fit désarmer. elles n'étaient, à la vérité, que de cinq-mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de savoie. 19. août 1703.

A peine la maison de bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend, que le portugal est déclaré contre elle. pierre, roi de portugal, reconnaît l'archiduc charles pour roi d'espagne. le conseil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de pierre second, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encor une ville : il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'éxécution, vigo, baionne, alcantara, badajox, une partie de l'estramadoure, tous les païs situés à l'occident de la riviere d'argent en amérique; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en espagne.


TAYLOR INST. OXFORD

Le roi de portugal, le prince de darmstadt ministre de l'archiduc, l'amirante de castille son partisan, implorérent même le secours du roi de maroc. non-seulement ils firent des traités avec ces barbares,

bares; pour avoir des chevaux & du bled : mais ils demandérent des troupes. l'empereur de maroc, muley ismaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoyer ses troupes, qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté, & honteuses pour le roi de portugal : il demandait en ôtage un fils de ce roi, & des villes. le traité n'eut point lieu. les chrétiens se déchirérent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des barbares. ce secours d'afrique ne valait pas pour la maison d'aûtriche, celui d'angleterre & de hollande.

Churchil, comte & ensuite duc de marleborough, déclaré général des troupes anglaises & hollandaises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la france, qu'on eût vu depuis plusieurs siécles. il n'était pas comme ces généraux, ausquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. il gouvernait alors la reine d'angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine. il menait le parlement par son crédit, & par celui

de

de godolphin grand trésorier, dont le fils épousa sa fille. ainsi maître de sa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. il avait, par dessus tous les généraux de son tems, cette tranquilité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que les anglais appellent *cool head, tête froide.* c'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux anglais sur les français, dans les plaines de poitiers, de créci & d'azincourt.

Marleborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. il alla à la haie, & dans toutes les cours d'allemagne. il persuadait les hollandais de s'épuiser, pour abaisser la france. il excitait les ressentimens de l'électeur palatin. il allait flatter la fierté de l'électeur de brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. il lui présentait la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit-mille soldats, le prince eugéne, de son côté, ne finissait une campagne, que pour aller faire lui-même à vienne les préparatifs de l'autre. on sait si les armées

mées en sont mieux pourvuës, quand le général est le ministre. ces deux hommes, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, furent toûjours d'intelligence : ils conféraient souvent à la haie avec le grand pensionnaire heinsius, ministre qui gouverna la hollande conjointement avec le greffier fagel, avec autant de lumiéres que les barnevelt & les de with, & avec plus de bonheur. ils faisaient tous trois de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'europe, contre la maison de bourbon ; & le ministére de france était alors bien faible, pour résister long-temps à ces forces réunies. le secret de leur projet de campagne, fut toûjours gardé entre eux. ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'éxécution. chamillart au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & joüant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que marleborough eut le commandement des armées confédérées en flandre,

il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre sous turenne. il avait fait autrefois ses premiéres campagnes, volontaire sous ce général. on ne l'appellait dans l'armée, que le bel anglais. mais le vicomte de turenne avait jugé, que le bel anglais serait un jour un grand homme. il commença par élever des officiers subalternes & jusqu'à lors inconnus, dont il démélait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en france l'ordre du tableau. il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toûjours meilleur. il forma d'abord des hommes. il gagna du terrain sur les français sans combattre. le premier mois, le comte d'atlone général hollandais lui disputa 1702.
le commandement; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. le roi de france avait envoié contre lui son petit-fils le duc de bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. le maréchal de boufiers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. mais le duc de bourgogne, après avoir voulu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'anglais, revint à versailles au milieu de la

cam-

sept. et octob. 1702. campagne. boufflers resta seul témoin des succès de marleborough, qui prit venlo, ruremonde, liége, avançant toûjours, & ne perdant pas un moment la supériorité.

Marleborough, de retour à londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans cette monarchie & dans une république; créé duc par la reine, &, ce qui est plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassûrer la fortune de la france, c'était le maréchal duc de villars, alors simple lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généralissime des armées de france, d'espagne & de sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans: homme plein d'audace & de confiance: il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au de-là de son devoir. il déplut quelquefois à louis XIV, & ce qui était plus dangereux, à louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. on lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur. mais enfin on s'était apperçu, qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des fran-

çais

çais on l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laisser languir long-tems.

Il n'y a guéres eû d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. il a été maréchal de france, duc & pair, gouverneur de provence, mais aussi il a sauvé l'état : & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eû à-peu-près les mêmes récompenses. on lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le païs ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. il n'a guéres commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. il fallait qu'il survécût à toute la cour ! pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache, quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le maréchal de villars n'avait point d'art. il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller com-

commander l'armée : *ſire, je vais combattre les ennemis de votre majeſté, & je vous laiſſe au milieu des miens.* il dit aux courtiſans du duc d'orléans, régent du roiaume, devenus riches par ce bouleverſement de l'état appellé ſyſtême : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que ſur les ennemis.* ces diſcours, où il mettait le même courage que dans ſes actions, rabaiſſaient trop les autres hommes, déja aſſez irrités par ſon bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'alſace. le prince de bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre landau, défenduë par mélac pendant quatre mois. ce prince faiſait des progrès. il avait les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. ſon armée était dans ces montagnes du brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immenſe ſéparait les troupes bavaroiſes des francaiſes. catinat commandait dans ſtrasbourg. ſa circonſpection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de bade, avec tant de déſavantage. l'armée de france eût été perduë ſans reſſource, & l'alſace eût été ouverte par un mauvais ſuccès. villars, qui avait réſolu d'être maréchal de france

ou

ou de périr, hazarda ce que catinat n'ôsait faire. il en obtint permission de la cour. il marcha aux impériaux avec une armée inférieure vers friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine : 14. oct.
l'infanterie française gravit au haut de la 1702.
montagne, & attaque l'infanterie allemande retranchée dans des bois.

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés.* à ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. il court à eux, & leur crie : *allons mes amis, la victoire est à nous ; vive le roi*, les soldats répondent *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encor. la plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de bade, après avoir perdu trois-mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieuës à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de friedlingen capitulait, man-

manda cependant à vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *te deum*, plus honteux pour lui que la bataille perduë.

Les français, remis de leur terreur panique, proclamérent villars maréchal de france sur le champ de bataille; & le roi, quinze jours aprés, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de villars joint enfin l'électeur de baviére avec ses troupes victo-
avril rieuses: il se trouve vainqueur de son cô-
1703. té, gagnant du terrain, & maître de la ville impériale de ratisbonne, où l'empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. il mena, ou plustôt il entraîna l'électeur au de-là du danube; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voiant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. le comte de styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt-mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de bade, auprès de donawert. *il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince: *il faut tomber sur styrum, & marcher tout à l'heure.* l'électeur temporisait: il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux & ses

ses ministres. *c'est moi, qui suis votre ministre & votre général*, lui repliquait villars. *vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* le prince, occupé du danger de ses états, reculait encore; il se fâchait contre le général. *eh-bien*, lui dit villars, *si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses bavarois, je vais combattre avec les français*; & aussitôt il donne ordre pour l'attaque. le prince indigné, * & ne voiant dans ce français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. c'était dans les plaines d'hochstet auprès de donawert.

Après la premiere charge, on vit encor un effet de ce que peut la fortune 20. sept. 1703.
dans les combats. l'armée ennemie & la française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de villars se vit presque seul, quelques minutes, sur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. on tua trois-mille impériaux: on en prit qua-

* Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de villars manuscrits; j'y ai lû ces détails. le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui; les deux autres sont d'une main étrangere & un peu différente.

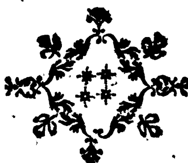
quatre-mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. l'électeur se rendit maître d'ausbourg. le chemin de vienne était ouvert. il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur étoit excusable : il étoit alors battu partout. le duc
6. sept. de bourgogne, aiant sous lui les maréchaux de tallard & de vauban, venait de
14 nov. prendre le vieux brisac. tallard venait
1703. non seulement de reprendre landau ; mais il avait encor défait auprès de spire, le prince de hesse, depuis roi de suede, qui voulait secourir la ville. si l'on en croit le marquis de feuquiéres, (cet officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévére dans ses jugemens) le maréchal de tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une méprise. mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi ; *sire, votre armée a pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

La fortune de la france étant en cet état du côté de l'allemagne, il était à présumer que villars la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur allemande. mais ce même caractére, qui en faisoit un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de baviére. le roi voulait, qu'un géné-

général ne fût fièr qu'avec l'ennemi ; & l'électeur de baviére fut assez malheureux, pour demander un autre maréchal de france.

Villars nécessaire en allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'empereur, fut envoïé alors dans les cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. on parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. louis XIV. avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des cévennes.





CHAPITRE DIXHUITIÉME.

Perte de la bataille de blenheim ou d'hochstet, & ses suites.

Le duc de marleborough était revenu vers les païs-bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. il avoit pris bonne, résidence de l'électeur de cologne. de-là il avait repris la ville d'hui, limbourg; & s'était rendu maître de tout le bas-rhin. le maréchal de villeroi, au sortir de sa prison, commandoit en flandre, & n'était pas plus heureux contre marleborough, qu'il l'avait été contre le prince eugéne. envain le maréchal de boufiers venait de rem-

remporter avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'éckern, contre obdam général hollandais. un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général anglais ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'aûtriche semblait perduë. l'électeur de baviére était maître de passau. trente-mille français, sous les ordres du maréchal de marsin qui avait succédé à villars, inondaient le païs au de-là du danube. des partis couraient dans l'aûtriche. vienne était menacée d'un côté, par les français & les bavarois; de l'autre, par le prince ragotski, à la tête des hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la france & de celui des turcs. alors le prince eugéne accourt d'italie: il vient prendre le commandement des armées d'allemagne: il voit à heilbron le duc de marleborough. ce général anglais que rien ne génait dans sa conduite, & que sa reine & les hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. il prend d'abord avec lui dix-mille anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. il hâte sa marche: il arrive vers le danube auprès de donavert vis-à-vis les lignes de l'électeur de baviére, dans lesquel-

les environ huit-mille français & autant de bavarois retranchés, gardaient les païs conquis par eux. après deux heures de combat, marleborough perce à la tête de trois bataillons anglais, renverse les bavarois & les français. on dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. peu importe à un général le nombre des morts, quant il vient à bout
2. juill. 1704. de son entreprise. il prend donavert : il passe le danube : il met la baviére à contribution.

Le maréchal de villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses premiéres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vuë, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de donavert. le maréchal de tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'opposer à marleborough par un autre chemin, & se joint à l'électeur.

Dans le même tems, le prince eugéne arrive, & se joint à marleborough. enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même donavert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes, où le maréchal de villars avoit gagné une victoire un an auparavant. il était alors dans les cévennes. je sai, qu'aiant reçu une lettre de l'armée de tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la dispo-

disposition des deux armées, & la maniére dont le maréchal de tallard voulait combattre, il écrivit au président de maisons son beaufrére, que, si le maréchal de tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. on montra la lettre à louis XIV.

L'armée de france, en comptant les bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons; ce qui faisait à-peu-près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes; car on fait toûjours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particuliére. on a reproché bien des fautes aux généraux français; la premiére était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, & de donner au maréchal de villeroi le tems de tomber sur les païs-bas dégarnis, ou de s'avancer en allemagne. mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la battre; & que

que la victoire eût détrôné l'empereur. le marquis de feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'électeur, marsin & tallard, avant & après la bataille. une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. j'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de villars, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de tallard était à l'aîle droite; l'électeur avec marsin à la gauche. le maréchal de tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité française, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. c'était lui, qui avait fait les traités de partage. il étoit allé à la gloire & à la fortune par toutes les voyes d'un homme d'esprit & de cœur. la bataille de spire lui avait fait un très grand honneur, malgré les critiques de feuquiéres; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toûjours tort, quelque sage conduite qu'il ait euë.

Mais tallard avait un malheur bien dangereux pour un général: sa vuë était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. ceux, qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que son coura-

gé ardent, tout contraire à celui de marleborough, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entiére. ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. on sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de marsin n'avait jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disoit-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aiant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure: marleborough & ses anglais, aiant passé un ruisseau, chargeaient déja la cavalerie de tallard. ce général, un peu avant ce tems-là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée. c'était déja un assez grand désavantage, que l'armée de tallard combattît, sans que son general fût à sa tête. l'armée de l'électeur & de marsin n'était point encor attaquée par le prince eugéne. marleborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'eugéne eût

eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Sitôt que le maréchal de tallard apprend que marleborough attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la cavalerie française trois fois ralliée, & trois fois poussée. il va vers le village de Blenheim, où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. c'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de marleborough. de ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où marleborough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, poussait la cavalerie française.

Monsieur de feuquiéres se trompe assurément, quand il dit que le maréchal de tallard n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de marsin à la sienne. toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. marleborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées françaises ; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de blenheim & l'armée de tallard, séparée encor de la petite armée qui est dans blenheim.

Le

Le maréchal de tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. la faiblesse de sa vuë lui fait prendre un escadron ennemi pour un français. il est fait prisonnier par les troupes de hesse, qui étaient à la solde de l'angleterre. au moment que le général était pris, le prince eugéne, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. la déroute était déja totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de tallard. la consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jettaient dans le danube, sans savoir où ils allaient. aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de france, enfermés si malheureusement dans blenheim, ou à les faire combattre. le maréchal de marsin fit alors la retraite. le comte du bourg, depuis maréchal de france, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'hochstet; mais ni lui, ni marsin, ni personne, ne songea à cette armée, qui restait encor dans blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. elle était d'onze-mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps.

il y a vingt éxemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses; mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. ils ne pouvaient sortir des ruës étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant un armée victorieuse qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, & par les canons même de l'armée vaincuë, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. l'officier général qui devait les commander, le marquis de clérambaut fils du maréchal de clérambaut, courut demander les ordres au maréchal da tallard: il apprend qu'il est pris: il ne voit que des fuiards: il fuit avec eux, & va se noier dans le danube.

Siviéres, brigadier qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux officiers d'artois & de provence, de marchèr avec lui: plusieurs officiers, même des autres régimens, y accourent: ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. un de leurs officiers, nommé desnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec mylord orknay

orknay d'hamilton. *est-ce un anglais prisonnier que vous nous amenez ?* lui dirent les officiers en l'entourant. *non, messieurs, je suis prisonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre prisonniers de guerre. voilà le comte d'orknay, qui vous offre la capitulation.* toutes ces vieilles bandes frémirent : navarre déchira & enterra ses drapeaux. mais enfin il fallut plier sous la nécessité ; & cette armée se rendit sans combattre. mylord orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation génée. l'europe fut étonnée, que les meilleures troupes françaises eûssent subi en corps cette ignominie. on imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze-mille suédois, se rendant à discrétion aux moscovites en rase campagne, ont justifié les français.

Telle fut la célébre bataille, qui en france a le nom d'*hochstet*, en allemagne de *pleintheim*, & en angleterre de *blenheim*. les vainqueurs y eûrent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince eugéne. l'armée française y fut presque entierement détruite. de soixante-mille hommes, si longtems victorieux,

rieux, on n'en rassembla pas plus de vingmille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorzemille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze-cent officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalérent cette journée. les fuiards se dispersérent; près de cent lieuës de païs furent perduës en moins d'un mois. la baviére entiére, passée sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement aûtrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. l'électeur, se réfugiant à bruxelles, rencontra sur le chemin son frére l'électeur de cologne, chassé comme lui de ses états: ils s'embrassérent en versant des larmes. l'étonnement & la consternation saisirent la cour de versailles, accoûtumée à la prospérité. la nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriérepetit-fils de louis XIV. personne n'osait apprendre au roi une vérité si cruelle. il fallut que madame de maintenon se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible. on a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'empereur fit

fit ériger dans les plaines de blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le roi de france; mais ce monument n'éxista jamais. il n'y a eû que l'angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de marleborough. la reine & le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de *blenheim*. cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. le poëme du célébre adisson, monument plus durable que le palais de blenheim, est compté, par cette nation guerriére & savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de marleborough. l'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de france dispersée laisse aux alliés une carriére ouverte du danube au rhin. ils passent le rhin: ils entrent en alsace. le prince louis de bade, général

néral célébre pour les campemens & pour les marches, investit landau. le roi des romains joseph, fils aîné de l'empereur
16. léopold, vient à ce siége. on prend lan-
& 23. dau : on prend trarbach.
nov.

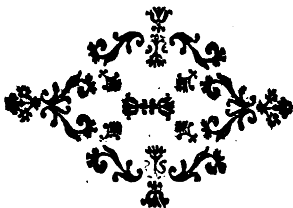
Cent lieuës de païs perduës n'empêchaient pas, que les frontiéres de la france ne fussent encor reculées. louis XIV soûtenait son petit-fils en espagne, & était victorieux en italie. il fallait de grands efforts en allemagne, pour résistèr à marleborough victorieux ; & on les fit. on rassembla les débris de l'armée : on épuisa les garnisons : on fit marcher des milices. le ministére emprunta de l'argent de tous côtés. enfin on eut une armée ; & on rappella, du fond des cévennes, le maréchal de villars pour la commander. il vint, & se trouva près de tréves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général anglais. tous deux voulaient donnèr une nouvelle bataille. mais le prince de bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux anglais, villars eut au moins l'honneur de faire dé-
mai camper marleborough. c'était beaucoup
1705. alors. le duc de marleborough, qui estimait assez le maréchal de villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant : « rendez-moi la justice de
» croire,

» croire, que ma retraite est la faute du » prince de bade; & que je vous estime » encor plus, que je ne suis fâché con- » tre lui.

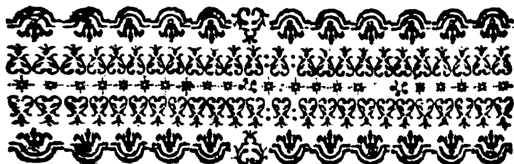
Les français avaient donc encor des barriéres en allemagne. la flandre, où commandait le maréchal de villeroi délivré de sa prison, n'était pas entamée. en espagne, le roi philippe cinq & l'archiduc charles attendaient tous deux la couronne; le premier, de la puissance de son grand-pére, & de la bonne volonté de la pluspart des espagnols; le second, du secours des anglais, & des partisans qu'il avait en catalogne & en arragon. cet archiduc, depuis empereur & alors second fils de l'empereur léopold, n'aiant rien que ce titre, alla presque sans suite à londres implorer l'appui de la reine anne.

Alors parut toute la puissance anglaise. cette nation, si étrangére dans cette querelle, fournit au prince aûtrichien deux-cent vaisseaux de transport, trente-vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un roiaume. mais cette supériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empéchait pas que l'empereur, dans sa lettre à la reine anne, préfer-

par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaictrice le titre de majesté : on ne la traitait que de sérénité, selon le stile de la cour de vienne, que l'usage seul peut justifier.



CHA-



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Pertes en espagne : perte des batailles de ramillies & de turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mèr est inaccessible aux grands navires. une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille

mille vaisseaux & cent-mille hommes. mais cette force même fut la cause de sa prise. il n'y avait que cent hommes de garnison; c'en était assez; mais ils négligeaient un service qu'ils croïaient inutile. le prince de hesse avait débarqué avec dix-huit-cent soldats dans l'isthme qui est au nord derriére la ville; mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. la flote tira envain quinze-mille coups de canon. enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchérent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroier; elle
4. août ne joua point. ils montent sur le mole;
1704. ils s'en rendent maîtres: les troupes y accourent; il falut que cette ville imprenable se rendît. elle est encor aux anglais dans le tems que j'écris. l'espagne, redevenuë une puissance sous le gouvernement de la princesse de parme, seconde femme de philippe cinq & victorieuse depuis en afrique & en italie, voit encor, avec une douleur impuissante, gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mer méditerranée.

Immédiatement après la prise de gibraltar, les anglais, maîtres de cette mer, donnérent, à la vuë de malaga, une bataille

taille navale au comte de toulouse amiral de france : bataille indécise à la vérité ; mais dernière époque de la puissance maritime de louis XIV. son fils naturel, le comte de toulouse, amiral du roiaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galéres. il se retira avec gloire, & sans perte. mais depuis, le roi aiant envoié treize vaisseaux pour attaquer gibraltar tandis que le maréchal de tessé l'assiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flote. une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête : une autre, prise par les anglais à l'abordage, après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'espagne. depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes françaises, ni dans l'océan, ni dans la méditerranée. la marine rentra presque dans l'état dont louis XIV l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eû sous lui leur orient & leur couchant.

26 août 1704.

mars 1705.

Ces mêmes anglais, qui avaient pris pour eux gibraltar, conquirent en six semaines, le roiaume de valence & de catalogne pour l'archiduc charles. ils prirent barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les anglais étaient sous les ordres d'un

des

des plus singuliers hommes, qu'ait jamais porté ce païs si fertile en esprits fièrs, courageux & bizarres. c'était le comte de péterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des espagnols a rempli tant de livres. à quinze ans, il était parti de londres pour aller faire la guerre aux mores en afrique. il avait, à vingt-ans, commencé la révolution d'angleterre, & s'était rendu le premier en hollande auprès du prince d'orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était embarqué pour l'amérique ; & de-là il était allé à la haie sur un vaisseau hollandais. il donna tout son bien plus d'une fois. il faisait alors la guerre en espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. c'était lui, qui assiégeait barcelone avec le prince de * darmstadt. il lui propose d'emporter, l'épée à la main, les retranchemens qui couvrent le fort mont-joui & la ville. ces retranchemens, où le prince de darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. une bombe créve dans le fort sur

* L'histoire de réboulet appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre philippe v.

ſur le magazin des poudres, & le fait ſauter : le fort eſt pris : la ville capitule. le vice-roi parle à péterborough à la porte de la ville. les articles n'étaient pas encor ſignés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. *vous nous trahiſſez*, dit le vice-roi à péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos anglais, qui ſont entrés dans la ville par les remparts. ils égorgent ; ils pillent, & ils violent.* « vous vous mé» prenez, répondit mylord péterbo» rough ; il faut que ce ſoit des troupes » du prince de darmſtadt. il n'y a qu'un » moien de ſauver votre ville, c'eſt de » me laiſſer entrer ſur le champ avec » mes anglais : j'appaiſerai tout, & je re» viendrai à la porte achever la capitu» lation. » il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le gouverneur : on le laiſſa entrer. il court avec ſes officiers : il trouve des allemans & des catalans, qui ſaccageaient les maiſons des principaux citoyens ; il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la ducheſſe de popoli entre les mains des ſoldats, prête à être déshonorée ; il la rend à ſon mari. enfin, aiant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulation. les eſpagnols étaient con-

fon-

fondus de voir tant de magnanimité dans des anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoiables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. philippe v, qui avait pour lui la plus grande partie de l'espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats. la france fournissait tout. le comte de toulouse revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la france. le maréchal de tessé forme le siége, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. mais la flote anglaise arrive: la française se retire: le maréchal de tessé léve le siége avec précipitation. il laisse dans son camp des provisions immen-
22 mai 1706. ses: il fuit & abandonne quinze-cent blessés à l'humanité du comte péterborough. toutes ces pertes étaient grandes: on ne savait, s'il en avait plus coûté auparavant à la france pour vaincre l'espagne, qu'il lui en coûtait alors pour le secourir. toutefois le petit-fils de louis xiv se soûtenait, par l'affection de la nation castillane, qui met son orgueil à être fidéle, & qui persistait dans son choix. les affaires allaient bien en italie. louis xiv était vangé du duc de savoie. le duc de

de vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince eugéne, à la journée de cassano près de l'adda : journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *te deum* ; mais qui ne servent qu'à la déstruction des hommes, sans avancer les affaires d'uncun parti. après la bataille de cassano, il avait gagné pleinement celle de cassinato, en l'absence du prince eugéne ; & ce prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encor un détachement de ses troupes entiérement défait. enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de vendôme. il ne restait plus guéres que turin à prendre. on allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. le maréchal de villars, vers l'allemagne, poussait le prince de bade. villeroi commandait en flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes ; & il se flattait de réparer, contre marleborough, le malheur qu'il avoit essuié en combattant le prince eugéne. son trop de confiance en ses propres lumiéres, fut plus que jamais funeste à la france. près de la méhaigne & vers les sources de la petite ghette, le maréchal de villeroi avait campé son armée. le centre était à ramillies, village devenu aussi fameux qu'hochstet.

16 août 1705.

19 avril 1706.

Villeroi eût pu éviter la bataille. les officiers généraux lui conseillaient ce parti; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre: il laissa les bagages entre les lignes de son armée; il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empécher d'allèr à l'ennemi.

Marleborough, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. il voit que la gauche de l'armée française ne peut allèr attaquer sa droite: il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers ramillies avec un nombre supérieur. monsieur de gassion lieutenant-général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal: » vous êtes perdu, » si vous ne changez votre ordre de ba» taille. dégarnissez votre gauche, pour » vous opposèr à l'ennemi à nombre égal. » faites rapprocher vos lignes davantage. » si vous tardez un moment, il n'y a plus » de ressource. » plusieurs officiers appuiérent ce consèil salutaire. le maréchal ne les crut pas. marleborough attaque. il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût voulu poster

lui-

lui-même pour les vaincre. voilà ce que toute la france a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens français, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des états ? l'armée française ne résista pas une demi-heure. on s'était battu près de huit heures à hochstet, & on avait tué près de huit-mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de ramillies, on ne leur en tua pas deux-mille-cinq-cent : ce fut une déroute totale : les français y perdirent vingt-mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. la baviére, cologne, avaient été perduës par la bataille d'hochstet : toute la flandre espagnole le fut par celle de ramillies. marleborough entra victorieux dans anvers, dans bruxelles : il prit ostende : menin se rendit à lui.

Le maréchal de villeroi, au dèsespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. il resta cinq jours sans envoier de couriers. enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déja la cour de france.

france. & quand il reparut devant le roi; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de vendôme d'italie, où il ne le croiait pas nécessaire, pour l'envoièr en flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. il espérait du moins avec apparence de raison, que la prise de turin le consolerait de tant de pertes. le prince eugéne n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. il était au de-là de l'adige; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du roiaume : & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. il était fils de ce maréchal de la feuillade, qui érigea la statuë de louis XIV dans la place des victoires. on voiait en lui le courage de son pére, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. il attendait, pour récompense de la conquête de turin le bâton de maréchal de france. chamillard son beau-pére, qui l'aimait tendrement,

avait

avait tout prodigué pour lui assûrer le succès. l'imagination est effraiée du détail des préparatifs de ce siége. les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouvèr ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent-quarante piéces de canon; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille écus. il y avait cent-dix-mille boulets, cent-six-mille cartouches d'une façon & trois-cent-mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept-mille-sept-cent grenades, quinze-mille sacs à terre, trente-mille instrumens pour le pionnage, douze-cent-mille livres de poudre. ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fèr & le fèr-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpétre, les oûtils de toute espéce. il est cèrtain, que les frais de tous ces préparatifs de déstruction, souffrait pour fondèr & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le duc de la feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du temps, pressait ce siége contre

toutes les régles. le maréchal de vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc de la feuillade, de venir diriger le siége comme un ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire; mais la fierté de la feuillade prit les offres de vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie. il fut piqué, que le meilleur ingénieur de l'europe lui voulût donner des avis. il lui manda, dans une lettre que j'ai vuë: *j'espére prendre turin à la cohorn.* ce cohorn était le vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par vauban. après une telle lettre, il fallait prendre turin: mais l'aiant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aiant pas même entouré toute la ville; des secours, des vivres pouvaient y entrer: le duc de savoie pouvait en sortir: & plus le duc de la feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la feuillade. celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui, connaissant mieux le terrain, échape à ses poursuites. la feuil-

feuillade manque le duc de savoie, & la conduite du siége en souffre.

Tous les officiers subalternes, étonnés des manœuvres de leur général, croiaient, qu'il ne voulait point prendre turin. ils prétendait que la feuillade, qui avait osé (disaient-ils) jetter des regards passionnés sur madame la duchesse de bourgogne, lui avait juré de respecter la capitale de son pére. cette erreur populaire s'accrédita tellement, que je n'ai vu aucun officier de cette armée, qui n'en fût encor persuadé plus de vingt ans après. on débita même que la duchesse de bourgogne, pour sauver turin, avait engagé madame de maintenon à faire prendre toutes les mauvaises mesures qui furent le salut de cette ville. ces bruits ridicules s'accréditent, & les écrivains en déshonorent leurs histoires. *

Depuis le treize mai jusqu'au vingt juin, le duc de vendôme au bord de l'adige favorisait ce siége; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince eugéne.

Le général des impériaux manquait d'hommes & d'argent. les merciers de londres lui prétérent environ six-millions

* Voiez réboulet.

de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'empire. la lenteur de ces secours eût dû perdre l'italie ; mais la lenteur du siége de turin était encor plus grande.

Vendôme était déja nommé, pour aller réparer les pertes de la flandre. mais avant de quitter l'italie, il souffre que le prince eugéne passe l'adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le rhône. le général français ne quitta les bords du pô, qu'après avoir vu le prince eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de turin. ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en italie ; tandis qu'elles paraissaient désespérées en flandre, en allemagne & en espagne.

Le duc de vendôme va donc rassembler vers mons les débris de l'armée de villeroi ; & le duc d'orléans, neveu de louis XIV, vient commander vers le pô les troupes du duc de vendôme. ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battuës. eugéne avait passé le pô à la vuë de vendôme : il passe le tanaro aux yeux du duc d'orléans ; il prend carpi, correggio, reggio ; il dérobe une marche aux français ; enfin il joind le duc de savoie auprès d'asti. tout ce que put faire le duc d'orléans,

d'orléans, ce fut de venir joindre le duc de la feuillade au camp devant turin. le prince eugéne le suit en diligence. il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince eugéne dans les lignes de circonvallation ; ou celui de marchèr à lui, lorsqu'il était encor auprès de veillane. le duc d'orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composaient, étaient le maréchal de marsin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'hochstet, le duc de la feuillade, albergoti, saint-frémont & d'autres lieutenans-généraux. » messieurs, leur dit » le duc d'orléans, si nous restons dans » nos lignes, nous perdons la bataille. » notre circonvallation est de cinq lieuës » d'étenduë : nous ne pouvons border » tous ces retranchemens. vous voiez ici » le régiment de la marine, qui n'est » que sur deux hommes de hauteur : là, » vous voiez des endroits entiérement » dégarnis. la doire, qui passe dans no» tre camp, empéchera nos troupes de » se porter mutuellement de promts se» cours. quand le français attend qu'on » l'attaque, il perd le plus grand de ses » avantages ; cette impétuosité & ces » premiers momens d'ardeur, qui déci» dent si souvent du gain des batailles. » croiez-moi, il faut marchèr à l'ennemi.

 tous

tous les lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher*. alors le maréchal de marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférèr à son avis en cas d'action; & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoié à l'armée, que comme un prince du sang, & non comme un général; & forcé de suivre le conseil du maréchal de marsin, il se prépara à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir formèr à la fois plusieurs attaques. leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des français. monsieur le duc d'orléans voulait une chose; marsin & la feuillade une autre; on disputait; on ne concluait rien. enfin on laisse les ennemis passer la doire. ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

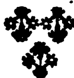
Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt-mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. on lui envoie demander douze-mille hommes. il répond qu'il ne peut se dégarnir: il donne des raisons spécieuses. on

les

les écoute : le tems se perd. le prince eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. le duc d'orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. à peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu; que les ennemis sont maîtres du camp; & que la déroute est générale. aussitôt il faut fuir : les lignes, les tranchées sont abandonnées; l'armée dispersée. tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. le maréchal de marsin blessé à la cuisse est fait prisonnier. un chirurgien du duc de savoie lui coupa la cuisse; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. le chevalier méthuen, ambassadeur d'angleterre auprès du duc de savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais emploié dans les ambassades, avait toûjours combattu à côté de ce souverain. il avait vu prendre le maréchal de marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. il m'a raconté que marsin lui dit ces propres mots : *croiez au moins, monsieur, que ça été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de

7. sept. 1706.

guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de marsin, en prenant congé à versailles, avait représenté au roi qu'il fallait allèr aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir turin : mais chamillar, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille ; & cet ordre, donné dans versaille, fut cause que soixante-mille hommes furent dispersés. les français n'avaient pas eû plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. l'impossibilité de subsistèr, qui ferait retirèr une armée après la victoire, ramena vers le dauphiné les troupes après la défaite. tout était si en désordre, que le comte de médavy-grancey, qui était alors dans le mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à castiglione les impériaux, commandés par le landgrave
9 Sept. 1706. de hesse, depuis roi de suéde, ne remporta qu'une victoire inutile quoique complette. on perdit en peu de tems le milanais, le mantouan, le piémont, & enfin le roiaume de naples.



CHA-



CHAPITRE VINGTIE'ME.

Suites des disgraces de la france & de l'espagne : humiliation, constance & ressources de louis XIV : bataille de malplaquet.

LA bataille de hochstet avait coûté à louis XIV. la plus florissante armée, & tout le païs du danuble au rhin; elle avait coûté à la maison de baviére tous ses états. la journée de ramillies avait fait perdre toute la flandre jusqu'aux portes de lile. la déroute de turin avait chassé les français d'italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans

toutes les guerres depuis charlemagne. il restait des troupes dans le milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de médavy. on occupait encor quelques places. on proposa de céder tout à l'empereur, pourvû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze-mille hommes. l'empereur accepta cette capitulation. le duc de savoie y consentit. ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en italie. la conquête du roiaume de naples & de sicile lui fut assûrée. tout ce qu'on avait regardé en italie comme feudataire, fut traité comme sujet. il taxa la toscane à cent-cinquante-mille pistoles, mantouë à quarante-mille. parme, modéne, luques, génes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce léopold, ancien rival de louis XIV, qui, sous les apparences de la modération, avait nourrir sans éclat une ambition profonde. c'était son fils aîné joseph, vif, fièr, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son pére. si jamais empereur parut fait pour asservir l'allemagne & l'italie, c'était joseph. il domina de-là les monts ; il rançonna le pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les élec-

électeurs de baviére & de cologne au ban de l'empire : il les dépouilla de leur électorat ; il retint en prison les enfans du bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom. leur pére n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en france & dans les païs-bas. philippe v lui céda depuis toute la flandre espagnole en 1712. * s'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'aûtriche ; mais il ne put jouir que des villes de luxembourg, de namur, & de charleroi ; le reste était aux vainqueurs. tout semblait déja menacer ce louis xiv, qui avait auparavant menacé l'europe. le duc de savoie pouvait entrèr en france. l'angleterre & l'écosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul roiaume ; où plustôt l'écosse. devenuë province de l'angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. tous les ennemis de la france semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la france touchèr à

* Dans l'histoire de réboulet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la vice-roiauté.

à sa ruine. elle était pressée de tous côtés, & sur mèr & sur terre. de ces flotes formidables que louis xiv avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. en allemagne, strasbourg était encor frontiére; mais landau perdu laissait toûjours l'alsace exposée. la provence était menacée d'une invasion par terre & par mèr. ce qu'on avait perdu en flandre faisait craindre pour le reste. cependant, malgré tant de désastres, le corps de la france n'était point encor entamé; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis xiv fit face partout. quoique partout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. mais on fut aussi malheureux en espagne, qu'en italie, en allemagne & en flandre. on prétend, que le siége de barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de turin.

Le comte de toulouse n'avait paru que pour ramener sa flote à toulon. barcelone secouruë, le siége abandonné, l'armée française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la navarre, petit roiaume qu'on conservait aux espagnols, & dont nos rois ajoûtent encor le tître à celui de france, par

un

un usage qui semble au dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. les portugais, avec quelques anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentérent, & s'avancérent jusques dans l'estramadoure. c'était un français devenu pair d'angleterre, qui les commandait, mylord galowai autrefois comte de ruvigni; tandis que le duc de barwick anglais était à la tête des troupes de france & d'espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe v, incertain de sa destinée, était dans pampelune. charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en catalogne.

Il était maître de l'arragon, de la province de valence, de carthagéne, d'une partie de la province de grenade. les anglais avaient pris gibraltar pour eux, & lui avaient donné minorque, ivica, & alicante. les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à madrid. gallowai y entra sans résistance, & fit proclamer roi l'archiduc charles. un simple détachement 26 juin
le fit aussi proclamer à tolède. tout parut 1706.
alors si désespéré pour philippe v, que le maréchal de vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoiens, homme

toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de france d'envoier philippe v régnèr en amérique. on l'eût fait embarquèr avec les espagnols attachés à son parti. l'espagne eût été abandonnée aux factions civiles. le commerce du pérou & du méxique n'eût plus été que pour les français; & dans ce revers de la famille de louis xiv, la france eût encor trouvé sa grandeur. on délibéra sur ce projet à versailles; mais la constance des castillans & les fautes des ennemis consérvérent la couronne à philippe v. les peuples aimaient dans philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessous de son séxe, & une constance agissante dans le malheur. elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zéle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cent-mille écus en trois semaines. aucun des grands, qui avaient juré d'être fidéles, ne fut traître. quand gallowai fit proclamer l'archiduc dans madrid, on cria *vive philippe*; & à tolóde, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les espagnols avaient jusques-là fait peu

peu d'efforts pour soûtenir leur roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrérent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. il est difficile de donnèr un roi à une nation malgré elle. les portugais, les anglais, les aûtrichiens, qui étaient en espagne, furent harcelés partout, manquérent de vivres, firent des fautes presque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent battus en détail. enfin philippe v, trois mois après être sorti de madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance. 22 sept. 1706.

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les espagnols en faisaient ; & tandis qu'il veillait à la sureté de toutes les côtes sur l'océan & sur la méditerranée, en y plaçant des milices ; tandis qu'il avait une armée en flandre, une auprès de strasbourg, un corps dans la navarre, un dans le roussillon ; il envoiait encor de nouvelles troupes au maréchal de barwick dans la castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des espagnols, que barwick gagna la battaille importante d'almanza, sur gallowai. ni phi- 25 avril 1707.

philippe v, ni l'archiduc, ne furent préſens à cette journée; & c'eſt ſurquoi le fameux comte de péterborough, ſingulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de ſe battre pour eux.* le duc d'orléans, qui voulait y être & qui devait commander en eſpagne, n'arriva que le lendemain. mais il profita de la victoire: il prit pluſieurs places, & entre autres, lérida, l'écueil du grand condé.

D'un autre côté, le maréchal de villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait beſoin de lui, réparait en allemagne le malheur de la journée d'hochſtet. il avait forcé les lignes de ſtolhoffen au de-là du rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieuës à la ronde, pénétré juſqu'au danube. ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontiéres de l'allemagne. mais en italie tout était perdu. le roiaume de naples, ſans défenſe & accoûtumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux; & le pape, qui n'avait pu empécher que les troupes allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voiait, ſans oſer murmurer, que l'empereur ſe fit ſon vaſſal malgré lui. c'eſt un grand éxemple de la force des opinions reçuës & du pouvoir de la coûtume, qu'on puiſſe toûjours s'empa-

12 mai 1707.

rer

rer de naples sans consulter le pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de louis XIV perdait naples, l'aieul était sur le point de perdre la provence & le dauphiné. déja le duc de savoie & le prince eugéne y étaient entrés par le col de tende. louis XIV voiait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince eugéne, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever toulon & marseille.

Toulon était assiégé & pressé : une flote anglaise, maîtresse de la mèr, était devant le port & le bombardait. un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber toulon. marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la france allait perdre deux provinces. mais rarement le vraisemblable arrive. on eut le tems d'envoier des secours. on avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en allemagne, pour sauver une partie de la france. le païs, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hé-

août 1707.

hérissé de montagnes ; les vivres rares ; la
21 août retraite difficile. les maladies, qui déso-
1707. lérent l'armée ennemie, combattirent en-
cor pour louis XIV. le siége de toulon fut levé, & bientôt la provence délivrée, & le dauphiné hors de danger. tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs. charles-quint y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la reine de hongrie y échouérent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux français : elle avait ravagé une grande étenduë de terrain, & divisé les forces.

L'europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement & lorsque la france comptait pour un grand succès d'être échapée à une invasion, louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la grande-bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des anglais, qui couvraient la mèr. ce projet fut proposé par des écossais attachés au fils de jacques II. le succès était douteux ; mais louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Por-

Porter la guerre dans la grande-bretagne. tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'écosse le fils de jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir philippe V sur celui d'espagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les écossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de londres, gémissaient d'être dans la dépendance des anglais. leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé au berceau des trônes d'angleterre, d'écosse & d'irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. on lui promit, qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers édimbourg, avec quelque secours de la france.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le pére, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à dunkerque, mars
six-mille hommes furent embarqués. le 1708.
comte de gacé, depuis maréchal de ma-

tignon,

tignon, commandait les troupes. le chevalier de forbin-janſon, l'un des plus grands hommes de mèr, conduiſait la flote. la conjoncture paraiſſait favorable; il n'y avait en écoſſe que trois-mille hommes de troupes réglées. l'angleterre était dégarnie. ſes ſoldats étaient occupés en flandre ſous le duc de marleborough. mais il fallait arriver; & les anglais avaient en mèr une flote de près de cinquante vaiſſeaux de guerre. cette entrepriſe fut entiérement ſemblable à celle que nous avons vuë en 1744, en faveur du petit-fils de jacques ſecond. elle fut prévenuë par les anglais. des contre-tems la dérangérent. le miniſtére de londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de flandre. on ſe ſaiſit dans édimbourg des hommes les plus ſuſpects. enfin, le prétendant s'étant préſenté aux côtes d'écoſſe & n'aiant point vu les ſignaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de forbin, ce fut de le ramenèr à dunkerque. il ſauva la flote; mais tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. il n'y eut que matignon, qui gagna à cette entrepriſe. aiant ouvert les ordres de la cour en pleine mèr, il y vit les proviſions de maréchal de france; récompenſe de ce que qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une viſion abſurde, c'eſt celle de quelques hiſtoriens, qui ont prétendu que la reine anne était d'intelligence avec ſon frére. il y a de l'imbécillité à ſuppoſer, qu'elle invitât ſon compétiteur à la venir détrôner. on a confondu les tems. on a cru qu'elle le favoriſait alors, parce que depuis elle le regarda en ſecret comme ſon héritier. mais qui peut jamais vouloir être chaſſé par ſon ſucceſſeur?

Tandis que les affaires de la france devenaient de jour en jour plus mauvaiſes, le roi crut qu'en faiſant paraître le duc de bourgogne ſon petit-fils à la tête des armées de flandre, la préſence de l'héritier préſomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à ſe perdre. ce prince d'un eſprit ferme & intrépide, était pieux, juſte & philoſophe. il était fait pour commander à des ſages. éléve de l'archevêque de cambrai, il aimait ſes devoirs : il aimait les hommes; il voulait les rendre heureux. inſtruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plûtôt comme le fléau du genre-humain & comme une néceſſité malheureuſe, que comme une ſource de véritable gloire. on oppoſa ce prince philoſophe au duc de marleborough : on lui donna pour l'aider le duc de vendôme. il arriva ce qu'on ne voit que trop

ſouvent : le grand capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le conſeil du prince balança ſouvent les raiſons du général. il ſe forma deux partis : & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un ; celui de la cauſe commune. le prince eugéne était alors ſur le rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec marleborough, ils n'eûrent jamais qu'un ſentiment.

Le duc de bourgogne était ſupérieur en forces : la france, que l'europe croiait épuiſée, lui avait fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. il avait encor l'avantage des négociations, dans un païs ſi long-tems eſpagnol, fatigué de garniſons hollandaiſes, & où beaucoup de citoiens penchaient pour philippe v. des intelligences lui ouvrirent les portes de gand & d'ypres. mais les manœuvres de guerre firent évanoüir le fruit des manœuvres de politique. la diviſion, qui mettait de l'incertitude dans le conſeil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la dendre, & que deux heures après on rebrouſſa vers l'eſcaut, à oudenarde. ainſi on perdit du tems. on trouva le prince eugéne & marleborough qui n'en perdaient point, & qui
11 juil. étaient unis. on fut mis en déroute vers
1708. oudenarde. ce n'était pas une grande bataille ;

taille ; mais ce fut une fatale retraite. les fautes se multipliérent. les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous gand, sous tournai, sous ypres, & laissa tranquilement le prince eugéne, revenu du rhin, assiéger lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que lille, sans être maître de gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée française, rendirent excusable. c'est enfin ce que le succès justifia. leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battuës par un nombre supérieur, furent victorieuses. l'armée du duc de bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas. lille fut prise, au

grand étonnement de toute l'europe, qui croiait le duc de bourgogne plus en état d'assiéger eugéne & marleborough, que ces généraux en état d'assiéger lille. le maréchal de boufflers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoûtumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la villes des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de boufflers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquiles sur la foi de ses fatigues. sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * les historiens, ou plûtôt les écrivains de hollande, qui ont affecté de le blamer, auraient dû se souvenir, que quand on contre-

* Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé vanduren, fit écrire par le jésuite la motte réfugié en hollande sous le nom de la hode, continuée par la martiniére, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de . . . secrétaire d'état.

tredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siége de lille, se fondoit peu à peu; elle laissa prendre ensuite gand, bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. peu de campagnes furent aussi fatales. les officiers, attachés au duc de vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de bourgogne; & ce conseil rejettait tout sur le duc de vendôme. les esprits s'aigrissaient par le malheur. un courtisan du duc de bourgogne dit un jour au duc de vendôme: *voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voiez quelles sont nos disgraces.* » croiez-»vous, lui répondit le duc de vendôme, »que marleborough y aille plus souvent »que moi? les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur joseph. despotique dans l'empire, maître de landau, il voiait le chemin de paris presque ouvert par la prise de lille. déja même un parti hollandais avait eû la hardiesse de pénétrer de courtrai jusqu'à versailles, & avait, sous les fenêtres du château, enlevé le premier écuier du roi, croiant se saisir de la personne du dauphin, pére du duc de bourgogne. la terreur était dans paris. l'empereur avait autant d'es-

pérance au moins d'établir son frére charles en espagne, que louis XIV d'y conserver son petit-fils.

Déja cette succession, que les espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. l'empereur avait pris pour lui la lombardie & le roiaume de naples. charles son frére avait encor la catalogne & une partie de l'aragon. l'empereur força alors le pape clément XI à reconnaître l'archiduc pour roi d'espagne. ce pape, dont on disait qu'il ressemblait à saint-pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toûjours reconnu philippe V, à l'éxemple de son prédécesseur; & il était attaché à la maison de bourbon. l'empereur l'en punit; en déclarant dépendans de l'empire beaucoup de fiefs qui relevaient jusqu'alors des papes, & surtout parme & plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de comacchio. autrefois un pape eût excommunié tout empereur, qui lui aurait disputé le droit le plus léger; & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. mais la puissance des clez étant réduite au point où elle doit l'être, clément XI animé par la france, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. il arma

ma & s'en repentit bientôt. il vit que les romains, ſous un gouvernement tout ſacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. il déſarma; il laiſſa comacchio en dépôt à l'empereur; il conſentit à écrire à l'archiduc, *à notre très chêr fils roi catholique en eſpagne.* une flote anglaiſe dans la méditerrannée, & les troupes allemandes ſur ſes terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre tres chèr fils charles roi des eſpagnes.* ce ſuffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'allemagne, pouvait quelque choſe ſur le peuple eſpagnol, à qui l'on avait fait accroire, que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de gibraltar.

Reſtait à la monarchie eſpagnole, au de-là du continent, l'île de ſardaigne avec celle de ſicile. une flote anglaiſe donna la ſardaigne à l'empereur; car les anglais voulaient que l'àrchiduc n'eût que l'eſpagne. leurs armes faiſaient alors les traités de partage. il réſervérent la conquête de la ſicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploier leurs vaiſſeaux à chercher ſur les mèrs les galions de l'amérique, dont-ils prirent quelques uns, qu'à donner à l'empereur de nouvelles terres.

août 1708.

La france était aussi humiliée que rome & plus en danger : les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murméraient contre louis XIV malheureux.

Des partisans, à qui le ministére avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. ce qu'ils avaient prêté était dissipé. sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de saint-malo, qui allérent au pérou, & rapportérent trente millions dont ils prêterent la moitié à l'état, louis XIV n'aurait pas eû de quoi païer ses troupes. la guerre avait ruiné l'état ; & des marchands le sauvérent. il en fut de même en espagne. les galions, qui ne furent pas pris par les anglais, servirent à défendre philippe. mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recruës de soldats plus faciles. chamillard, élevé au ministére des finances & de la guerre, remit le dernier entre les mains de monsieur voisin, depuis chancelier, qui avait été intendant de frontiére. les armées n'en furent guères mieux pour-
fevrier 1708. vuës, ni plus encouragées. le même chamillard aiant ensuite renoncé aux finan-

ces,

ces, * son successeur des-marêts ne pouvait rétablir un crédit anéanti. le cruel hivèr de 1709 acheva de déséspérer la nation. les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la france, périrent. presque tous les arbres fruitiers gelérent. il n'y eut point d'espérance de recolte. on avait très peu de magasins. les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du levant & de l'afrique, pouvaient être pris par les flotes ennemies, ausquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. le fléau de cet hivèr cruel était général dans l'europe : mais les ennemis avaient plus de ressources. les hollandais surtout, qui ont été si long-tems les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de france, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misére.

* L'histoire de l'exjésuite la motte, rédigée par la martiniére, dit que monsieur de chamillard fut destitué du ministére des finances en 1703 ; & que la voix publique y appella le maréchal d'harcourt. les fautes de cet historien sont sans nombre.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoier à la haie son principal ministre, le marquis de torci-colbert, assisté du président rouillé. la marche était humiliante. ils virent d'abord à anvers deux bourguemestres d'amsterdam, l'un nommé buis, l'autre venderdussen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent aux ministres du plus fièr de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les états généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi guillaume; & les magistrats hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. les quatre commissaires hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'allemagne à leur solde. *qu'on fasse venir holstein*, disaient-ils: *qu'on dise à hesse de nous venir parler*. ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vétemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écrasèr à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de su-

pé-

périorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance : ils voulaient, que leur état eût en souveraineté dix villes en flandre, entre autres, lille qui était entre leurs mains, & tournai qui n'y était pas encore. ainsi les hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-seulement aux dépens de la france, mais encor aux dépens de l'aûtriche, pour laquelle ils combattaient ; comme venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. l'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après, car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui ; lorsque les armes des alliés eûrent encor de nouveaux avantages, le duc de marleborough, plus maître alors que sa souveraine en angleterre & gagné par la hollande, fit conclure avec les états généraux en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendrait sur la france, auraient garnison dans vingt places de la flandre aux dépens du païs, dans hui, dans liége & dans bonne, & auraient en toute souveraineté la haute gueldre. ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des païs-bas ; ils auraient dominé dans liége

& dans cologne. c'est ainsi qu'ils voulaient s'agrandir sur les ruines même de leurs alliés. ils nourrissaient déja ces projets élevés, qnand le principal ministre de france vint leur demander la paix. il ne faut pas être surpris, s'il fut reçu avec dédain.

De ces préliminaires d'abaissement, le ministre de louis XIV alla à la haie recevoir au nom de son maître, le comble de l'outrage. il y vit le prince eugène, le duc de marleborough, & le pensionnaire heinsius. tous trois voulaient la continuation de la guerre. le prince y trouvait sa grandeur & sa vangeance; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également; le troisiéme, gouverné par les deux autres, se regardait comme un spartiate, qui abaissait un roi de perse. ils proposérent, non pas une paix, mais une trève; & pendant cette trève, une satisfaction entiére pour tous leurs alliès, & aucune pour les alliés du roi; à condition que le roi se joindrait à eux pour chasser d'espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux hollandais dans la flandre, par rendre
22 mai. strasbourg & brisac, & par renoncer à la
1709. souveraineté de l'alsace. louis XIV ne s'était

s'était pas attendu, quand il refusait autrefois une compagnie de cavalerie au prince eugéne, quand churchil n'était pas encor colonel en angleterre, & qu'à peine le nom de heinsius lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. le marquis de torci répartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. il se justifia devant eux: il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soûtenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. les politiques dirent, que torci n'était allé s'humilier à la haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier louis XIV aux yeux de l'europe, & pour animer les français par un juste ressentiment; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. on laissa même encor quelques jours le président rouillé à la haïe, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes: & pour toute réponse, les états ordonnérent à rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à rouillé: *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes enne-*

ennemis qu'à mes enfans, il se prépara donc à tenter encor la fortune en flandre. la famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. ceux qui manquaient de pain, se firent soldats. beaucoup de terres restérent en friche; mais on eut une armée. le maréchal de villars, qu'on avait envoié commander l'année précédente en savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eû quelques petits succès, fut rappellé en flandre, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déja marleborough avait pris tournai, dont eugéne avait couvert le siége. déja ces deux généraux marchaient pour investir mons. le maréchal de villars s'avança pour les en empêcher. il avait avec lui le maréchal de boufiers, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. boufiers aimait véritablement le roi & la patrie. il prouva en cetté occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & surtout sous un bon maître, il y a des vertus. il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les français s'avancérent pour s'opposer à l'investissement de mons, les

alliés vinrent les attaquer près des bois de blangies & du village de malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans; mais celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. les français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon; les alliés cent-quarante. le duc de marleborough commandait l'aîle droite, où étaient les anglais & les troupes allemandes à la solde d'angleterre. le prince eugéne était au centre; tilli & un comte de nassau, à la gauche avec les hollandais.

Le maréchal de villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au maréchal de boufiers. il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recruës, & convenable encor à la situation de la france, qu'une défaite entiére eût mise aux derniers abois. quelques historiens ont blamé le général dans sa disposition; *il devait*, disaient-il, *passer une large trouée, au lieu de la laisser devant lui*. ceux, qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles? (11 sept. 1709.)

Tout ce que je sai, c'est ce que le maré-

meréchal dit lui-même que les ſoldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettérent une partie pour courir plus legérement au combat. il y a eu depuis pluſieurs ſiécles peu de batailles plus diſputées & plus longues ; aucune plus meurtriére. je ne dirai autre choſe de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. la gauche des ennemis, où combattaient les hollandais, fut preſque toute détruite & même pourſuivie la baionnette eu bout du fuſil. marleborough, à la droite, faiſait & ſoûtenait ſes plus grands efforts. le maréchal de villars dégarnit un peu ſon centre ; pour s'oppoſer à marleborough ; & alors même ce centre fut attaqué. les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. le régiment des gardes, qui les défendait, ne réſiſta pas. le maréchal, en accourant de ſa gauche à ſon centre, fut bleſſé, & la bataille fut perduë. le champ était jonché de près de trente-mille morts ou mourans.

On marchait ſur les cadavres entaſſés ſurtout au quartier des hollandais. la france ne perdit guères plus de huit-mille hommes dans cette journée. ſes ennemis en laiſſerent environ vingt & un mille tués ou bleſſés. mais le centre étant forcé,

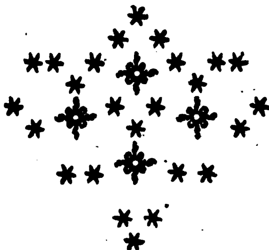
forcé, les deux aîles coupées; ceux, qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de boufiers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de tingri-montmorenci, depuis maréchal de luxembourg, héritier du courage de ses péres. l'armée se retira entre le quênoi & valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. ces dépouilles consolérent louis XIV; & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si long-tems, & de n'avoir perdu que le champ de bateille. le maréchal de villars, en revenant à la cour, assûra le roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. j'en ai vu ce général persuadé; mais j'ai vu peu des personnes qui le crussent.

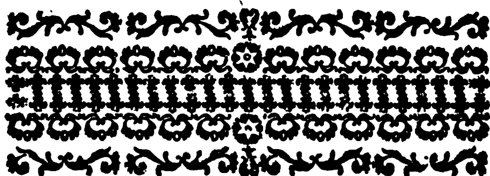
On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait pardu, n'essaïat pas d'empécher, que ceux qui n'avaient eû d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent

* Dans le livre intitulé, *mémoires du maréchal de barvvick*, il est dit que le maréchal de barvvick fit cette retraite. c'est ainsi que tant de mémoires sont écrits.

ſent faire le ſiége de mons. les hollandais craignirent pour cette entrepriſe. ils héſitérent. mais le nom de bataille perduë impoſe aux vaincus, & les décourage. les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le ſoldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore.
11 oct. 1709. ainſi mons fut aſſiégé & pris, & toûjours pour les hollandais qui le gardérent, ainſi que tournai & lille.



CHA-



CHAPITRE VINGT-UNIE'ME.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à se défendre : le duc de vendôme affermit le roi d'espagne sur le trône.

Non seulement les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barriéres de la france ; mais ils prétendaient, aidés du duc de savoie, aller surprendre la franche-comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roiaume. le général merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la haute alsace par bâle, fut heureuse-

men-

ment arrêté près de l'île de neubourg sur le rhin, par le comte, depuis maréchal
26. du bourg. je ne sai par quelle fatalité
août ceux, qui ont porté le nom de merci,
1709. ont été toûjours aussi malheureux qu'estimés. celui-ci fut vaincu de la maniére la plus complette. rien ne fut entrepris du côté de la savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la flandre ; & l'intérieur du roiaume était dans un état si languissant, que le roi demanda encor la paix en suppliant: il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'espagne, de ne donnèr aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonnèr à sa fortune ; de donner quatre places en otage ; de rendre strasbourg & brisac ; de renoncèr à la souveraineté de l'alsace, & de n'en garder que la préfecture ; de raser toutes ces places depuis bâle jusqu'à philipsbourg ; de combler le port, si longtems redoutable, de dunkerque, & d'en raser les fortifications ; de laisser aux états-généraux lille, tournai, ypres, menin, furnes, condé, maubeuge. voilà, en partie, les points qui devaient servir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor avoir le triomphe de discuter les soumissions de louis XIV. on permit à ses plénipotentiaires

tiaires de venir, au commencement de 1710 : porter dans la petite ville de gertrudenberg, les priéres de ce monarque. il choisit le maréchal d'uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi ; & l'abbé, depuis cardinal de polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposait par sa figure & par ses graces. l'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans des ministres, lorsque le prince n'est pas heureux. ce sont les victoires qui font les traités. les ambassadeurs de louis XIV furent plûtôt confinés qu'admis à gertrudenberg. les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la haie au prince eugéne, au duc de marleborough, au comte de zinzendorf ambassadeur de l'empereur ; & ces offres étaient toûjours reçuës avec mépris. on leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de louis XIV, que marleborough & eugéne.

Les plénipotentiaires de france poussérent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner philippe V, & ne furent point écoutés. on éxigea que louis XIV, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'es-

pagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. cette inhumanité absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les alliés parlaient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de louis XIV, ils prenaient la ville de douai. ils s'emparérent bientôt après de béthune, d'aire, de saint-venant; & le lord stairs proposa d'envoier des partis jusqu'à paris.

Presque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par gui de staremberg, le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince eugéne, remporta auprès de saragosse une victoire complette, sur l'armée en qui le parti de philippe V avait mis son espérance, & à la tête de laquelle était le marquis de bay, général malheureux. on remarqua encore, que les deux princes qui se disputaient l'espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvérent pas à cette bataille. de tous les princes, pour qui on combattait en europe, il n'y avait alors que le duc de savoie qui fît la guerre par lui-même. il était triste, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait détrôner l'u-

20 août 1710.

ne pour acquérir en lombardie un peu de terrain, sur lequel l'empereur joseph lui faisait déja des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiere occasion.

Cet empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans son bonheur. il démembrait de sa seule autorité la baviére; il en donnait les fiefs à ses parens & à ses créatures. il dépouillait le jeune duc de la mirandole en italie; & les princes de l'empire lui entretenaient une armée vers le rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimentèr un pouvoir qu'ils craignaient: tant était encor dominante dans les esprits, la vieille haine contre le nom de louis XIV, qui semblait le premier des intérêts. la fortune de joseph le fit encor triompher des mécontens de hongrie. la france avait suscité contre lui le prince ragotski, armé pour ses prétensions & pour celles de son païs. ragotski fut battu; ses villes prises; son parti ruiné. ainsi louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mèr & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrettes.

Toute l'europe croiait alors, que l'archiduc charles frére de l'heureux joseph, régnerait sans concurrent en espagne. l'eu-

l'europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de charles-quint; & c'était l'angleterre long-tems ennemie de la branche d'aûtriche-eſpagnole, & la hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. philippe v, réfugié à madrid, en ſortit encor, & ſe retira à valladolid; tandis que l'archiduc charles fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de france ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils; il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis éxigeaient à gertrudenberg; d'abandonner la cauſe de philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en eſpagne. lui-même à peine pouvait réſiſter vers la ſavoie, vers le rhin, & ſur-tout en flandre, où ſe portaient les plus grands coups.

L'eſpagne était encor bien plus à plaindre que la france. preſque toutes ſes provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs. elle était attaquée par le portugal. ſon commerce périſſait. la diſette était générale. mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection des peuples refuſait tout aux aûtri-
chiens,

chiens, & donnait tout à philippe. ce monarque n'avait plus, ni troupes, ni général de la part de la france. le duc d'orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était devenu son ennemi. il est certain, que malgré l'affection de la ville de madrid pour philippe, malgré la fidelité de beaucoup de grands & de toute la castille, il y avait contre lui un grand parti en espagne. tous les catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. la moitié de l'aragon était aussi gagnée. une partie des peuples attendait alors l'événement: une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait philippe. le duc d'orléans, du même nom de philippe, mécontent d'ailleurs des ministres espagnols, & plus mécontent de la princesse des ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le païs qu'il était venu défendre; & lorsque louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit fils, & qu'on parlait déja en espagne d'une abdication, le duc d'orléans se crut digne de remplir la place, que philippe V semblait de voir quitter. il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'espagne avait négligés, & que son pére avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que philippe v en descendît. il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'espagne & la france réunies dans une même main; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. le projet fut découvert à madrid, vers le commencement de 1709. tandis, que le duc d'orléans était à versailles, ses agens furent emprisonnés en espagne. philippe v ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eû la pensée de lui succéder. la france cria contre le duc d'orléans. monseigneur, pére de philippe v, opina dans le conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voiait son petit-fils touchèr à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de saragosse, le conseil du roi d'espagne & la pluspart des grands, voiant qu'ils n'avaient aucun capitaine à opposer à staremberg qu'on

qu'on regardait comme un autre eugéne, écrivirent en corps à louis XIV, pour lui demander le duc de vendôme. ce prince, retiré dans anet, partit alors, & sa présence valut une armée. la grande réputation qu'il s'était faite en italie, & que la malheureuse campagne de lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les espagnols. sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient les cœurs. dès qu'il mit les pieds en espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à bertrand du guesclin. son nom seul attira une foule de volontaires. il n'avait point d'argent; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnérent un esprit d'enthousiasme saisit la nation. les débris de la bataille de saragosse se rejoignirent sous lui à valladolid. tout s'empressa août
de fournir des recruës. le duc de vendô- 1710.
me, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, raméne le roi à madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le portugal, le suit, passe le tage à la nage, fait prisonnier dans 19 dec.
brihuega stanhope avec cinq-mille anglais, 1710.
atteind le général staremberg, & le landemain lui livre la bataille de villaviciosa. philippe V, qui n'avait point encor combattu avec ses autres généraux, animé de

l'eſprit du duc de vendôme, ſe met à la tête de l'aîle droite. le génèral prend la gauche. il remporte une victoire entiére; de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était déſeſpéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'eſpagne ſur la tête philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus ſourde & non moins déciſive ſe préparait en angleterre. ſara jennings, ducheſſe de marleborough, gouvernait la reine anne; & le duc gouvernait l'état. il avait en ſes mains les finances, par le grand tréſorier godolphin, beau-pére d'une de ſes filles. ſunderland ſecretaire d'état, ſon gendre, lui ſoûmettait le cabinet. toute la maiſon de la reine, où commandait ſa femme, était à ſes ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. ſi deux partis, les whigs & les toris, diviſaient l'angleterre; les wihgs, à la tête deſquels il était, faiſaient tout pour ſa grandeur; & les toris avaient été forcés à l'admirèr & à ſe taire. il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire, d'ajoûter que le duc & la ducheſſe étaient les plus belles perſonnes de leur tems; & que cet avantage ſéduit encor la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la haie que le grand pensionnaire ; & il influait beaucoup en allemagne. négociateur & général toûjours heureux ; nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étenduës. il pouvait encor affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. j'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait sans aucune grace de la cour, soixante & dix-mille piéces de revenu, qui font environ quinze-cent-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. s'il n'avait pas eû autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la reine anne n'aurait pu détruire ; & si sa femme avait eû plus de complaisance, jamais, la reine n'eût brisé ses liens. mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. la reine l'avait aimée avec une tendresse, qui allait jusqu'à la soûmission & à l'abandonnement de toute volonté. dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que vient le dégoût. le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité ; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la duchesse de marleborough qui l'appesantissait. il fallait une favorite à la reine anne ; elle se tourna du

côté de myladi masham, sa dame d'atour. les jalousies de la duchesse éclatérent. quelques paires de gands d'une façon singuliére qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tombèr en sa présence par une méprise affectée sur la robe de madame masham, changérent la face de l'europe. les esprits s'aigrirent. le frére de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment; le duc le refusa, & la reine le donna. les toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de marleborough, changer le ministére, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de stuart sur le trône d'angleterre. si le caractére de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. la reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. ce mystére & cette familiarité laissaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation; mais la duchesse n'emploia cette ressource, que pour tout gâter. elle écrivit impérieusement. elle disait dans sa lettre : *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon; elle pleura : & la reine ne lui répondit autre chose, sinon; *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous*

vous répondrai pas. alors la reputure fut ſans retour. la ducheſſe ne parut plus à la cour; & quelque tems après, on commença par ôter le miniſtére au gendre de marleborough ſunderland, pour dépoſſédèr enſuite godolphin, & le duc lui-même. dans d'autres états, cela s'appelle une diſgrace: en angleterre, c'eſt une révolution dans les affaires; & la révolution était encor très difficile à opérer. les toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du roiaume. ils furent obligés d'avoir recours à la religion. il n'y en a guéres aujourd'hui dans la grande-bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. les whigs penchaient pour le presbitérianiſme. c'était la faction qui avait détrôné jacques ſecond, perſécuté charles deux & immolé charles premier. les toris étaient pour les épiſcopaux, qui favoriſaient la maiſon de ſtuart, & qui voulaient établir l'obéïſſance paſſive envers les rois, parce que les évêques en eſpéraient plus d'obéïſſance pour eux-mêmes. ils excitérent un prédicateur à précher dans la cathédrale de ſaint-paul cette doctrine, & à déſigner d'une maniére odieuſe l'adminiſtration de marleborough, & le parti qui avait donné la couronne au roi guillaume. mais la reine, qui favoriſait ce prêtre, ne fut pas aſſez puiſſante pour em-

qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de westminster, & que son sermon ne fut brûlé. elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frére par le parti des whigs. les écrivains, qui disent que marleborough & son parti tombérent quand la faveur de la reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'angleterre. la reine, qui dèslors voulait la paix, n'osait pas même ôtèr à marleborough le commandement des armées; & au printems de 1711, marleborough pressait encor la france, tandis qu'il était disgracié dans sa cour. un agent secret de la france proposait sous-main des conditions de paix à londres; mais le ministére nouveau de la reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. l'empereur joseph mourut, & laissa les états de la maison d'aûtriche, l'empire d'allemagne, & les prétentions sur l'espagne & sur l'amérique, à son frére charles, qui fut élu empereur quelques mois après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencérent à se dissipèr en angleterre,

par les soins du nouveau ministére. on avait voulu empêcher que louis XIV ne gouvernât l'espagne, l'amérique, la lombardie, le roiaume de naples & la sicile sous le nom de son petit-fils. pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de charles VI ? pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors ? elle paiait plus que l'allemagne & la hollande ensemble. les frais de la présente année allaient à sept-millions de livres sterling. fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangére, & pour donnèr une partie de la flandre aux provinces-unies rivales de son commerce ? toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'europe.

Mais en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encor se séparer publiquement de ses alliés ; & quand le cabinet négociait, marleborough était en campagne. il avançait toûjours en flandre ; il forçait les lignes, que le maréchal de villars avait tirées de montreüil jusqu'à valenciennes ; il prenait bouchain ; il s'avançait au quênoi, & de-là vers paris, il y avait à peine encor un rempart à lui opposer. sept. 1711.

Ce fut dans ce tems malheureux, que

le célébre du gué-trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques marchands, n'aiant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du brésil, saint-
sept. et octob. 1711. sébastien de rio-janéiro. son équipage revint chargé de richesses; & les portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. mais le mal qu'on faisait au brésil, ne soulageait pas les maux de la france.



CHA-



CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Victoire du maréchal de villars à dénain : rétablissement des affaires : paix générale.

LES négociations, qu'on entama enfin ouvertement à londres, furent plus salutaires. la reine envoia le comte de strafford, ambassadeur en hollande, communiquer les propositions de louis XIV. ce n'était plus alors à marlborough qu'on demandait grace. le comte de strafford obligea les hollandais à nommer des plénipotenitaires, & à recevoir ceux de la france.

Trois particuliers s'opposaient toûjours à cette paix. marleborough, le prince eugéne & heinsius, persistaient à vouloir accabler louis XIV. mais quand le général anglais retourna dans londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. il trouva une nouvelle chambre-basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. la reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. il fut accusé, comme scipion, d'avoir malversé; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. il était encor puissant dans sa disgrace. le prince eugéne n'hésita pas à passer à londres, pour seconder sa faction. ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. la cour prévalut : les prince eugéne retourna seul achever la guerre; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à utrecht; tandis que les ministres de france, tant maltraités à gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité; le maréchal de villars, retiré derriére des lignes, couvrait encor arras & cambrai. le prince eugé-

eugéne prenait la ville du quênoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent-mille combattans. lès hollandais avaient fait un effort; & n'aiant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au de-là de leur contingent cette année. la reine anne ne pouvait encor se dégagèr ouvertement; elle avait envoié à l'armée du prince eugéne le duc d'ormond avec douze-mille anglais, & païait encor beaucoup de troupes allemandes. le prince eugéne, aiant brûlé le faubourg d'arras, s'avançait sur l'armée française. il proposa au duc d'ormond de livrer bataille. le général anglais avait été envoié pour ne point combattre. les négociations particuliéres entre l'angleterre & la france avançaient. une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes.
louis XIV fit remettre aux anglais la ville de dunkerque, pour sûreté de ses engagemens. le duc d'ormond se retira vers gand. il voulut emmenèr avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa reine; mais il ne put se faire suivre, que de quatre escadrons de holstein & d'un régiment liégeois. les troupes du brandebourg, du palatinat, de saxe, de hesse, de danemarck, restérent sous les dra- 19 juil. 1712.

peaux du prince eugéne, & furent païés par les hollandais. l'électeur de hanovre même, qui devait succédèr à la reine anne, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine anne qu'elle comptait.

Le prince eugéne, privé des anglais, était encor supérieur de vingt-mille hommes à l'armée française; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de villars ne put l'empêcher de faire le siége de landrecy. la france, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. les esprits ne se rassûraient point par les conférences d'utrecht, que les succès du prince eugéne pouvaient rendre infructueuses. déja même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la champagne, & pénétré jusqu'aux portes de reims.

Déja l'alarme était à versailles, comme dans le reste du roiaume. la mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de bourgogne, la duchesse de bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés au tombeau dans le même char; le dernier de

leurs

leurs enfans moribond ; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangéres & à la misére publique, faisaient regarder la fin du régne de louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de désastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en espagne le duc de vendôme. l'esprit de découragement, généralement répandu en france & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'espagne, soutenuë par le duc de vendôme, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. il fut agité dans versailles, si le roi se retirerait a chambort. il dit au maréchal d'harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son roiaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince eugéne, délivra le roi & la france de tant d'inquiétudes. on prétend que ses lignes étaient trop étenduës ; que le dépôt de ses magasins dans marchiennes était trop éloigné ; que le général albemarle, posté à dénain entre marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être secou-

au assez tôt, s'il était attaqué. on m'a assûré qu'une italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la haie, & qui était alors entretenuë par le prince eugéne, était dans marchiennes; & qu'elle avait été cause, qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. ce n'était pas rendre justice au prince eugéne, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. ceux qui savent qu'un curé & un conseiller de douai nommé le févre d'orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginérent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer dénain & marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. le févre donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de montesquiou qui commandait sous le maréchal de villars; le général l'approuva, & l'éxécuta. cette action fut en effet le salut de la france, plus encor que la paix avec l'angleterre. le maréchal de villars donna le change au prince eugéne. un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers guise, le ma-
24 juil. 1712. réchal marche à dénain avec son armée sur

ſur cinq colonnes. on force les retranchemens du général albemarle, défendus par dix-ſept bataillons : tout eſt tué, ou pris. le général ſe rend priſonnier avec deux princes de naſſau, un prince de holſtein, un prince d'anhalt, & tous les officiers. le prince eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquèr un pont, qui conduiſait à dénain, & dont les français étaient maîtres; il y perd du monde, & retourne à ſon camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les poſtes, vers marchiennes le long de la ſcarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. on pouſſe à marchiennes défenduë par quatre-mille hommes; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, & qu'on ſe rend 30 juill. maître de toutes les munitions de guer- 1712. re & de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. alors toute la ſupériorité eſt du côté du maréchal de villars. l'ennemi déconcerté léve le ſiége de landrecy, & voit reprendre douai, le ſept. quênoi, bouchain. les frontiéres ſont en & oct. ſûreté. l'armée du prince eugéne ſe reti- 1712. re, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de dénain jusqu'à la fin de la cam-

pag

pagne. la victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eû quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix le restaurateur de la france : mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de villars hâtait la paix d'utrecht. le ministére de la reine anne, responsable à sa patrie & à l'europe, ne négligea ni les intérêts de l'angleterre, ni ceux des aillies, ni la sûreté publique. il éxigea d'abord, que philippe v, affermi en espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de france, qu'il avait toûjours conservés; & que le duc de berri son frére, héritier présomptif de la france, après l'unique arriére-petit-fils presque mourant encor qui restait à louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'espagne, en cas qu'il devint roi de france. on voulut que le duc d'orléans fît la même renonciation. on venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. il n'y a point encor de loi reconnuë, qui oblige les descendans à se privet du droit

de

de régner, auquel auront renoncé les péres. ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continuë de s'accordèr avec elles. mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soûtiendrait ces renonciations, devenuës la base de l'équilibre & de la tranquilité de l'europe.

On donnait par ce traité au duc de savoie l'île de sicile avec le titre de roi ; & dans le continent, fénestrelles, éxilles & la vallée de pragelas. ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la maison de bourbon.

On donnait aux hollandais une barriére considérable, qu'ils avaient toûjours désirée; & si l'on dépouillait la maison de bourbon de quelques domaines en faveur du duc de savoie, on prenait en effet sur la maison d'aûtriche dequoi satisfaire les hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la flandre. on avait égard aux intérêts de la hollande dans le commerce. on stipulait ceux du portugal.

On réservait à l'empereur la souveraineté des dix provinces de la flandre espagnole, & le domaine utile des villes de la

barriére. on lui assûrait le roiaume de naples & la sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la toscane. mais le conseil de vienne se croiait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. elle faisait démolir & combler le port de dunkerque, objet de tant de jalousies. l'espagne la laissait en possession de gibraltar & de l'île de minorque. la france lui abandonnait la baïe d'hudson, l'île de terre-neuve & l'acadie. elle obtenait, pour le commerce en amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux français, qui avaient placé philippe v sur le trône. il faut encor compter, parmi les articles glorieux au ministére anglais, d'avoir fait consentir louis xiv à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étaient retenus pour leur religion. c'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait assûrer & garantir sa succession à la maison de hanovre.

Quant aux électeurs de baviére & de cologne, le duc de baviére devait retenir le duché de luxembourg & le comté de

na-

namur, jusqu'à ce que son frére & lui fussent rétablis dans leurs électorats ; car l'espagne avait cédé ces deux souveraine-tés au bavarois, en dédómmagement de ses pertes ; & les alliés n'avaient pris ni namur ni luxembourg.

Pour la france, qui démolissait dunkerque, & qui abandonnait tant de places en flandre, autrefois conquises par ses armes, & assûrées par les traités de nimégue & de riswick, on lui rendait lille, aire, béthune, & saint-venant.

Ainsi il paraissait, que le ministére anglais rendait justice à tout le monde. mais les whigs ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la reine anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'ûn souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. on lui reprocha d'avoir pu démembrer la france, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. soit opiniâtreté du prince eugéne, soit mauvaise politique du conseil de l'empereur ; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. il aurait eû certainement landau & peut-être strasbourg, s'il s'était prété d'abord aux vuës de la reine anne. il s'obstina à la guerre. & il

n'eut

n'eut rien. le maréchal de villars, aiant mis ce qui restait de la flandre française
20 août en sûreté, passa vers le rhin, & après s'ê-
1713. tre rendu maître de spire, de wormes, de tous les païs d'alentour, il prend ce même landau que l'empereur eût pu conserver
20 sept. par la paix; il force les lignes que le prince eugéne avait fait tirer dans le brisgau;
30 oct. défait dans ses lignes le maréchal vaubonne; assiége & prend fribourg, la capitale de l'aûtriche antérieure.

Le conseil de vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'empire; & ces secours ne venaient point. il comprit alors que l'empereur, sans l'angleterre & la hollande, ne pouvait prévaloir contre la france; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à rastat avec le prince eugéne. c'était peut-être la premiére fois, qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traitèr au nom de leurs maîtres. ils y portérent tous deux la franchise de leur caractére. j'ai oui contèr au maréchal de villas, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince eugéne, fut celui-ci : *monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à vienne, & les miens à versailles.* en effet, l'un

l'un & l'autre eûrent toûjours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toûjours sur la monarchie d'espagne, ni du vain titre de roi catholique que charles VI prit toûjours, tandis que le roiaume restait assûré à philippe V. louis XIV garda strasbourg & landau qu'il avait offert de cédèr auparavant, huningue & le nouveau brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'alsace à laquelle il avait offert de renoncer. mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de cologne & de baviére.

C'est une chose trés remarquable, que la france, dans tous ses traités avec les empereurs, a toûjours protégé les droits des princes & des états de l'empire. elle posa les fondemens de la liberté germanique à munster, & fit érigèr un huitiéme électorat pour cette même maison de baviére. le traité de nimégue confirma celui de westphalie. elle fit rendre par le traité de riswick, tous les biens du cardinal de furstemberg. enfin par la paix d'utrecht, elle rétablit deux électeurs. il faut avouër, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la fran-

ce

ce reçut la loi de l'angleterre, & la fit à l'empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de louis XIV, disent que le prince eugéne, en finissant les conférences, pria le duc de villars d'embrasser pour lui les genoux de louis XIV, & de présentèr à ce monarque les assûrances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain.* premiérement, il n'est pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un souverain, soit le sujet d'un autre prince, pour être né dans ses états. secondement, il est encor moins vrai, que le prince eugéne, vicaire-général de l'empire, pût se dire sujet du roi de france.

Cependant chaque état se mit en possession de ses nouveaux droits. le duc de savoie se fit reconnaître en sicile, sans consulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. louis XIV fit recevoir ses troupes dans lille. les hollandais se saisirent des villes de leur barriére; & les états du païs leur donnérent douze-cent-cinquante-mille florins par an, pour être les maîtres en flandre. louis XIV fit combler le port de dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mèr, sous les yeux d'un commissaire anglais. les dunkerquois, qui voiaient par-là tout

leur

leur commerce périr, députérent à londres pour implorer la clémence de la reine anne. il était triste pour louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une reine d'angleterre; mais il fut encor plus triste pour eux, que la reine anne fût obligée de les refuser.

Le roi, quelques-tems après, fit élargir le canal de mardick; & au moien des écluses, on fit un port qu'on disait déja égaler celui de dunkerque. le comte de stairs, ambassadeur d'angleterre s'en plaignit vivement à ce monarque. il est dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que louis XIV répondit au lord stairs: *monsieur l'ambassadeur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* je sai de science certaine, que jamais louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. il n'avait jamais été le maître chez les anglais, il s'en fallait beaucoup. il l'était chez lui; mais il s'agissait de savoir, s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait son repos & peut-être une grande partie de son roiaume. ce qui est vrai, c'est qu'il fit interrompre les travaux de mardick, & qu'ainsi il céda aux représentations de l'ambassadeur, loin de les braver. les ouvrages du canal de mardick furent démolis bientôt après dans

avril 1714.

la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'utrecht & de rastat, philippe v ne joüit pas encor de toute l'espagne : il lui resta la catalogne à soûmettre, ainsi que les îles de majorque & d'ivica.

Il faut savoir que l'empereur charles, aiant laissé sa femme à barcelone, ne pouvant soûtenir la guerre d'espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'utrecht, était cependant convenu alors avec la reine anne, que l'impératrice & ses troupes, devenuës inutiles en catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux anglais. en effet la catalogne avait été évacuée ; & staremberg en partant s'était démis de son titre de vice-roi. mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un promt secours de la part de l'empereur & même de l'angleterre. ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourraient formèr une république sous une protection étrangére, & que le roi d'espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. ils déploiérent alors ce caractére que tacite leur attribuait il y a si long-tems. »nation intrépide, dit-»il, qui compte la vie pour rien, quand »ils ne l'emploient pas à combattre.

S'ils

S'ils avaient fait pour philippe v leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui ; jamais l'archiduc n'eût disputé l'espagne. ils prouvérent par leur opiniâtre résistance, que philippe v délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre charles son concurrent, lui en envoia alors contre ses sujets révoltés. une escadre française bloqua le port de barcelone, & le maréchal de barvick l'assiégea par terre.

La reine d'angleterre, fidéle à ses traités, ne secourut point cette ville. l'empereur d'allemagne promit de vains secours. les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les brêches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. plus de cinq-cent ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. on peut juger, si leurs discours & leurs éxemples avaient animé les peuples.

Ils arborérent sur la brêche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. en-

fin les assiégeans aiant pénétré, les assiégés se battirent encor de ruë en ruë; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandérent encor
12 sept. 1914. en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. la plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés. soixante moines, condamnés aux galéres, furent la seule vengeance que l'on prit. philippe v avait traité plus rudement la petite ville de xativa dans le cours de la guerre: on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un éxemple. mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien est utile à l'état.

Cette fureur des catalans, qui ne les avait pas animés quand charles vi était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la derniére flamme de l'incendie, qui avait ravagé si long-tems la plus belle partie de l'europe par le testament de charles ii roi d'espagne.



CHA-



CHAPITRE VINGTROISIE'ME.

Tableau de l'europe depuis la paix d'utrecht jusqu'en 1750.

J'ose appellèr encor cette longue guerre, une guerre civile. le duc de ſavoie y fut armé contre ſes deux filles. le prince de vaudemont, qui avait pris le parti de l'archiduc charles, avait été ſur le point de faire priſonnier dans la lombardie, ſon propre pére qui tenait pour philippe v. l'eſpagne avait été réellement partagée en factions. des régimens entiers de calviniſtes français avaient ſervi contre leur patrie. c'était enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guerre générale avait commencé: & l'on peut ajoûter, que la

reine d'angleterre excluait du trône son frére, que louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espéranees & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toûjours. charles VI, deux fois reconnu dans madrid, fut chassé d'espagne. louis XIV, près de succomber, se réleva par les brouilleries imprévuës de l'angleterre. le conseil d'espagne, qui n'avait appellé le duc d'anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. la lombardie, la flandre, restérent à la maison d'aûtriche: la maison de prusse eut une petite partie de cette même flandre; & les hollandais dominérent dans une autre; une quatriéme partie demeura à la france. ainsi l'héritage de la maison de bourgogne resta partagé entre quatre puissances; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. la sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un tems. il jouit quelques années de naples, ce grand fief de rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. le duc de savoie eut quatre ans la sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le pape, le droit singulier mais ancien, d'être pape lui-même

dans

dans cette île ; c'est-à-dire, d'être au dogme près, souverain absolu en matiére de religion.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'utrecht, que pendant la guerre. il est indubitable, que le nouveau ministére de la reine anne voulait préparèr en secret le rétablissement du fils de jacques II sur le trône. la reine anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses ministres ; & elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frére, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. sa mort prévint tous ses desseins. la maison de hanovre, qu'elle regardait comme étrangére & qu'elle n'aimait pas, lui succéda ; ses ministres furent persécutés ; & le parti du prétendant aiant tenté de soûtenir ses droits en 1715, ce parti fut défait; la rebellion, qui, si la reine anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le sang qui coula sur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la france & de l'espagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait allarmé tant d'états, fut rompuë dès que louis XIV eut les yeux fermés. le duc d'orléans régent de france, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupile, de

conduisit comme s'il eût dû lui succéder. il s'unit étroitement avec l'angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la france; & rompit ouvertement avec la branche de bourbon qui régnait à madrid : & philippe v, qui avait renoncé à la couronne de france par la paix, excita ou plustôt prêta son nom pour exciter des séditions en france, qui devaient lui donner la régence d'un païs, où il ne pouvait régner. ainsi, après la mort de louis XIV, toutes les vuës, toutes les négociations, toute la politique, changérent & dans sa famille & chez tous les princes.

Le régent de france, uni avec les anglais, attaqua l'espagne; de sorte que la première guerre de louis XV fut entreprise contre son oncle, que louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministére d'espagne voulut tromper le duc de savoie; & le duc de savoie voulut tromper l'empereur : & il résulta de ce cahos d'intrigues, que les espagnols dépouillérent l'empereur de la sardaigne, & le duc de savoie de la sicile en 1718. mais forcés par la france qui les battait sur terre, & par les anglais qui les battaient sur mèr, ils rendirent alors la sicile à la maison d'aûtriche; & la sardaigne

daigne devint le partage des ducs de savoie, qui la possédent encore, & qui prennent le titre de rois de sardaigne.

Pour mieux sentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées; il faut remarquer que l'empire ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'empereur, contre des troupes aguerries commandées par le prince eugéne, qui vainquit les turcs dans deux journées, mémorables, & qui les réduisit à demandèr une paix humiliante: & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies; ce même empereur, vainqueur des turcs, ne put avoir la sicile, que par le secours des anglais & du régent de france.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les cours de l'europe, ce fut de voir quelque-tems après en 1724 & 1725, philippe v & charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministére de madrid gouverna une année entiére la cour de vienne. cette cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermèr à la maison française d'espagne

tout accès dans l'italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de philippe v & d'élisabeth de parme sa seconde femme, dans cette même italie, dont on voulait exclure tout français & tout espagnol. l'empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de parme & de plaisance & du grand-duché de toscane. quoique la succession de ses états ne fût point ouverte, dom carlos y fut introduit avec six mille espagnols; & il n'en coûta à l'espagne, que deux-cent-mille pistoles données à vienne.

Cette faute du conseil de l'empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses; elle lui coûta plus cher dans la suite. tout était étrange dans cet accord; c'était deux maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'était les anglais, qui aiant tout fait pour détrôner philippe v, & lui aiant arraché minorque & gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un hollandais, ripperda devenu duc & tout-puissant en espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le roiaume de maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en france, la régence du duc d'orléans, que ses ennemis secrets & le

le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. l'habitude que les français avaient prise, d'obéïr sous louis XIV, fit la sûreté du régent & la tranquilité publique. une conspiration, dirigée de loin par le cardinal albéroni & mal trâmée en france, fut découverte & dissipée aussitôt que formée. le parlement, qui dans la régence de la reine anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de louis XIII & de louis XIV avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au de-là du prix ordinaire. sa marche à pied, de la grand'-chambre au louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. l'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roiaume d'avoir chez soi plus de cinq-cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. la disette entiére des espéces dans le public; tout un peuple en foule se pressant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la france était inon-

dée; plusieurs citoiens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. enfin ce fameux systême de laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences, que personne n'avait prévuës.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. c'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoiens pariaient les uns contre les autres. des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus éxercés & les plus fins, qu'un systême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des indes, établie autrefois par le célébre colbert, & ruinée par les guerres. enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. ce systéme éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages. Après

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de fleury fut à la tête du ministére. s'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de fleury. on le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe que de mille contemporains il y en a très rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le cardinal de fleury eut une destinée unique. si sa grandeur fut singuliére, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si long-tems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. on sait quelles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'amboise, qui aspirait à la tiare; & la simplicité arrogante de ximénès, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vétu en moine, di-

sait

ſait qu'avec ſon cordon il conduiſait les grands d'eſpagne. on connait le faſte roial de richelieu. les richeſſes prodigieuſes accumulées par mazarin. il reſtait au cardinal de fleury la diſtinction de la modeſtie. il fut ſimple & œconome en tout, ſans jamais ſe démentir. l'élévation manquait à ſon caractére. ce défaut tenait à des vertus, qui ſont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva, que les eſprits doux & concilians ſont faits pour gouverner les autres.

Il laiſſa tranquilement la france réparer ſes pertes & s'enrichir par un commerce immenſe, ſans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puiſſant & robuſte, qui ſe rétablit de luimême.

Les affaires politiques rentrérent inſenſiblement dans leur ordre naturel. heureuſement pour l'europe, le premier miniſtre d'angleterre, robert walpole, était d'un caractére auſſi pacifique ; & ces deux hommes continuérent à maintenir presque toute l'europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'utrecht jusqu'en 1733 ; repos, qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre paſſagére de 1718. ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oubliérent toutes leurs calamités paſſées.

En

En ces tems-là se formaient deux puissances, dont l'europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. la premiére était la russie, que le czar pierre le grand avait tirée de la barbarie. cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connoissances, tel que de tout tems ont été les tartares. il était si étranger à la france & si peu connu, que lorsqu'en 1668 louis XIV avait reçu une ambassade moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires. & à donner des loix au nord, après avoir abattu la suede. la seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la prusse. ses forces se préparaient & ne se déploiaient pas encore.

La maison d'aûtriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'utrecht l'avait mise. l'angleterre conservait sa puissance sur mèr, & la hollande perdait insensiblement la sienne. ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. la

suéd-

ſuéde languiſſait. le danemarck était florisſant. l'eſpagne & le portugal ſubſiſtaient par l'amérique. l'italie toujours faible, était diviſée en autant d'états qu'au commencement du ſiécle, ſi on excepte mantouë, devenuë patrimoine aûtrichien.

La ſavoie donna alors un grand ſpectacle au monde, & une grande leçon aux ſouverains. le roi de ſardaigne, duc de ſavoie, ce victor-amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la france & de l'aûtriche, & dont l'incertitude avait paſſé pour politique, laſſé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de ſoixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de ſa famille, & ſe repentit par un autre caprice, un an après. la ſociété de ſa maîtreſſe devenuë ſa femme, la dévotion & le repos, ne pûrent ſatisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'europe. il fit voir, quelle eſt la faibleſſe humaine, & combien il eſt difficile de remplir ſon cœur ſur le trône & hors du trône. quatre ſouverains dans ce ſiécle renoncérent à la couronne ; chriſtine, caſimir, philippe v, & victor-amédée. philippe v ne reprit le gouvernement que malgré lui. caſimir n'y penſa jamais. chriſtine en fut tentée quelque-tems, par un dégoût qu'elle

qu'elle eut à rome. amédée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. la suite de cette tentative est connuë. son fils, charles-émanuel, aurait acquis une gloire au dessus des couronnes, en remettant à son pére celle qu'il tenait de lui, si ce pére seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût éxigé; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son souverain. il mourut depuis en prison. il est très faux, que la cour de france voulut envoier vingt-mille hommes, pour défendre le pére contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causérent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la russie jusqu'à l'espagne, lorsque la mort d'auguste second replongea l'europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement éxemte.

Le roi stanislas, beaupére de louis xv, déja nommé roi de pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus solemnelle. mais l'empereur

pereur charles VI fit procédèr à une autre élection appuiée par ses armes & par celles de la russie. le fils du dernier roi de pologne, électeur de saxe, qui avait épousé une niéce de charles VI, l'emporta sur son concurrent. ainsi la maison d'aûtriche, qui n'avait pas eû le pouvoir de se consérver l'espagne & les indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pére de louis XV. la france vit renouveler ce qui était arrivé au prince armand de conti, qui solennèllement élu, mais n'aiant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soûtenu, perdit le roiaume où il avait été appellé.

Le roi stanislas alla à dantzig soûtenir son élection. le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. ce païs, où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce pais, dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut montèr à cheval au nombre de cent-mille-hommes. dix-mille russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de stanislas.

la

la nation polonaise, qui un siécle auparavant regardait les russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. l'empire de russie était devenu formidable, depuis que pierre le grand l'avait formé. dix-mille esclaves russes disciplinés dispersérent toute la noblesse de pologne; & le roi stanislas, renfermé dans la ville de dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'allemagne, uni avec la russie, était sûr du succès. il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la france eût envoié par mèr une nombreuse armée: mais l'angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. le cardinal de fleury, qui ménageait l'angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonnèr entiérement le roi stanislas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. il fit partir une escadre avec quinze-cent hommes, commandée par un brigadier. cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse: il jugea, quand il fut près de dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats; & il alla relâchèr en danemarck. le comte de plélo, ambassadeur de france auprès du roi de danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. c'était un jeune homme, qui joignait à

l'étude des belles lettres & de la philosophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. il résolut de secourir dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : »je suis sûr que je n'en »reviendrai pas ; je vous recommande »ma femme & mes enfans. « il arriva à la rade de dantzig, débarqua & attaqua l'armée russe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû ; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. dantzig fut pris ; l'ambassadeur de france auprès de la pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son caractére. le roi stanislas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des moscovites, dans un païs libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix.

Le ministére de france eût entiérement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage ; mais

cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les moscovites; & la politique voulait que la vangeance tombât sur l'empereur. on l'éxécuta efficacement en allemagne & en italie. la france s'unit avec l'espagne & la sardaigne. ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'aûtriche.

Les ducs de savoie avaient depuis longtems accrû petit-à-petit leurs états, tantôt en vendant leurs secours aux empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. le roi charles-émanuel espérait le milanais : & il lui fut promis par les ministres de versailles & de madrid. le roi d'espagne philippe v, ou plustôt la reine élisabeth de parme son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que parme & plaisance. le roi de france n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoiait alors, que la lorraine dût être le fruit de cette guerre. on est presque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. jamais négociation ne fut plus promtement

ment terminée, que celle qui unissait ces trois monarques.

L'angleterre & la hollande, accoûtumées depuis longtems à se déclarer pour l'aûtriche contre la france, l'abandonnérent en cette occasion. ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour de france avait acquise. l'idée de ses vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchainait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au ministére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances, que la france pouvait faire la guerre à l'empereur, sans alarmer la liberté de l'europe. tous les potentats regardérent donc tranquilement ses succès rapides. une armée de français fut maîtresse de la campagne sur le rhin, & les troupes de france, d'espagne & de savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'italie. le maréchal de villars finit sa glorieuse carriére à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris milan. le maréchal de cogni, son successeur, gagna deux batailles; tandis que le duc de montémar, général des espagnols, remporta une victoire dans le roiaume de naples, à bitonto, dont il eut le surnom. c'est une récompense que la cour d'espagne donne souvent, à l'exemple des anciens

anciens romains. dom carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de toscane, fut bientôt roi de naples & de sicile. ainsi l'empereur charles VI perdit presque toute l'italie, pour avoir donné un roi à la pologne : & un fils du roi d'espagne eut en deux campagnes, ces deux siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'aûtriche pendant plus de deux siécles.

Cette guerre d'italie est la seule, qui se soit terminée avec un succès solide pour les français depuis charlemagne. la raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées ; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'espagne ; & que les armées furent toûjours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offrait la france victorieuse. le cardinal de fleury ministre de france, qui avait eû la sagesse d'empêcher l'angleterre & la hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, dom carlos fut reconnu roi de naples & de sicile. l'europe était déja accoûtumée à voir donner & changer

changer des états. on aſſigna à françois duc de lorraine, déſigné gendre de l'empereur, l'héritage des médicis qu'on avait auparavant accordé à dom carlos; & le dernier grand-duc de toſcane, près de ſa fin, demandait, *ſi on ne lui donneroit pas un troiſiéme héritier, & quel enfant l'empire & la france vouloient lui faire.* ce n'eſt pas, que le grand-duché de toſcane ſe regardât comme un fief de l'empire; mais l'empereur le regardait comme tel, auſſi bien que parme & plaiſance, révendiqué toûjours par le ſaint-ſiége, & dont le dernier duc de parme avait fait hommage au pape: tant les droits changent ſelon les tems. par cette paix, ces duchés de parme & de plaiſance, que les droits du ſang donnaient à dom carlos fils de philippe v & d'une princeſſe de parme, furent cédés à l'empereur charles vi en propriété.

Le roi de ſardaigne duc de ſavoie, qui avait compté ſur le milanais auquel ſa maiſon toûjours aggrandie par dégrez avait depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le novarois, le tortonois, les fiefs des langhes. il tirait ſes droits ſur le milanais, d'une fille de philippe deux roi d'eſpagne, dont il deſcendait. la france avait auſſi ſes anciennes prétentions, par

louis

louis XII, héritier naturel de ce duché. philippe V avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre rois d'espagne ses prédécesseurs. mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. l'empereur garda le milanais, malgré la loi générale des fiefs de l'empire, qui veut que l'empereur seigneur suserain en donne toûjours l'investiture; sans quoi les empereurs pourroient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. mais cette loi souffre tant d'exceptions; il y a tant d'éxemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matiére d'état l'intérêt présent est la premiére des loix.

Par ce traité, le roi stanislas renonçait au raiaume qu'il avait eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver; il gardait le titre de roi. il lui fallait un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la france encor plus que pour lui. le cardinal de fleury se contenta d'abord du barrois, que le duc de lorraine devait donnèr au roi stanislas, avec la réversion à la couronne de france; & la lorraine ne devait être cédée, que lorsque son duc serait en pleine possession de la toscane. c'était faire dépendre cette cession de la lorraine de beaucoup de hazards. c'était peu profiter des plus grands suc-

cès, & des conjonctures les plus favorables. on encouragea le cardinal de fleury à se servir de ses avantages: il demanda la lorraine aux mêmes condition que le barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre-millions-cinq-cent-mille livres, faite au duc françois jusqu'à ce que la toscane lui fût échuë.

Ainsi la lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement; réunion tant de fois inutilement tentée. par là un roi polonais fut transplanté en lorraine; & cette province eut pour la derniére fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. la maison régnante des princes lorrains devint souveraine de la toscane. le second fils du roi d'espagne fut transféré à naples. on aurait pu renouveller la médaille de trajan, *regna assignata*, *les trônes donnés.*

La maison de france, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le tems des plus brillantes prospérités de louis XIV. presque tout l'héritage de la maison de charles-quint, l'espagne, les deux siciles, le méxique, le pérou, étaient dans ses mains: & enfin la maison d'aûtriche finit dans la personne de charles VI en 1740. ce qui restait de

ses

ses dépouilles fut près d'être enlevé à sa fille, & partagé entre plusieurs puissances la france fit élire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de cologne & des évêques de liége. la fameuse pragmatique sanction du dernièr empereur aûtrichien, qui assûrait à sa fille la possession indivisible de tous ses états, pragmatique garantie par l'empire, par l'angleterre, par la hollande, par la france elle-même, ne fut d'abord soûtenuë de personne. l'électeur de baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné sans obstacle duc d'aûtriche à lintz, roi de bohéme à prague, empereur à francfort, par les armes de louis xv. on alla jusqu'aux portes de vienne. la fille de tant d'empereurs se vit une année entiére sans secours, & sans autre espérance que dans son courage. à peine avait-elle fermé les yeux à son pére, qu'elle avait perdu la silésie par l'irruption d'un jeune roi de prusse, dont la postérité parlera long-tems. il profita le premier de la conjoncture, & fit servir à sa grandeur une armée disciplinée comme celles des anciens romains, que son pére semblait n'avoir formée que pour la parado & la montre. la france, la prusse, la saxe, la baviére, attaquaient les

restes de la maison d'aûtriche. ses alliés demeuraient dans le silence : le partage de ses états paraissait assuré. mais on vit bientôt, combien il est difficile à un faible prince tel qu'était l'électeur de baviére, empereur sans pouvoir sous le nom de charles v i i, général presque sans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. jamais de si grands avantages ne furent plus rapidement suivis de tant de désastres. tout ce qui devait faire sa grandeur, fit sa ruine ; & ce qui devait accabler la reine de hongrie, servit à l'élever. la maison d'aûtriche renâquit de ses cendres. la reine de hongrie trouva un puissant allié dans george i i roi d'angleterre ; elle eut ensuite pour elle le roi de sardaigne, la hollande, & enfin jusqu'à l'empire de russie, qui envoia la derniére année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à son secours. elle fit des paix particuliére avec la prusse & la saxe. mais surtout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. la hongrie, qui n'avait été pour ses péres qu'un éternel objet de guerres civiles, de résistances & de punitions, devint pour elle un roiaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. on combattit dans le cœur de l'allemagne, en italie, en flandre, & sur

les frontiéres même de la france, & sur les mèrs de l'inde & de l'amérique, à-peu-près comme dans la guerre de 1701. le cardinal de fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la france dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut après n'avoir vû que des malheurs causés par des fautes. il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine. ce qui restait à la france de forces maritimes, fut absolument détruit par les anglais; & les provinces de france furent exposées. l'empereur, que la france avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états. il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. la reine de hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire empereur son époux, & de recommencèr une nouvelle maison impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les désastres qu'avaient produit les derniéres années du gouvernement de son ministre. il fut heureux partout, excepté en italie, parce qu'il avoit contre lui le roi de sardaigne, que le cardinal de fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. françois de lorraine, grand-duc de toscane, depuis empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes aûtrichiennes. dom carlos roi de naples, fils de philippe v, commandait son armée à vélétri. le roi d'angleterre george II gagna une bataille vers le mein.

Le roi de sardaigne fut partout où étaient ses troupes, & toûjours avec succès. le roi de prusse remporta cinq victoires. louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de fontenoi, & les conserva à celle de laufeld. enfin, après avoir subjugué en personne toute la flandre, & pris mastricht par les mains du maréchal de saxe; après avoir chassé les ennemis de provence, par celles du maréchal de belle-île; après avoir sauvé génes, par le maréchal de richelieu; aiant affermi le roi de naples sur son trône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes, montrant dans le traité d'aix-la-chapelle une modération inouie qu'on n'avait pas attenduë; ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les génois dans tous leurs droits, de faire rendre au

duc

duc de modéne ses états, d'établir l'infant dom philippe dans parme & plaisance, l'héritage de sa mére. c'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainsi le protecteur de tous ses alliés. la réputation, chez les rois puissans, vaut des conquêtes. après cette heureuse paix, la france se rétablit comme après la paix d'utrecht, & fut encor plus florissante.

Alors l'europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assùrèr une éternelle paix. les états de l'impératrice reine de hongrie, & une partie de l'allemagne, la russie, l'angleterre, la hollande, la sardaigne, composaient une de ces grandes factions. la france, l'espagne, les deux siciles, la prusse, la suéde, formérent l'autre. toutes les puissances restérent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcérent les autres princes à faire les mêmes efforts; desorte qu'après la paix d'aix-la-chapelle, les puissances chrétiennes de

l'europe ont eû environ un million d'hommes sous les armes : & on s'est flatté que de long-tems il n'y aurait aucun aggresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre.

Fin du premier tome.



Eds. A. & J. Picard
6.7.1988
[2.AH.]

874994

40

